

# Sur la jeunesse d'Alexis Joris chef militaire de la Jeune Suisse

Vingt-trois lettres inédites (1819-1830)

publiées et annotées

par

André DONNET

Avec quelques documents biographiques  
relatifs à sa famille

## AVANT-PROPOS

*Au Dr Roger Joris,  
arrière-petit-fils d'Alexis,  
en hommage amical.*

*Il est curieux de constater qu'un historien comme Jules-Bernard Bertrand ne s'est guère intéressé à la biographie d'Alexis Joris, chef militaire de la Jeune Suisse en Valais. La notice qu'il lui consacre dans le Dictionnaire historique et biographique de la Suisse est très sommaire : « Officier dans la garde royale de Charles X, licencié à la révolution de 1830. Commandant d'un bataillon de landwehr, il prit une part prépondérante au combat de Saint-Léonard (1er avril 1840), à la suite duquel le Bas-Valais obtint l'égalité des droits politiques. Chef militaire de la Jeune Suisse, il dirigea les expéditions de corps francs bas-valaisans sur Sion en août 1843 et mai 1844. Il dirigeait, avec Maurice Barman, la colonne des libéraux battue au Trient, le 21 mai 1844. Il se réfugia alors dans le canton de Vaud. Rentré en Valais en 1847, il fut*

nommé chef d'état-major des milices cantonales. Il émigra peu après en France où il mourut vers 1865<sup>1</sup>.»

Bertrand paraît ignorer qu'Alexis est un fils de François-Emmanuel qu'il mentionne quelques lignes plus haut (n° 3); de plus, il fait de Benjamin (n° 9) un fils du Dr Gaspard Joris, médecin à Vienne<sup>2</sup>, alors qu'en réalité Benjamin est le dernier fils d'Alexis.

De leur côté, les rédacteurs de l'Armorial, reprenant les données fournies par Bertrand, les complètent en ajoutant qu'Alexis s'établit à Illarsaz (commune de Collombey-Muraz) et qu'il a épousé Patience Du Fay<sup>3</sup>. Si la première adjonction est exacte, la seconde est erronée : Patience Du Fay, comme on le verra plus loin, est la mère d'Alexis Joris.

Il faut attendre l'entrée aux Archives cantonales, en 1964, du fonds Joris, pour que l'on tente enfin d'élucider la filiation d'Alexis et d'évoquer le milieu social dans lequel il est né et il a grandi<sup>4</sup>.

C'est, en effet, M. Michel Salamin qui, dans son introduction à la Correspondance du sous-préfet Joris pendant le régime Turreau<sup>5</sup>, a montré que, par son mariage, François-Emmanuel, père d'Alexis, s'est allié à une dizaine de personnalités qui, toutes, ont joué un rôle politique au cours de la première moitié du XIXe siècle, de la révolution de 1798 à 1848.

Or, ce fonds Joris permet d'avancer encore davantage dans la connaissance de cette famille : il comprend, outre celle qu'a utilisée M. Salamin, plusieurs liasses de correspondances, notamment une liasse de douze lettres d'Alexis adressées à sa mère de 1820 à 1825<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> DHBS, t. IV, Neuchâtel, 1928, p. 290. — On trouvera, à la fin de l'avant-propos, p. 6, la liste des abréviations utilisées. Toutes les indications biographiques données d'une manière complète (jour, mois, année) sont tirées, à moins d'une indication contraire, soit des registres de paroisse, soit des registres de l'état civil; on les retrouvera, partiellement, dans les annexes, en particulier dans l'Annexe I.

<sup>2</sup> Gaspard-Emmanuel Joris, docteur en médecine à Vienne en Autriche, est fils de Gaspard-Emmanuel et de Thérèse Hubert; il a été baptisé, à Orsières, le 14 mars 1808; il a épousé, à Vienne, le 8 mai 1843, Marie-Antoinette Theurer, fille, âgée de dix-huit ans, de Georges-Henri, rentier, et d'Antoinette Demmel-meyer (Orsières, registres de paroisse). Il est mort à Vienne en 1880 (Armorial).

<sup>3</sup> Armorial, p. 136.

<sup>4</sup> Signalons ici, pour mémoire, d'abord deux articles plus politiques qu'historiques: Jean-Baptiste Calpini, *Le commandant Alexis Joris*, dans le journal *Le Confédéré*, 1867, n° 85, du 24 octobre, et n° 86, du 27 octobre; Charles Boissard, *Figures de proue du radicalisme valaisan: Alexis Joris*, dans le journal *Le Confédéré*, 1952, n° 91, du 14 août. D'autre part, dans son *Essai d'ampélographie valaisanne*, publié dans le journal *Le Valais agricole* de 1954, Henry Wuilloud consacre plusieurs articles à Alexis Joris: n° 8, du 17 avril; n° 9, du 1er mai; n° 11, du 29 mai; n° 13, du 26 juin; n° 16, du 7 août; n° 23, du 13 novembre, et n° 24, du 27 novembre. Ces articles où l'auteur mélange ou juxtapose allégrement tradition orale et documents fourmillent d'erreurs et sont à utiliser avec prudence. Ils ne sont d'ailleurs que partiellement repris dans le tiré à part: *Essai d'ampélographie valaisanne. Le Pinot noir*, [Sion, chez l'auteur, 1954], 109 p.

<sup>5</sup> Publiée dans *Vallesia*, t. XXI, 1966, pp. 189-278, où sont reproduites quinze lettres écrites à sa femme conservées dans le fonds Joris (P 89).

<sup>6</sup> AV, fonds Joris, P 90.



Ce sont ces douze lettres qui font l'objet de la présente publication. Mais comme ce dossier est incomplet et mince, nous y avons joint quatre autres lettres d'Alexis, dont deux à son oncle Isaac de Rivaz, une à son oncle Pierre-Louis Du Fay et une au colonel de Maillardoz ; plus quatre lettres de Guillaume Du Fay, major à la garde royale, et trois de Pierre-Louis Du Fay adressées à leur sœur Patience Joris, qui toutes sont relatives à Alexis et ont été écrites de 1819 à 1830.

Nous avons ainsi réuni vingt-trois documents qui jettent quelque lumière sur une période, jusqu'ici totalement inconnue, de la vie d'Alexis.

Dans notre introduction, nous allons, en utilisant encore d'autres sources, comme les palmarès des collèges de Sion et de Saint-Maurice, évoquer les années de jeunesse d'Alexis jusqu'à son retour en Valais en 1830. Nous ne nous occuperons ici, ni de sa carrière politique et militaire en Valais de 1830 à 1847, ni de la fin de sa vie en France qui mériteraient, l'une et l'autre, une étude particulière.

Toutefois, les explications et les identifications qu'exigeait l'édition des vingt-trois lettres nous ont amené à entreprendre des recherches non seulement à cet effet, mais aussi pour dresser un tableau de l'ascendance et de la descendance d'Alexis Joris, qui, reproduit en Annexe I, pourra être encore amendé et complété. De plus, grâce à l'obligeance des descendants d'Alexis Joris, nous sommes en mesure de publier en annexe quatre documents inédits : le texte de la lettre de Casimir Dufour accompagnant le sabre d'honneur offert à Alexis Joris par ses compagnons d'armes de 1840 (Annexe II); deux lettres d'Ernest Joris, fils d'Alexis, écrites à quarante ans d'intervalle et qui font connaître ses opinions politiques et religieuses (Annexe III); enfin, les souvenirs qu'Amélie Joris, une fille d'Alexis devenue religieuse de la congrégation du Très Saint-Sacrement de Valence (Drôme), a rédigés sur sa famille en 1922 (Annexe IV). Ces annexes sont des matériaux mis à la disposition des historiens qui étudieront un jour les vingt dernières années d'Alexis en France avec sa famille, puis la destinée de sa veuve et de ses enfants.

Nous nous faisons un devoir d'exprimer ici notre vive gratitude à toutes les personnes qui ont facilité nos recherches : à MM. les curés de Monthey, de Collombey, de Muraz, de Saint-Maurice, d'Orsières, de Martigny, de Fully et de Sion, ainsi qu'à MM. les officiers d'état civil de la plupart de ces localités, grâce à l'obligeance de qui nous avons pu établir l'ascendance et la descendance d'Alexis Joris ; à Mlle Suzanne Joris, à Nice, à Mlle Claire Leuzinger, à Sion, et à M. le Dr Roger Joris, à Nyon, qui ont mis aimablement les documents qu'ils conservent à notre disposition, soit pour les publier, soit pour illustrer le présent travail.

A. D.

### Abréviations

- AGS      *Almanach généalogique suisse*
- Arm., Armorial      *Armorial valaisan*, Zurich, 1946, 302 p. 40 pl.
- AV      Archives cantonales du Valais
- DHBS      *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Neuchâtel, 1921-1934, 6 vol. et un supplément.
- Maag      Albert Maag, *Geschichte der Schweizer Truppen in französischen Diensten während der Restauration und Juli Revolution (1813-1830)*, Bienne, 1899, 864 p.
- P, Pg      Papiers, parchemins du Fonds Joris, aux AV.
- SE      Fonds du Service étranger, aux AV.
- Rz      Fonds de Rivaz, aux AV.

## INTRODUCTION

### 1. *Les ascendants d'Alexis Joris*

Alexis Joris appartient à une ancienne et nombreuse famille d'Orsières, dans l'Entremont, dont les diverses branches sont extrêmement difficiles à démêler. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter, à l'article *Joris*, dans l'*Armorial valaisan*, dont les rédacteurs n'ont pu utiliser que l'ouvrage de J.-E. Tamini et A. Mudry<sup>1</sup>, qui est lui-même, pour cette famille, plein d'inexactitudes.

Grâce aux registres de la paroisse, conservés à la cure d'Orsières, on peut remonter d'une manière sûre à l'arrière-grand-père d'Alexis, Gaspard Joris († 1748), aubergiste au Borgeal, quartier d'Orsières, qui a épousé Anne-Marguerite Farquet († 1771), fille de Nicolas, notaire.

Gaspard eut en tout cas treize enfants: dix garçons et trois filles. Parmi les garçons, sept ont embrassé la carrière des armes, soit au service de France, soit au service du Piémont. L'un d'entre eux, François-Alexis, retraité du régiment de Courten, s'établit à Saint-Maurice, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Quant à Etienne-Antoine, grand-père d'Alexis, né à Orsières en 1725, il accomplit toute sa carrière militaire au régiment de Kalbermatten au service du Piémont, et, ayant atteint le grade de major-commandant, meurt à Tortone, dans la province d'Alexandrie, en février 1786. Il avait épousé, dans son village natal, en 1756, Marie-Josèphe Joris (1724-1800), fille de feu Jean-Maurice, notaire et métral d'Orsières, et de Marie-Josèphe Tornay, dont il eut trois garçons: Eugène (1758-1809) qui, après un bref stage au régiment de Kalbermatten, part pour l'Amérique où il s'établit et se marie sans laisser de postérité; François-Emmanuel, qui sera le

<sup>1</sup> Jean-Emile Tamini et Antoine Mudry, *Essai d'histoire d'Orsières*, Saint-Maurice, 1930, 136 p.

père d'Alexis, et Louis (1765-1793), officier au régiment de Courten, rallié ensuite à la Révolution et qui meurt à Cambrai, âgé de vingt-huit ans seulement.

## 2. Le père d'Alexis et sa famille

François-Emmanuel Joris est baptisé, à Orsières, le 1er janvier 1761; il a pour marraine Marie-Anne-Josèphe Du Fay, de Monthey<sup>2</sup>. On sait qu'il a fait des études secondaires à Aoste, de 1781 à 1783; de 1785 à 1787, on le trouve étudiant en droit à Strasbourg. En 1787, il est de retour à Orsières, où il va s'établir en qualité d'avocat et de notaire.

A ce moment, le jeune homme se retrouve seul à la maison avec sa mère: son père est mort en 1786 au service du Piémont; son frère Louis, alors au service de France, va mourir en 1793; quant à son frère Eugène, parti en Amérique en 1781, il ne le reverra plus.

Dix ans plus tard, en 1798, François-Emmanuel prend part, parmi les représentants de l'Entremont, à l'assemblée des communes du Bas-Valais réunie, à Saint-Maurice, du 3 au 5 février; il y est désigné pour faire partie du comité général qui va administrer le Bas-Valais indépendant jusqu'au 16 mars et dont il assure provisoirement le secrétariat<sup>3</sup>.

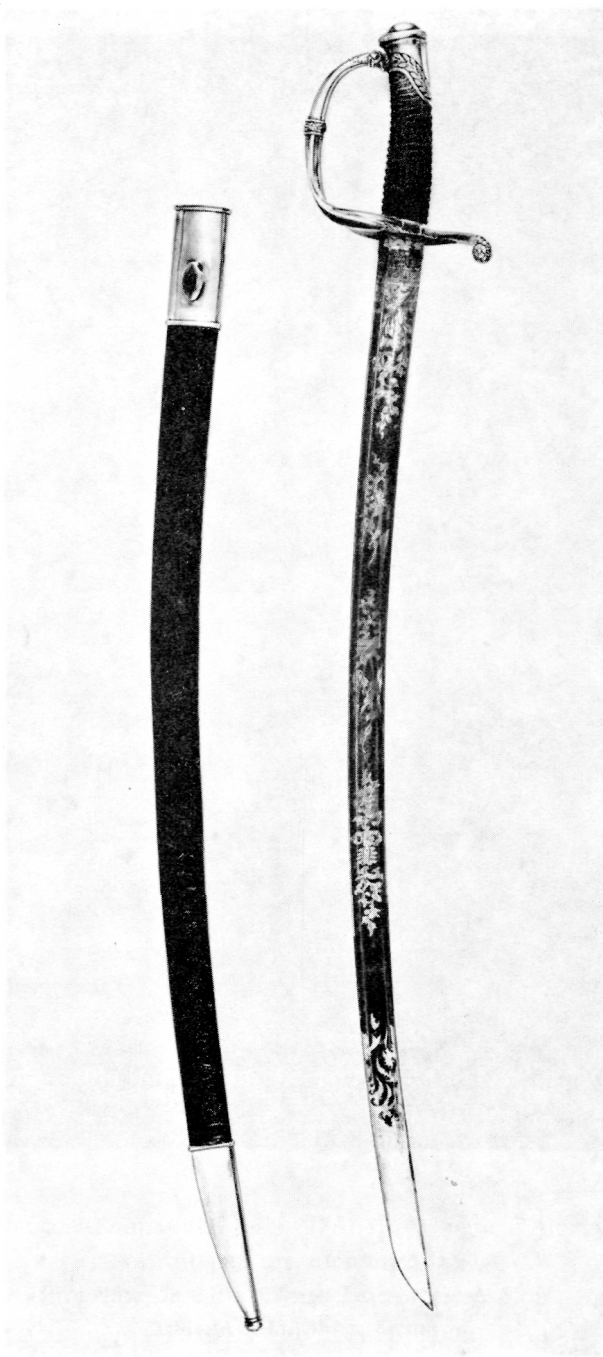
Sous la République helvétique (1798-1802), il est d'abord nommé juge cantonal suppléant, le 22 juillet 1798, puis, le 8 août suivant, sous-préfet du dizain d'Entremont<sup>4</sup>. Il remplira cette dernière fonction non sans éclat, sa correspondance qu'a publiée M. Salamin en porte témoignage.

Cependant, le 7 octobre 1799, François-Emmanuel épouse, à Monthey, Patience Du Fay, fille de Pierre-Louis (1736-1788), ancien banneret et châtelain, et de Thérèse Burgener (1745-1820), celle-ci fille de François-Joseph, grand bailli du Valais de 1742 à 1761.

<sup>2</sup> Il convient de relever ici ce témoignage des relations de la famille Joris avec la famille Du Fay, de Monthey. Il est toutefois impossible d'identifier avec certitude, faute d'indications plus précises, Marie-Anne-Josèphe Du Fay; il semble cependant, d'après la généalogie manuscrite établie par M. Albert de Wolff et que celui-ci a eu l'obligeance de nous communiquer, qu'il s'agit d'une grand-tante de Patience Du Fay, la future épouse de François-Emmanuel Joris.

<sup>3</sup> *Documents pour servir à l'histoire de la révolution valaisanne de 1798*, Ière partie, dans *Vallesia*, t. XIX, 1964, pp. 7 et 13-16.

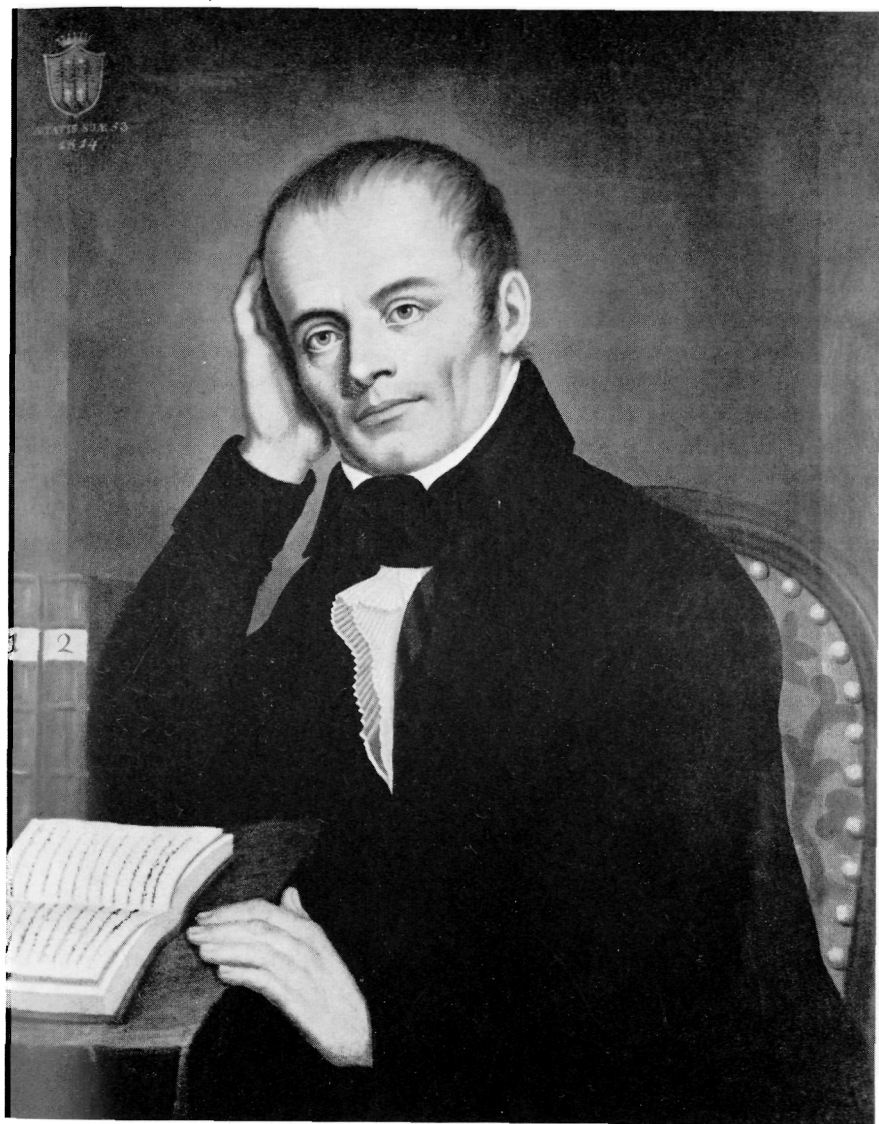
<sup>4</sup> M. Salamin, *Histoire politique du Valais sous la République helvétique (1798-1802)*, dans *Vallesia*, t. XII, 1957, pp. 264-265 (index).



Sabre d'honneur offert à Alexis Joris en 1848  
par ses compagnons d'armes de 1840.

Propriété de M. le Dr R. Joris, à Nyon.

(Photo J.-M. Biner, Sion)



François-Emmanuel Joris (1761-1814), père d'Alexis.

Portrait par un anonyme, 1814.

Propriété de Mlle Claire Leuzinger, à Sion.

(Photo J.-M. Biner, Sion)



Patience Du Fay (1773-1850), épouse de François-Emmanuel Joris.

Portrait par Laurent Ritz, 1830 ou 1831.

Propriété de Mlle Claire Leuzinger, à Sion.

(Photo J.-M. Biner, Sion)

Il est aussitôt bien accueilli dans sa belle-famille, comme en témoigne une lettre du 24 octobre 1799 qu'adresse à Patience son frère Guillaume Du Fay, où ce dernier lui écrit notamment: « Je suis persuadé que tu n'auras pas à te repentir d'avoir cédé aux vœux de ton mari. Un homme aussi estimable, doué d'un aussi bon caractère et qui a reçu une bonne éducation, ne peut que rendre sa femme heureuse.» Et, envisageant le départ de la jeune mariée qui va prendre domicile dans l'Entremont, Guillaume ajoute: « Grâce au goût que tu as pour la lecture et à la solitude que tu aimes, le séjour d'Orsières te paraîtra aussi agréable que tout autre<sup>5</sup>...»

François-Emmanuel s'est allié à une famille notable du Bas-Valais qui, au surplus, compte quatorze enfants.

Ce sont d'abord trois garçons: Pierre-Louis (1768-1843), sous-préfet de Monthey en même temps que Joris l'est de l'Entremont; François-Emmanuel (1770-1839), ancien officier au régiment de Courten au service du Piémont, qui s'établit à Sion; Guillaume (1775-1830), le frère préféré de Patience<sup>6</sup>, demeuré célibataire, qui accomplit toute sa carrière au service étranger et que nous allons retrouver bientôt en qualité de mentor quand Alexis entrera à la garde royale, à Paris.

Mais Patience est aussi la quatrième de onze filles dont huit sont déjà mariées ou vont se marier. Ce sont, dans l'ordre de leur naissance: Louise, qui épouse, le 20 novembre 1795, Isaac de Rivaz (1752-1828), major de Monthey, membre et trésorier du comité général de Saint-Maurice 1798, membre de la Chambre administrative 1798, conseiller d'Etat 1809-1810, secrétaire d'Etat 1815, inventeur; Marguerite, qui épouse en 1787 Michel Dufour (1768-1843), membre du comité général de Saint-Maurice 1798, secrétaire français de la Diète 1802, conseiller d'Etat 1805, sous-préfet de Saint-Maurice 1811, député de la Diète fédérale 1815, grand bailli 1829-1831; Sophie, qui épouse en premières noces, à Choëx, le 19 juillet 1790, Joseph-Gabriel-Ignace de Werra et, en secondes noces, à Saint-Séverin (Conthey), le 2 octobre 1816, Jean-Séverin Duc (1769-1827), grand châtelain de Conthey puis de Sion et fils de Jean-Joseph (1748-1821), qui avait été membre et président du comité général de Saint-Maurice 1798, sénateur helvétique 1798,

<sup>5</sup> P 92/1.

<sup>6</sup> Dans la lettre déjà citée du 24 octobre 1799 (P 92/1), Guillaume écrit encore: « Ton mari ne refusera pas son amitié au frère chéri de sa femme. Oui, ma chère Patience, je sais que je suis celui de tes frères que tu aimes le plus, tu m'en as souvent donné des preuves...»



et grand châtelain de Sion; Marie-Julie, qui épousera, en 1801, Gaspard-Etienne Delasoie (1768-1844), membre du comité général de Saint-Maurice 1798, membre de la Chambre administrative 1798, châtelain d'Entremont 1802, conseiller d'Etat et vice-bailli 1806-1808, conseiller d'Etat 1815; Domitille, qui épouse, à Monthey, le 20 juillet 1797, Hyacinthe Darbellay (1774-1857), maire de Monthey 1811, député à la Diète 1815; Catherine, qui épousera, à Monthey, le 15 avril 1828, Joseph Torrent (1795-1885), président de Monthey 1848, préfet, député au Grand Conseil, conseiller national; Marie, qui épousera, à Monthey, le 1er décembre 1820, Pierre Torrent (1792-1853), avocat et notaire, député au Grand Conseil, conseiller d'Etat, préfet.

Grâce à son mariage, François-Emmanuel Joris est ainsi entré dans un cercle étendu d'hommes politiques qui, par le jeu des alliances, sont sinon beaux-frères, en tout cas tous cousins à des degrés divers<sup>7</sup>. Toutefois, ce facteur ne semble pas avoir joué de rôle particulier dans sa brève carrière politique. Quand il oppose, en 1801-1802, une vive résistance aux menées annexionnistes du général Turreau, ce qui lui vaut, le 31 janvier 1802, d'être destitué et placé sous surveillance militaire à Saint-Maurice, Joris donne des preuves éclatantes de son patriotisme et de son civisme, qui ont leur source en lui-même et, au jugement de la postérité, il sortira grandi de cette épreuve<sup>8</sup>.

Sous la République indépendante (1802-1810), il devient président du dizain d'Entremont de 1802 à 1807, et député à la Diète de 1802 à 1808.

Sous le département du Simplon, Joris est nommé, par décret impérial du 25 mars 1811, « premier suppléant du juge de paix du canton d'Entremont<sup>9</sup> », ce qui, somme toute, est une place mineure qu'explique l'état de sa santé. Il convient de reproduire ici l'appréciation que porte sur lui Derville-Maléchar, premier préfet du département, déjà résident de France en Valais depuis 1806, qui caractérise bien les dernières années de l'existence de François-Emmanuel:

« Bon avocat, magistrat laborieux et probe, libre d'ambition, M. Joris s'est retiré des affaires pour soigner sa santé et veiller à l'administration de ses propriétés dans un pays où les hommes

<sup>7</sup> Par exemple, dans une lettre qu'il adresse à sa femme, de Sion, le 16 novembre 1805, pendant une session de la diète, Joris mentionne un repas donné chez le Dr Emmanuel Gay où, écrit-il, « nous nous sommes trouvés six beaux-frères à dîner » (P 89/34).

<sup>8</sup> M. Salamin, *La correspondance du sous-préfet Joris...*, p. 191.

<sup>9</sup> P 88/5.

les plus considérables, entre autres le comte [Eugène] de Courten, *vaquent eux-mêmes et avec délices aux travaux de la campagne*<sup>10</sup>. Ami des nouvelles institutions, fidèle à son souverain, ce citoyen respectable jouit dans son canton [d'Entremont] d'une considération bien méritée.

» Deux mille francs de revenus<sup>11</sup>.»

Jusqu'en 1811, François-Emmanuel Joris conserve son domicile et son ménage à Orsières, non sans faire de fréquents séjours, pour ses affaires, à Aoste, à Martigny, à Fully, à Saint-Maurice, et à Sion quand la diète tient session.

A Orsières, il gère un train de campagne qui l'occupe beaucoup. Il doit non seulement diriger les travaux concernant le jardin potager, les prés, les «mayens», ou prévoir la fabrication du fromage et les soins de la boucherie domestique, mais aussi engager et surveiller le domestique et la servante qu'il emploie en permanence, sans oublier les ouvriers saisonniers. Ce sont les mêmes soucis qu'il retrouve à Fully et à Martigny où il possède des vignes; à Saint-Maurice, où, propriétaire d'un verger, il aide encore à mener ses affaires son oncle François-Alexis (1716-1806), à qui il est très attaché<sup>12</sup>.

Pour sa part, sa femme l'accompagne souvent dans ses longs déplacements, et, en outre, quand elle n'a pas auprès d'elle, à Orsières, l'une ou l'autre de ses jeunes sœurs pas encore mariées, elle fait aussi des séjours prolongés à Monthey, auprès de sa mère<sup>13</sup>.

C'est la raison qui explique pourquoi les enfants de François-Emmanuel et de Patience Joris sont nés, et quelques-uns morts, à Monthey, à Orsières, à Fully et à Sion.

L'aîné est donc Alexis, né à Monthey, le 8 septembre 1800. Viennent ensuite des jumelles, nées à Orsières, le 19 septembre 1801: Louise, décédée peu après sa naissance, et Marguerite, qui épousera en 1829 François Bovier, de Sion, alors au service des

<sup>10</sup> Souligné dans l'original.

<sup>11</sup> AV, S [= Département du Simplon], cart. 10, fasc. 1, n° 2: *Statistique personnelle du département du Simplon* (un cahier de 21×32 cm, 64 p.) p. 62.

<sup>12</sup> Peu après le décès de cet oncle nonagénaire, Joris écrira à sa femme, de Saint-Maurice, le 4 septembre 1806: « Je ne tracerais point la consternation que j'ai éprouvée en entrant ici et en voyant le deuil de la maison, pour ne pas renouveler nos justes regrets d'un oncle qui est mort comme un saint et qui est certainement au nombre des bienheureux; c'est aussi la seule pensée qui me console de sa perte, quoiqu'elle me sera toujours sensible et que je n'oublierai jamais un parent qui a été tout à la fois mon bon père, mon oncle et mon ami.» (P 89/35.)

<sup>13</sup> P 89/1-40, *passim*.

Deux-Siciles, et qui mourra à Sion le 8 juillet 1883. La quatrième enfant est Virginie, née à Orsières à une date que nous ignorons mais qui se situe peu avant le 23 juillet 1802; elle achèvera ses jours à Sion, célibataire, le 18 novembre 1867. Enfin, un cinquième et un sixième enfants qui vivront tous deux moins d'une année: Hyacinthe, baptisé à Orsières, le 16 avril 1804, et décédé à Monthey entre le 27 janvier et le 12 février 1805; Anne-Marie-Eugénie-Sophie, baptisée à Sion, le 21 février 1812, morte à Fully et ensevelie à Monthey, le 28 octobre de la même année.

Ainsi, quand son mari décédera à son tour, en 1814, Patience Joris demeurera seule avec Alexis et deux filles, Marguerite et Virginie.

Mais, dans le cours de l'année 1811, François-Emmanuel décide de s'établir à Sion. Son beau-frère, Pierre-Louis Du Fay, écrit, de Monthey, le 2 septembre 1811, à Patience pour l'en féliciter et le regretter en même temps: « Je vous fais mon compliment bien sincère sur la résolution qu'a prise votre mari de quitter l'Entremont; je regrette seulement que vous ne vous rapprochiez pas davantage de nous; dans les circonstances actuelles, il entrerait sans doute dans vos convenances de fixer votre domicile à Sion. Si le Bas-Valais obtient un jour un tribunal d'arrondissement<sup>14</sup>, nous pourrions alors espérer que nous ne serons pas aussi éloignés les uns des autres<sup>15</sup>. »

Dans les convenances qui ont dû être déterminantes, entre certainement le problème de l'instruction de son fils aîné, l'unique survivant des deux fils qu'il a eus, et qui est alors âgé de douze ans.

En juin 1813, Joris est gravement malade; c'est ce que nous apprend une lettre de Pierre-Louis Du Fay à sa sœur Patience, du 19 juin: « L'état critique de M. Joris a été pour toute la famille un sujet continuel d'alarmes et d'affliction, et nos inquiétudes ne sont malheureusement pas encore dissipées<sup>16</sup>... »

En effet, la santé de François-Emmanuel ne s'améliore pas, au contraire. Le 10 avril 1814, il écrit de Fully à sa femme une lettre désolée: « J'ai bien souffert ces deux dernières nuits du rhumatisme, ainsi que toute la journée hier; mon sommeil a été

<sup>14</sup> Sous le département du Simplon, le Valais est du ressort de la cour impériale de Lyon. Il n'y a, à Sion, qu'un tribunal de première instance composé de cinq juges et de trois suppléants. Dans les cantons, les justices de paix sont réparties en trois arrondissements: Brigue, Saint-Maurice et Sion; dans chaque canton, on trouve un juge de paix, deux suppléants et un greffier. — *Annuaire de la préfecture du département du Simplon*, 1813, pp. 61-67.

<sup>15</sup> p 92/2.

<sup>16</sup> p 92/3.

très agité et interrompu ces deux nuits. Aujourd'hui, depuis les huit heures, la tête est très faible, mais je n'en souffre pas. Je n'ose espérer de jouir longtemps de ce calme.

» Je n'ai pu faire que quatre apparitions à nos vignes cette année; il y en a plusieurs sur lesquelles je n'ai été et je n'irai pas. Aussi, je m'aperçois depuis ma chambre que l'on me sabre le travail de nos vignes pour finir aujourd'hui, mais il leur est impossible. Dans le nombre de mes ouvriers, j'en ai trois qui regardent souvent les étoiles et qui n'auront pas de mon argent l'année prochaine. Je n'ai trouvé quelqu'un pour faire notre eau-de-vie à moitié que pour commencer mardi. J'ai été tellement souffrant et accablé jusqu'ici que je n'ai pas eu le courage de chercher une chaudière pour en faire faire par la servante, parce qu'il aurait fallu que je lui aide plus ou moins [...].

» Mes jambes ne me permettent pas de m'y rendre [à Martigny]; je suis forcé d'y ajourner mes affaires je ne sais jusqu'à quand.

» Je me réjouis bien de me rapprocher de mon médecin de confiance qui, j'espère, trouvera quelque remède pour me fortifier la tête et l'estomac [...]<sup>17</sup>»

Sur le conseil de son «médecin de confiance», qui est son cousin le Dr Emmanuel Gay, François-Emmanuel se rend à Loèche-les-Bains, en juillet suivant, pour «faire la baignée». Mais celle-ci éprouve son cerveau «en augmentant l'étourdissement», et affecte «davantage l'oreille»<sup>18</sup>. Quinze jours plus tard, il écrit à sa femme une seconde lettre de Loèche-les-Bains — la dernière conservée de lui dans le dossier — pour lui exposer l'état alarmant de sa santé: «Ma hanche va bien, il n'en est pas de même de la tête sur laquelle la baignée ni la douche n'ont encore produit aucun effet sensible. Je souffre tous les jours et toutes les nuits des maux de tête, ce qui m'inquiète beaucoup, ainsi que la crainte où je suis de rester sourd de l'oreille droite où le rhumatisme se tient plus régulièrement que pendant que j'étais à Sion. Le cousin Gay m'assure que je sentirai l'effet de la baignée quelques mois après»<sup>19</sup>.

Rentré à Sion quelques jours plus tard, François-Emmanuel Joris y décède, le 2 septembre 1814.

En apprenant la mort de son beau-frère, Pierre-Louis Du Fay écrit à sa veuve, le 4 septembre, les délicates lignes suivantes, qui constituent un bel hommage au défunt:

<sup>17</sup> P 89/38.

<sup>18</sup> P 89/39, de Loèche-les-Bains, le 28 juillet 1814, à sa femme.

<sup>19</sup> P 89/40, de Loèche-les-Bains, le 12 août 1814, à sa femme.

« C'est avec les sentiments de la plus vive douleur que j'ai reçu, ainsi que la maman et toute la famille, la nouvelle de la mort de M. Joris, votre mari, à laquelle nous nous attendions d'autant moins que l'on nous avait assurés qu'il se trouvait bien de la baignée. Nous perdons en lui un bon et aimable parent dont la mémoire nous sera toujours infiniment chère. Ses qualités personnelles et l'attachement qu'il avait voué à la famille à laquelle il s'était allié nous font vivement sentir cette perte bien funeste à ses enfants. Nous nous faisons une idée de vos chagrins et de vos inquiétudes; nous y compatissons sincèrement. C'est dans les consolations que nous offre la religion que vous trouverez, ma chère sœur, un petit adoucissement à vos peines; vous perdez un époux chéri et moi, un ami dont j'ai su apprécier la délicatesse et le bon cœur<sup>20</sup>. »

### 3. Les études d'Alexis Joris et son instruction militaire

Nous ne savons rien sur les premières études d'Alexis Joris; il aura probablement appris à lire, à écrire et à compter avec le régent Joseph Boson, originaire de la vallée d'Aoste, qui, à partir de 1790, dirigeait l'école d'Orsières<sup>21</sup>.

Sur ses études secondaires, on est mieux renseigné: on sait qu'il les a accomplies en deux étapes, marquées d'une interruption d'une année.

La première étape s'étend de 1812 à 1818, où le jeune garçon suit, au collège de Sion, les cours de la classe inférieure de Principes (*in classe inferiori principiorum*) jusqu'à celle de première Rhétorique.

Après un bon départ, son assiduité et son zèle manifestent par la suite un certain relâchement. En effet, quoique la première année il obtienne le sixième rang sur quinze élèves<sup>22</sup>, au cours des deux suivantes son travail est jugé digne d'une mention particulière<sup>23</sup>. En revanche, les trois dernières années passées au collège

<sup>20</sup> P 92/6.

<sup>21</sup> J.-E. Tamini et A. Mudry, *op. cit.*, p. 85.

<sup>22</sup> *Nomina studiosorum qui IV. idus Augusti anno MDCCCXIII in collegio Sedunensi praefecturae Sempronienensis praemia aut laudem publice promeruerunt*, Sion, impr. A. Advocat, 1813, p. 8.

<sup>23</sup> 1813/1814: « *In classe superiori principiorum. Ex progressu annuo: Assiduitate ac ingenio prima sibi coronam promeruit adolescens Alexius Joris Montheolensis.* » — Voir *Nomina literatorum qui in collegio Sedunensi intra annum MDCCCXIV eminerunt...*, s.l.n.d., fol. 2<sup>vo</sup>.

1814/1815: « *In Rudimentis. Ex progressu annuo: Praemium sibi promeruit adolescens Alexius Joris Montheolensis eo laudabilior quod nondum sat Germanicae linguae peritus, majori assiduitate et diligentia caeteris majores superandas*

de Sion montrent une légère régression dans les résultats: en Grammaire, en 1815/1816, il est classé au troisième rang sur cinq élèves<sup>24</sup>; en Syntaxe, en 1816/1817, au sixième rang sur douze élèves<sup>25</sup>; en première Rhétorique, en 1817/1818, au septième rang sur vingt-quatre élèves<sup>26</sup>.

Durant l'année scolaire 1818/1819, Alexis Joris interrompt ses études pour remplir alors ses obligations militaires.

En effet, la *Loi sur l'organisation militaire du canton du Valais*, du 24 mai 1817, et complétée les 6, 7 et 16 décembre 1819, stipule, à l'article premier, que « tout individu domicilié sur le territoire du Valais, ayant l'âge déterminé, est soldat, tenu au service militaire pour la défense du canton et de la Confédération », et, à l'article 2, que « les jeunes gens de dix-huit à vingt ans forment la classe des recrues<sup>27</sup>. »

Dans quel arrondissement militaire Joris a-t-il suivi son instruction ? Dans l'arrondissement central à Sion ? Ou dans l'arrondissement occidental à Saint-Maurice ? A laquelle des revues de Sion ou de Saint-Maurice, que mentionne le chanoine Anne-Joseph de Rivaz dans ses *Mémoires*<sup>28</sup>, a-t-il pris part ? Nous l'ignorons.

*habuit difficultates, majora vincenda obstacula.*» — Voir *Nomina literatorum... intra annum MDCCCXV...*, s.l.d.n., fol. 2<sup>ro</sup>. — Au surplus, on sait qu'en août 1814 Alexis a rejoint son père à Loèche-les-Bains, pour « aller en classe », sans doute apprendre l'allemand, chez le curé du lieu (P 89/40), qui est, à ce moment-là, le futur chanoine Joseph-Antoine Berchtold (1780-1859), bien connu par ses travaux scientifiques. — Voir notamment A. Gattlen, *Geschichte der Walliser Vermessung des Domherrn Berchtold und seines Neffen Anton Müller*, dans *Vallesia*, t. XIV, 1959, pp. 117-166.

<sup>24</sup> *Nomina literatorum... intra annum MDCCCXVI...*, s.l.n.d., p. 4.

<sup>25</sup> *Nomina literatorum... intra annum MDCCCXVII...*, s.l.n.d., fol. 2.

<sup>26</sup> *Nomina literatorum... intra annum MDCCCXVIII...*, s.l.n.d., fol. 1.

<sup>27</sup> *Recueil des lois, décrets et arrêtés de la République et Canton du Valais depuis 1815*, t. I, Sion, 1829, p. 202.

<sup>28</sup> Le chanoine de Rivaz écrit en effet, dans son *Journal de 1819*: « On passa au printemps trois revues, l'une à Sion, dans la Planta, l'autre à Saint-Maurice, à la plaine des Sablons sur Evionnaz, et la troisième à Brigue, dans une prairie sur les bords du Rhône sous Glis, où l'on remit leurs brevets aux officiers en leur donnant l'accolade et qu'on fit reconnaître comme tels à leur troupe. Pendant l'hiver, il y eut en ces trois chefs-lieux une école d'instruction pour les officiers comme il y en eut une l'année dernière pour les instructeurs et les tambours. Cette troupe est maintenant presque toute habillée et équipée au Bas-Valais et au Centre. On n'a pris pour officiers que des jeunes gens qui aient fait leurs études ou aient eu ci-devant quelque charge désénale. Le corps d'officiers se trouve par là assez bien composé. On a plaint en Valais la dépense de leur équipement, mais nous n'avons fait en Valais à cet égard que la dépense que font les cantons du second rang et qui ne sont pas plus riches que le nôtre... » — *Mémoires historiques sur le Valais (1798-1834)*, t. II, Lausanne, 1961, p. 237. (*Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande*, 3e série, t. VI.)

Ni les protocoles du Conseil d'Etat, ni ceux de la Diète, ni les dossiers conservés dans les fonds du Département militaire ne permettent de le préciser.

Nous savons seulement, par une copie de ses états de service<sup>29</sup>, que Joris a été nommé 2e sous-lieutenant de 2e classe dans le corps des carabiniers d'élite du Valais, le 8 avril 1819. Or, cette date pourrait donner lieu à contestation. Un *Etat général de tous les officiers valaisans qui servent ou ont servi, soit à la Confédération, soit à l'étranger, avant et dès 1814 à 1847*, dressé le 26 juillet 1847 et annexé au protocole du Conseil d'Etat de 1847, fixe en effet cette nomination au 27 février 1819<sup>30</sup>. Toutefois, une observation de la commission militaire, en diète de mai 1819, permet d'expliquer cette divergence: « La commission ayant remarqué que les brevets d'officiers portent *tous*<sup>31</sup> la date du 8 avril dernier et que la plupart de ces officiers ont été nommés plusieurs mois auparavant, émet la crainte que cette postériorité de date ne leur soit préjudiciable dans le cas d'un appel à l'armée fédérale<sup>32</sup>... » On peut par conséquent admettre, jusqu'à preuve du contraire, que Joris ayant fréquenté avec succès les écoles successives jusqu'à l'école d'officiers qui ont eu lieu au cours de l'automne 1818<sup>33</sup> et l'hiver suivant, a bien été nommé officier le 27 février 1819.

Quant à la revue, destinée à vérifier l'état de l'équipement et de la préparation de la troupe, à laquelle Joris a été soumis comme tous ses camarades, le Conseil d'Etat, en séance du 13 mars 1819, en détermine la date «aux fêtes de Pâques» (Pâques tombe cette année le 11 avril) et lui assigne pour emplacement, à Sion, « la Planta, et pour l'arrondissement occidental [de Saint-Maurice], sur la campagne entre le Sablon et Evionnaz<sup>34</sup>. » Enfin, le 27 avril 1819, le Conseil d'Etat prend acte que « le président du dizain de Saint-Maurice<sup>35</sup>, par lettre du 24 avril, annonce que la revue ordonnée avait eu lieu dans le local indiqué à sa très grande satisfaction par l'esprit national et militaire qui s'y est manifesté, les progrès faits dans l'instruction et dans l'équipement, vu que plus

<sup>29</sup> P 83.

<sup>30</sup> AV, Protocole du Conseil d'Etat, vol. 46, annexe, fol. LII<sup>vo</sup>.

<sup>31</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>32</sup> AV, Protocole de la diète de mai 1819, fol. 12<sup>vo</sup>.

<sup>33</sup> On sait, par exemple, qu'une «école militaire» s'est déroulée à Sion, pour l'arrondissement du Centre, du 26 octobre au 2 décembre 1818, sous le commandement du major Charles Odet. — AV, Département militaire, thèque 3, fasc. 23, pièce 45.

<sup>34</sup> AV, Protocole du Conseil d'Etat, vol. 8, p. 118, au 13 mars.

<sup>35</sup> Jacques de Quartéry.

des trois quarts se trouvaient habillés et armés convenablement, de manière que dans peu notre contingent peut rivaliser avec tous ceux des autres cantons; il témoigne à cette occasion le désir de voir que le gouvernement donne des marques de sa bienveillance et approbation à cette troupe<sup>36</sup>».

Devenu officier, Alexis Joris ne songe pas encore, semble-t-il, à embrasser la carrière militaire. Au contraire, en été 1819, pendant un séjour à Loèche-les-Bains et encouragé dans cette voie par le Dr Emmanuel Gay, surintendant des Bains, il prend « la détermination d'étudier la médecine et d'aller pour cet effet à Vienne ». C'est du moins ce que Géo-F. Favre écrit à son oncle Isaac de Rivaz, le 26 août 1819, pour appuyer la requête d'Alexis. Ce projet ne paraît pas cependant avoir été poussé plus loin, et Alexis va maintenant aborder la seconde étape de ses études qu'il n'achèvera pas d'ailleurs, mais au collège de Saint-Maurice cette fois.

Il en suit les cours durant deux ans et demi: en 1819/1820, il fréquente la seconde Rhétorique dont il sort classé au troisième rang sur cinq élèves, avec un prix de poésie latine et française et une première place en « Doctrine chrétienne »<sup>37</sup>; en 1820/1821, en Philosophie, il obtient une honorable moyenne, sans être l'objet d'une distinction<sup>38</sup>; en 1821/1822, en Physique, il quitte le collège aux alentours de Pâques, c'est-à-dire avant la fin des cours dont la clôture est fixée au 18 août 1822<sup>39</sup>.

C'est alors que, pendant ces deux ans et demi où, établi à Saint-Maurice, il est éloigné de sa mère qui continuera à résider à Sion jusqu'à sa mort en 1850, Alexis entretient avec elle une correspondance dont une très petite partie seulement nous est parvenue. Ce sont d'abord huit lettres que le jeune homme lui adresse durant son séjour à Saint-Maurice: deux sont écrites pendant l'année scolaire 1819/1820; deux, pendant celle de 1820/1821; quatre, enfin, pendant les deux premiers mois de 1822, c'est-à-dire peu avant qu'il arrête ses études. Cette correspondance, aussi incomplète soit-elle, nous en apprend bien davantage sur cette époque de sa vie que les renseignements sommaires qu'on peut tirer du palmarès du collège.

<sup>36</sup> AV, Protocole du Conseil d'Etat, vol. 8, p. 208, au 27 avril.

<sup>37</sup> *Nomina literatorum qui in collegio Agaunensi publice praemiis donati sunt aut accesserunt die 16 Augusti 1820*, Sion, impr. A. Advocat, s.d., fol. 1.

<sup>38</sup> *Nomina literatorum... die 19 Augusti 1821*, Sion, impr. A. Advocat, s.d., fol. 1.

<sup>39</sup> *Nomina literatorum... die 18 Augusti 1822*, Sion, impr. A. Advocat, s.d., fol. 1: « DD. Joris et Donnet Jos. intra annum discesserunt. »



Quand donc, après une interruption d'une année, Alexis reprend le cours de ses études, à Saint-Maurice, en automne 1819, il n'est pas moins soucieux déjà de son avenir. S'il a abandonné son projet d'entreprendre la médecine, il sait aussi, comme il l'écrit à sa mère, « combien il en coûte pour l'établissement d'un jeune homme dans notre canton, qui n'offre aucune ressource que l'état de prêtrise. » Mais du *Noir*, Alexis ne veut pas entendre parler; il choisira le *Rouge*. En effet, dès l'été de 1820, il est déjà question, dans une lettre de son oncle Guillaume Du Fay, major à la garde suisse, de « placer » au régiment « le cher Alexis, qu'on [lui] dit être un charmant garçon ». Son espoir se réalisera au début de l'année 1822: il faut attendre qu'une place de sous-lieutenant devienne vacante. Mais parallèlement à ses études, le jeune homme fait depuis 1819, à Saint-Maurice, une cour assidue à Aglaé de Preux, petite-fille d'Helflinger, ancien résident de France, alors âgée de vingt ans. Ce sont des facteurs qui ne favorisent guère son zèle au travail scolaire. En outre, si la première année, il a été placé au pensionnat tenu par l'Abbaye, il a obtenu dès la seconde l'autorisation de quitter cet internat pour prendre pension chez un particulier, en ville.

Le régime du pensionnat ne lui convient pas: la discipline que fait régner l'inspecteur est pour lui un « martyre »; quant à la nourriture, « de la salade avec des *cafes*, du bouilli avec des vers et du lard rance », elle n'est pas à son goût.

Cependant, il ne se plaint pas de l'enseignement lui-même du collège, « bien loin de là »; il a beaucoup d'estime pour son professeur de Rhétorique, le chanoine François de Rivaz<sup>39 bis</sup>, qui sera élu abbé en novembre 1822, et pour le préfet des études, l'abbé Jean-Baptiste Amstaad.

De ses études proprement dites et de ses lectures, Alexis parle peu. Dans une seule lettre (du 4 février 1821), tout en regrettant

<sup>39 bis</sup> Il paraît que son professeur lui rendait bien son estime. En effet, M. le chanoine Léon Dupont Lachenal, président d'honneur de la Société d'Histoire du Valais romand, nous signale obligeamment, en cours d'impression, qu'Alexis Joris tint un rôle dans les représentations théâtrales données à la fin de l'année scolaire par les étudiants du « Collège de la Royale Abbaye », notamment en août 1820 dans *Athalie* et en août 1821 dans *Saint Louis*, tragédie en cinq actes, et qu'en cette circonstance, les professeurs décernaient à leurs élèves de courtes épigrammes qui expriment « à la fois l'éloge et les réserves » que ceux-ci méritaient. C'est ainsi que, dans la *Praemiorum distributio* de 1820, on lit, écrite de la main du chanoine François de Rivaz, l'épigramme suivante à l'adresse d'Alexis qui avait joué le rôle d'Athalie:

*Voici le féroce Athalie  
Qui court aux autels de Baal;  
Au crime il joint l'apostasie,*

son retard, il assure sa mère qu'il « commence à être en même de penser »; il fait un vif éloge de la « morale austère » de Sénèque le Philosophe: « il n'est aucun ouvrage, écrit-il, qui m'ait touché autant que ce grand moraliste. *La Nouvelle Héloïse* même, de Rousseau, m'a moins amusé. » Et il conclut: « Il me semble, à présent que je réfléchis un peu, qu'une vie retirée, adonnée aux études, et surtout dans l'éloignement des jeunes femmes, doit procurer beaucoup plus de contentement et de tranquillité à un jeune homme qui ne se laisse pas trop gouverner par les passions, que ces plaisirs bruyants de la société, qui ordinairement laissent un souvenir qui engendre la tristesse et la mélancolie. »

Mais cette habile conclusion n'est en réalité qu'un prologue pour confesser enfin à sa mère l'amour qui le tourmente depuis trois ans... Car cet amour pour Aglaé de Preux est bien la grande affaire qui le préoccupe en cette période. Si, au terme d'une cour de trois ans, en 1821, « et toujours sans être payé de retour », il a désormais « fortement résolu de ne plus aimer », il sollicite cependant à ce sujet les conseils de sa mère, qui est, lui assure-t-il, « la meilleure des mères ». Toutefois, sa situation d'élève externe lui offre de multiples occasions de rencontrer la jeune fille: c'est, par exemple, Mme de Preux qui prête des livres à Alexis, ou celui-ci qui prend part à des bals et à des mascarades. Le jeune homme se dissipe même à tel point que, à la suite d'un long séjour à Sion — dont nous ignorons le motif — pendant l'hiver 1821/1822, les chanoines, qui ont appris qu'il a fréquenté « la société », le mettent « dans l'alternative de rentrer au pensionnat ou de quitter le collège ». Il se défend alors comme un beau diable, non sans succès d'ailleurs, car le nouveau préfet, le chanoine Jean-Joseph Blanc, sait déjà que le projet d'Alexis d'entrer à la garde suisse à Paris

*En forçais, il n'a point d'égal.  
Mais tout ceci n'est qu'une antienne;  
Il n'est cruel que sur scène,  
Partout ailleurs, il est fort doux.  
Il est sensible, il est honnête.  
Il a beaucoup d'esprit, une très bonne tête,  
Et son bon cœur nous le rend cher à tous.*

« L'épigramme, ajoute M. le chanoine Dupont Lachenal, ne vaut peut-être pas cher sous le rapport de l'art poétique, mais elle présente bien le caractère du jeune étudiant, de même que son crédit parmi les professeurs. »

En marge du texte figure une annotation de l'auteur: « Joris n'a pas paru sur le théâtre et [l'éloge préparé] n'a pas été débité. » Il est donc probable que, pour une raison ou pour une autre, Alexis a été absent au moment de la distribution des prix et que son professeur n'a pas eu l'occasion de lire publiquement l'éloge qu'il lui destinait.

est en bonne voie de réalisation. Au surplus, «un ami sincère» a aussi écrit à sa mère pour le prévenir qu'Alexis « ne profite guère de ses classes » et qu'elle doit les lui «faire quitter». En février 1822, alors qu'il ignore encore qu'il vient d'être proposé en qualité de sous-lieutenant pour une place vacante et que son brevet sera signé incessamment, le jeune homme demande à sa mère l'autorisation de quitter le collège, sous prétexte que sa nomination ne saurait tarder, mais en réalité parce qu'il désire obtenir sa pleine liberté pour rencontrer Aglaé dont maintenant il est aimé, et pour se rendre à Sion la présenter à elle-même et à ses deux sœurs.

Si tels sont les éléments essentiels qui ressortent de ces quelques lettres, on en trouve encore d'autres qui concourent à donner une image plus précise du jeune collégien.

On y rencontre, évidemment, les demandes habituelles qui font l'objet de toute correspondance de cette nature; elles concernent les habits, les chaussures, les effets oubliés (pour Alexis, c'est notamment un fusil de chasse), ou sa pension à régler. On y relève aussi des manifestations de sa profonde affection pour sa mère, de sa reconnaissance à son égard, de sa confiance en elle (soit en lui avouant son amour pour Aglaé, soit en lui confessant un larcin commis à son détriment), du souci qu'il a de sa santé, de l'ennui qu'il éprouve loin d'elle, et encore des témoignages d'affection pour ses sœurs dont il fait les commissions à Saint-Maurice, pour ses tantes et ses connaissances de Sion.

Mais resté le seul homme de la famille depuis la mort de son père en 1814, Alexis s'efforce de partager déjà les soucis matériels de sa mère dans la gestion de ses propriétés: en plein hiver, en rentrant à pied de Sion à Saint-Maurice, il fait un détour par Fully, sans se laisser arrêter par « un bon demi-pied de neige fraîche », pour y visiter la cave; il s'occupe d'aider à placer leur vin; il s'inquiète d'un projet de vendre deux vignes à Fully et d'une forêt à Monthey; il entreprend une démarche à Martigny auprès du maréchal-ferrant. En un mot, il essaie d'apporter à sa mère un appui masculin qui allège ses charges de veuve.

Enfin, percent çà et là quelques traits du caractère d'Alexis<sup>40</sup>. La violence de son tempérament se manifeste déjà: « Je ne puis pas faire aller ma plume, peu s'en faut que je ne me fâche »; il entre en «fureur» quand les chanoines le mettent en demeure, au début de 1822, « de rentrer au pensionnat ou de quitter le

<sup>40</sup> Le chanoine Joseph-Nicolas Hubert relèvera sa «rare intrépidité» dans son récit du combat du Trient en 1844. — Voir *Précis historique des événements d'Entremont arrivés en mai 1844*, dans *Vallesia*, t. XXIV, 1969, p. 51.

collège »; il répond « avec hauteur » et ne se laisse pas « intimider ». Bien loin de s'en cacher, il prend presque plaisir à étaler ces excès d'humeur, comme il ne dissimule pas non plus son étourderie.

#### 4. Alexis Joris officier à la garde royale

La carrière militaire d'Alexis Joris semble donc se décider en été 1820: c'est dès ce moment que son oncle, le major Guillaume Du Fay, se réserve, à l'intention du jeune homme, le choix d'un sous-lieutenant « quand cette place viendra à vaquer » par une promotion. Alexis se réjouit de la perspective « d'obtenir une place d'officier à la garde », non sans restriction cependant, car il ajoute: « quoique j'aimerais assez pouvoir achever mes études avant d'y aller ». Il suit attentivement son affaire.

Enfin, en mars 1822, l'autorisation du Conseil d'Etat de proposer Alexis pour sous-lieutenant, obtenue grâce aux bons offices du Dr Emmanuel Gay, parvient à Joseph-Théodore de Kalbermaten, commandant de bataillon au 7<sup>e</sup> régiment de la garde dont Guillaume Du Fay est officier quartier-maître. D'Orléans, celui-ci en informe immédiatement sa sœur Patience et lui expose quelles seront les obligations de son fils jusqu'à ce qu'il soit reçu officier: soldé dès son arrivée comme un sous-lieutenant, « il sera obligé de faire le service de cadet, de coucher à la caserne et d'être habillé comme un soldat pendant six mois au moins; il dépendra de lui d'abréger ce temps en apprenant vite l'exercice et les devoirs de chaque grade inférieur à celui de sous-lieutenant. » Guillaume Du Fay est heureux de rendre service à sa sœur Patience; il va s'occuper d'Alexis comme s'il était son propre fils, et fera en sorte « qu'il ne se laisse pas guider par son étourderie (car on me dit qu'il en a une petite dose) ». Il lui dicte en détail les démarches à faire: feuille de route à se procurer auprès de l'ambassade de France à Berne et à faire viser, au départ, par le commissaire des guerres ou le président du dizain de Sion, linge de corps à emporter, argent pour le voyage, route à suivre pour gagner Orléans. Du Fay ajoute même: « Je désire qu'il fasse ses pâques avant de partir. »

Muni de son brevet de sous-lieutenant, daté du 11 mars 1822, Alexis quitte sa mère, à Sion, le 21 avril, se rend à Monthey faire ses adieux à sa parenté maternelle, et part de Saint-Maurice le 26 avril.

Dès l'arrivée de son neveu à Orléans, Guillaume Du Fay fait part à sa sœur de sa joie et de sa satisfaction: « Je dois t'avouer que mon amour-propre est flatté d'avoir un neveu dont l'éducation est soignée. » Il forme déjà le projet de pousser davantage cette

éducation: « Je voudrais qu'il sache la musique ou le dessin; il faudra qu'il en prenne des leçons. »

Mais, pour le moment, Alexis a autre chose à faire: il doit commencer par « apprendre son état ».

En septembre suivant, son apprentissage est achevé et il se prépare à sa réception en qualité d'officier, qui est fixée au 10 octobre; il est « accablé d'occupations »: il s'agit de faire confectionner ses habits et de se procurer l'équipement nécessaire, ce qui ne l'empêche pas, cependant, d'adresser, de Reuil, à son oncle Isaac de Rivaz, alors chancelier d'Etat, à Sion, une longue lettre dans laquelle, à sa demande, il lui décrit les bateaux à vapeur qui circulent sur la Seine.

Dans les trois lettres qu'Alexis écrit à sa mère de 1822 à 1825, de Reuil, de Paris et de Versailles, le jeune officier parle plus de ce qu'il a laissé au pays que des occupations quotidiennes de son nouveau métier. Ces dernières, on peut dire que tout le monde les connaissait; il était donc inutile de les décrire<sup>41</sup> une fois de plus à Patience Joris, dont les trois frères avaient servi à l'étranger.

Il convient toutefois de relever que le service qu'accomplissaient en France les troupes suisses est « assez monotone »<sup>42</sup>. A partir du 1er janvier 1819, les deux régiments de la garde, le 7e et le 8e, sont appelés, à tour de rôle, pour la durée d'un semestre au service des Tuileries. « Le 7e alla s'établir à Orléans<sup>43</sup> et le 8e vint à Paris, les deux premiers bataillons casernés dans la capitale, le 3e à Reuil avec rotation tous les deux mois<sup>44</sup>. » Le service était donc « établi de manière que chaque bataillon passait quatre mois du semestre à Paris et deux à Reuil<sup>45</sup>. »

Comment était organisé le service dans la capitale ? Le capitaine Rösselet le décrit avec précision: « Les capitaines montaient la garde tous les sept jours, et avaient la semaine à tour de rôle avec les distributions, les visites de postes et d'hôpitaux, et celles de chaque jour dans les chambres de la troupe. Les lieutenants et les sous-lieutenants étaient de garde le cinquième jour, avaient également leur semaine et assistaient aux différentes

<sup>41</sup> On pourra lire sur le service à la garde royale, par exemple, les *Souvenirs d'Abraham Rösselet* (publiés par R. de Steiger, Neuchâtel, 1857, 321 p.) et Jean de Schaller, *Souvenirs d'un officier fribourgeois 1798-1848* (publiés par H. de Schaller, 2e édition, Fribourg, 1890, 227 p.).

<sup>42</sup> Jean de Schaller, *op. cit.*, p. 104.

<sup>43</sup> A partir du 10 octobre 1822, les régiments suisses s'établissent à Versailles et non plus à Orléans. — *Ibidem*, p. 106.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 104.

<sup>45</sup> A. Rösselet, *op. cit.*, p. 268.

corvées. Les sous-officiers et les caporaux étaient de garde le quatrième; les grenadiers, voltigeurs et fusiliers, tous les trois et quatre jours. Il arrivait souvent qu'ils n'avaient qu'un jour d'intervalle, suivant l'état sanitaire; la veille de chaque garde, tous ces grades étaient de piquet pour se trouver prêts à prendre les armes pendant les vingt-quatre heures. On employait les jours de repos aux corvées et travaux de propreté, de manière que les hommes étaient presque toujours occupés en hiver; dans la belle saison, les exercices allaient encore leur train autant que possible<sup>46</sup>.»

Quant à la garde des Tuileries, elle « se faisait chaque jour par un bataillon d'infanterie et un escadron de cavalerie. Six pelotons étaient fournis par la garde française, deux par la garde suisse, tous commandés par un chef de bataillon français et placés sous les ordres d'un colonel avec drapeau français.[...] Les jours de garde, tous les officiers dînaient au palais, servis avec une argenterie magnifique [...]. Nous étions invités aux bals des Tuileries, mais nous devions alors nous mettre en tenue de cour avec culottes courtes, bas de soie et escarpins<sup>47</sup>.»

De toute cette période de la carrière militaire d'Alexis Joris jusqu'à 1830, on sait encore, par une lettre de Pierre-Louis Du Fay à sa sœur Patience, du 12 octobre 1824, que le jeune officier a pris part à l'expédition d'Espagne de 1823. Il fut sans doute incorporé dans la brigade suisse placée sous le commandement du général comte Eugène de Courten, qui franchit la Bidassoa le 10 avril 1823, et, après la prise du Trocadéro, le 31 juillet, fut affectée au service du palais royal, à Madrid, pour rentrer enfin à Versailles, le 20 juillet 1824<sup>48</sup>.

Nous avons relevé que, dans ces trois lettres, Alexis parle plus de ce qu'il a laissé au pays que de sa vie militaire. En effet, si, comme au temps de ses études à Saint-Maurice, le jeune homme s'inquiète toujours de sa mère et de ses sœurs, de leur santé, de leurs occupations et de leurs soucis, l'ennui de sa famille et de son pays se manifeste encore davantage: « ... Je m'ennuie toujours; je crois que cela durera jusqu'au jour où j'aurai le bonheur de vous revoir », écrit-il à sa mère, le 25 septembre 1822. Il exprime son vif regret de ne pouvoir être avec elle, à Fully, pour la taille des vignes au printemps, ou en automne, au moment des vendanges: « Il me semble que le plaisir de pouvoir ainsi vivre seul

<sup>46</sup> *Ibidem*, pp. 264-265.

<sup>47</sup> J. de Schaller, *op. cit.*, pp. 104-105.

<sup>48</sup> *Ibidem*, pp. 107-125; A. Rösselet, *op. cit.*, pp. 279-281.

au milieu de ma famille et en campagne serait pour moi le comble du bonheur »; ou encore: « Ah ! si je reviens, vous ne me verrez plus m'ennuyer à la maison et courir de tous côtés pour échapper à l'ennui. Il me semble que mon plus grand plaisir sera de m'occuper avec mes aimables sœurs de choses instructives. A Fully, nous nous promènerons ensemble les jours de beau temps, je vous mènerai voir nos vignes les plus proches... » Il projette d'être en congé au pays pour les vendanges prochaines<sup>49</sup>; il s'informe de la vente de leur vin, de l'état de leurs moulins et de leurs « petites finances ».

En 1822, il remercie encore sa mère des soins qu'elle a donnés à Aglaé de Preux; mais, en 1824, le 12 octobre, il lui annonce qu'il vient de faire entendre à la jeune fille « qu'il n'y a plus d'espoir, écrit-il, que nous puissions nous unir un jour, le moment où je pourrai me marier étant fort éloigné... » Il a donc rompu, non sans déchirement, mais avec l'appui de son oncle Guillaume Du Fay qui « désapprouvait entièrement cette inclination ». Par la même occasion, il a rendu sa liberté à la petite Espagnole, rencontrée lors de l'expédition de 1823: « J'étais ennuyé d'aimer à quatre cents lieues de distance. En sorte que me voilà de nouveau aussi libre que l'oiseau l'est au milieu des champs. » Et il jure qu'il ne se laissera pas reprendre par « le méchant amour ».

A Paris, il a rencontré la grand-mère d'Aglaé, Mme Helflinger, sans recevoir d'elle le moindre reproche: « C'est un monstre qui n'aime qu'elle-même », qui lui a dit des horreurs de sa propre famille et « du mal de tout ce qu'elle a connu en Valais [...]. Une langue de vipère. »

Quatre mois plus tard, la rupture avec Aglaé est bien consommée; elle lui a réclamé ses lettres, et il s'exécute: « Il m'en coûte un peu de m'en défaire, mais il le faut pour qu'il n'en soit plus question. »

## 5. *Le licenciement et le retour en Valais*

Dans les cinq dernières lettres que nous publions, il n'en est aucune qui offre un récit des journées de juillet 1830, notamment de la défense de la caserne de Babylone où, le 29 juillet, l'oncle d'Alexis, Guillaume Du Fay, trouva une mort atroce<sup>50</sup>.

<sup>49</sup> On sait seulement, par une reddition des comptes de l'hoirie de feu François-Emmanuel Joris, du 11 mars 1826 (P 127), qu'Alexis se trouve en ce moment en congé de semestre, à Sion.

<sup>50</sup> Voir lettre n° 19, p. 58, note 2.

En revanche, dans celle du 10 août adressée à Pierre-Louis Du Fay, Alexis écrit en détail la situation déplorable laissée par «l'infortuné major» et les démarches qu'il va entreprendre pour liquider ses affaires (lui-même, qui avait ses effets à la caserne de Reuil, a subi des pertes). Les autres lettres donnent surtout un aperçu des difficultés dans lesquelles va se débattre la famille Du Fay, avec les nouvelles les plus diverses qui courent sur le sort des régiments suisses, licenciés par une ordonnance de Louis-Philippe, en date du 11 août 1830<sup>51</sup>.

Le 7<sup>e</sup> régiment de la garde, dont fait partie Alexis, quitte Orléans du 25 au 30 août pour rentrer en Suisse, réparti en six détachements. Le lieutenant Joris, secondé par cinq officiers, part le 29 août pour arriver à Pontarlier, le 13 septembre, avec le cinquième détachement qui compte 180 sous-officiers et soldats valaisans, vaudois et genevois<sup>52</sup>; ce n'est pas sans peine qu'il parvient à sauvegarder la discipline parmi ces hommes ivres dès le premier jour et qui se mutinent; il s'en plaint amèrement au colonel de Maillardoz, dans une lettre écrite de Montargis, le 31 août.

De retour en Valais, Alexis Joris se trouve sans profession. Il va s'adonner à l'agriculture et projette d'acquérir à cet effet, grâce à un prêt que lui consent le chanoine Joris, un domaine à Illarsaz, sur le territoire de la commune de Collombey-Muraz: c'est une entreprise que son oncle Pierre-Louis Du Fay estime «un peu hasardée»<sup>53</sup>, mais qu'Alexis mènera néanmoins jusqu'à sa conclusion.

\* \* \*

<sup>51</sup> Maag, p. 666.

<sup>52</sup> *Ibidem*, pp. 679-680.

<sup>53</sup> Du Fay écrit en effet à sa sœur Patience, le 23 novembre 1830: «Je trouve que c'est une entreprise un peu hasardée que l'acquisition du domaine d'Illarsaz, car il y a bien des choses à considérer dans un pareil achat. Il est sans doute susceptible d'amélioration, mais quand on pense à l'air malsain de cet endroit, aux débordements du Rhône auxquels il est exposé, on ne voit pas sans crainte un proche et intéressant parent courir des chances aussi défavorables sous ce rapport...» (P 92/29.) — Du Fay écrira encore à sa sœur, le 10 avril 1831, les lignes suivantes: «Je ne vous dissimule pas mes craintes sur l'embarras que lui donnera [à Alexis] l'acquisition du domaine d'Illarsaz; je vous ai dit dans le temps, ainsi qu'à lui, que ce lieu ne pouvait lui convenir, vous en jugerez par la suite. J'ai été effrayé en apprenant qu'il n'était pas encore en possession des cinq cents louis au quatre pour cent que lui prête M. le chanoine Joris, et, si celui-ci venait à manquer subitement [le chanoine est alors âgé de près de quatre-vingts ans], je vous laisse à penser dans quelle fâcheuse position mon neveu se trouverait...» (P 92/31.)



La jeunesse d'Alexis Joris s'achève ici. Nous ne rappellerons désormais que les principales étapes finales de sa carrière.

C'est à Illarsaz qu'on viendra, en 1840, chercher l'officier pour commander un bataillon bas-valaisan qui s'illustrera au combat de Saint-Léonard, le 1er avril 1840. Le 15 février 1843, il se mariera, à Saxon, avec Clarisse Grasset, fille de Jacques, alors directeur des forges d'Ardon. En août 1843 et en mai 1844, il dirigera les expéditions des corps francs du Bas-Valais sur Sion. Exilé en 1844, il se réfugiera d'abord dans le canton de Vaud, puis s'établira à La Baume-d'Hostun, dans la Drôme, où on le trouve déjà fixé en 1846.

En novembre 1847, Alexis Joris est de retour au pays. A Aigle, il fait partie du «comité patriotique valaisan» présidé par Casimir Dufour, en l'absence du lieutenant-colonel Maurice Barman, en ce moment mobilisé en qualité d'adjudant de la première division fédérale, et il va rentrer en Valais avec les troupes du colonel Rilliet de Constant<sup>54</sup>.

Le 27 janvier 1848, en séance du Grand Conseil, il est élu chef de l'état-major cantonal, avec le grade de lieutenant-colonel<sup>55</sup>. Il conservera ce titre jusqu'en 1865 où il figure pour la dernière fois comme tel dans l'*Annuaire officiel du canton du Valais*<sup>56</sup>. Mais Joris a déjà regagné sa campagne à La Baume-d'Hostun, où il recevra un sabre d'honneur de la part de ses compagnons d'armes de 1840<sup>57</sup>, et où il résidera jusqu'en 1863; c'est en cette année qu'il va s'installer à La Marque, près de Vendevre-sur-Barse, dans l'Aube, où il mourra, le 22 août 1867<sup>58</sup>.

<sup>54</sup> Louis Rilliet de Constant, *Novembre et décembre 1847. Fribourg, Valais et la première division*, Berne et Zurich, 1848, pp. 59-110, et pp. 189-197.

<sup>55</sup> AV, Protocole du Grand Conseil, vol. 32, p. 118.

<sup>56</sup> *Annuaire... pour l'année 1865*, p. 51.

<sup>57</sup> Voir *Annexe II*, pp. 74-76.

<sup>58</sup> Les «Souvenirs» de sa fille Amélie, que nous publions en *Annexe IV*, pp. 83-100, offrent un récit circonstancié de la vie de sa famille en France.

1

Bains de Loèche, 26 août 1819. — Alexis Joris à son oncle Isaac de Rivaz, député à la Diète fédérale, à Lucerne.

Mon cher oncle,

En vous confirmant le contenu des lignes tracées d'autre part par M. Favre, qui s'intéresse à mon sort futur<sup>1</sup>, et persuadé comme je le suis que vous êtes également animé de bons sentiments à mon égard, j'ose prendre la liberté de venir solliciter votre bienveillance pour la réussite de l'entreprise que je fais de tourner mes études pour la médecine.

Dans cette intention, mon cher oncle, il serait urgent de prendre les dispositions nécessaires pour me rendre à Vienne à cet effet.

Agréez d'avance l'expression de ma reconnaissance pour ce que vous voudrez bien faire pour moi.

(AV, Rz, cart. 56, fasc. 1, n° 59, orig. a.s.)

<sup>1</sup> Il s'agit de Géo-F. Favre, Neuchâtelais émigré en Louisiane, qui, au cours d'un séjour en Suisse, chez Charles-François Favre (1785-1822), avocat général et châtelain de Vaumarcus, avait déjà écrit à Isaac de Rivaz, alors chancelier d'Etat et député du Valais à la Diète fédérale, à Lucerne, à propos du sort qu'avait connu Eugène Joris, frère aîné de François-Emmanuel, décédé en 1809 en Louisiane. Voir Rz, cart. 56, fasc. 1, n° 57, de Neuchâtel, 16 juillet 1819, orig. autogr. signé. — Dans sa lettre du 26 août 1819, de Loèche-les-Bains, Favre écrit notamment à Isaac de Rivaz: « ... Aujourd'hui, ayant appris de M. le Dr [Emmanuel] Gay que, d'après votre communication à M. [Michel] Dufour, vous êtes à la veille de quitter la ville de Lucerne, je trace ces lignes à la hâte pour vous faire part que M. Alexis Joris, votre neveu, a pris la détermination d'étudier la médecine et d'aller pour cet effet à Vienne, d'après l'avis de M. Gay qui lui veut beaucoup de bien.

» En conséquence, Monsieur, il serait bien que vous puissiez voir M. Antoine Fornachon, banquier à Neuchâtel, dans la vue de lui parler d'avance, afin d'avoir un crédit ouvert chez ses correspondants à Vienne pour les besoins de votre neveu. »

Alexis Joris trace les lignes adressées à son oncle à la suite de la lettre de Favre.

Saint-Maurice, 13 juin 1820. — Alexis Joris à sa mère, à Monthey.

Ma chère maman,

J'aurais bien plus de plaisir à vous exposer de vive voix mes besoins, mais vous n'ignorez pas combien je suis gêné. J'espérais pouvoir vous aller trouver cette semaine<sup>1</sup> en me promenant avec les autres, mais le temps nous en empêche. J'espérais recevoir mes pantalons pour dimanche, mais il paraît qu'en cela le tailleur de Monthey<sup>2</sup> n'est pas différent des autres. Pour ce qui est des pantalons, je puis encore m'en passer, parce qu'ils me cachent encore bien ceux que j'ai; mais mes souliers m'ont fait un affront qui ne peut s'effacer que difficilement, car il s'est fait un trou au-dessous qui est devenu si grand que l'eau y peut entrer à grosses gouttes. Pourquoi le Créateur n'a-t-il donc pas fait toutes choses éternelles ? mes souliers ne seraient pas encore gâtés. Mais il faut nous en consoler, ma chère maman, les maisons, les routes, les montagnes, même l'univers entier, dépérissent. Ce n'est pas que je n'aie pas eu soin de mes souliers, car rien ne se garde avec plus de soin que l'argent et cependant rien ne disparaît plus vite.

Vous voyez donc, ma chère maman, que j'ai besoin de souliers et un pressant besoin. Vous n'ignorez pas non plus mon goût pour figoler; eh bien, ce goût m'excite à vous demander la permission de me faire faire des brodequins, à Monthey, chez Joseph<sup>3</sup>. Il m'en a déjà fait une fois qui m'ont duré très longtemps. Mais il faut aussi que je vous avoue une fredaine que je vous ai faite la dernière fois que j'ai été à Monthey. Je commence par vous en demander pardon. C'est qu'au moment où je partais, je vous ai accroché douze batz et demi sur le bord d'une fenêtre où vous travaillez. Comme il ne me serait resté que six batz après avoir payé le tailleur, il me semblait que ce n'était pas assez, surtout que je ne savais point quand je pourrais vous en demander encore. Vous me

<sup>1</sup> Dans sa famille, à Monthey, où la lettre est adressée.

<sup>2</sup> Pas désigné plus explicitement. On dénombre à Monthey, dans le recensement de 1829, en tout cas cinq tailleurs qui devaient déjà exercer leur activité en 1820, à savoir: Jean Delmonté (\*1796), Jean-Claude Rossier-Petit (\*1792), François Nicollier (\*1798), Claude Arbalettaz (\*1790) et Joseph-Antoine Gilland (\*1797).

<sup>3</sup> Il s'agit, comme on le verra plus loin (lettre n° 3), de Maurice-Joseph Trelanche (1792-1871), de Saint-Maurice, l'un des huit cordonniers et sabotiers qu'on dénombre à Monthey dans le recensement de 1829.

le pardonneriez, maman, surtout que je vous les aurais demandés si M. Roten<sup>4</sup> n'eût été là. Je sais que je vous coûte bien, mais j'espère savoir vous en être reconnaissant une fois.

Envoyez-moi, je vous en prie, mes pantalons noirs par le premier courrier, s'ils sont faits. Si mes sœurs<sup>5</sup> m'écrivent, je vous prie aussi d'y mettre l'adresse vous-même, parce que le préfet<sup>6</sup> ne connaissant pas leur écriture, il les ouvrirait. Rappelez aussi [à] Virginie de ne pas oublier ma commission.

Présentez, s'il vous plaît, mes compliments à mes tantes<sup>7</sup> et mes sœurs, et agréez vous-même les sentiments avec lesquels je suis votre dévoué fils.

(AV, Fonds Joris, P 90/3, orig. a. s.)

<sup>4</sup> Probablement Nicolas (Jacques-) Roten (1779-1830), gendre de Pierre-Marie de Lavallaz (1761-1834), grand châtelain de Monthey.

<sup>5</sup> Ses sœurs Louise (\*1801) et Marguerite (1801-1883), jumelles, et Virginie (1802-1867). Louise est morte encore enfant; Marguerite épousera, en décembre 1829, François Bovier (1793-1870), alors lieutenant au service des Deux-Siciles, fils d'Antoine, ancien conseiller de Vex et bourgeois de Sion, et de Madeleine Stalder (P 74: contrat de mariage daté du 30 décembre 1829); quant à Virginie, elle mourra célibataire, à Sion, le 18 novembre 1867.

<sup>6</sup> L'abbé Jean-Baptiste Amstaad (1752-1836), préfet du collège de Saint-Maurice « dès le commencement de l'année scolastique 1807 » jusqu'en 1821. — Voir L. Dupont Lachenal, *Notes brèves sur les origines du collège* (de Saint-Maurice), dans *Palmarès de l'année scolaire 1931-1932*, Saint-Maurice, 1932, pp. 8-16. Voir aussi, plus loin, lettre n° 5.

<sup>7</sup> Sur la nombreuse parenté maternelle d'Alexis Joris, notamment sur celle établie à Monthey, voir le tableau dressé par Henri Michelet, *L'inventeur Isaac de Rivaz* (1752-1828), Martigny, 1965, pp. 346-347 (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 2). — Il convient de préciser ici que Sophie Du Fay (1772-1850), devenue veuve de Gabriel-Ignace de Werra, a épousé en secondes noces, le 2 octobre 1816, à Conthey, Jean-Séverin Duc (1769-1827), fils aîné de Jean-Joseph et lui-même veuf d'Anne-Marie Udry.

### 3

Saint-Maurice, 3 juillet 1820. — Alexis Joris à sa mère, à Sion.

Ma chère mère,

Je connais trop depuis longtemps la bonté de votre cœur pour avoir osé douter un instant du pardon que vous venez de m'accorder<sup>1</sup>. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous en témoigner

<sup>1</sup> Dans une lettre non conservée, pour le larcin dont il est question dans la lettre précédente.

la vive reconnaissance que je sens vous devoir. Je suis heureux si vous voulez bien m'accorder toute votre affection comme je le désire. Vous me promettez un habit neuf en gage de ce que vous me promettez, mais combien il me serait plus doux de vous voir accorder quelque chose à mes sœurs, qu'elles désirent avec tant d'ardeur. Je ne sens que trop combien nos rentes sont petites et quel doit être votre embarras de trouver de quoi payer ma pension. Mais vous savez combien il en coûte pour l'établissement d'un jeune homme dans notre canton, qui n'offre aucune ressource que l'état de prêtrise, dont je commence, à ce que je crois, à connaître les maximes. Vivant toujours parmi eux<sup>2</sup>, j'en connais bientôt tous les artifices, quoique (à Dieu ne plaise !) je ne les juge pas tous d'après quelques-uns de ceux à qui j'ai affaire. Car je dois vous avouer que je n'en vois que trois à l'Abbaye d'un peu respectables, entre lesquels M. Amstaad<sup>3</sup> est du nombre. Mais j'aurai la satisfaction de vous en parler dans quarante-cinq jours<sup>4</sup>.

Dans trois semaines, ma chère maman, il faudra payer la pension, parce qu'on est obligé de payer avant de partir, messieurs les abbaziaux ne sont pas faits pour attendre<sup>5</sup>. Je ne pourrais

<sup>2</sup> Les religieux de l'Abbaye.

<sup>3</sup> Voir lettre n° 2, note 6.

<sup>4</sup> C'est-à-dire à la fin de l'année scolaire 1819-1820, fixée au 16 août 1820.

<sup>5</sup> Dans un *Avis* publié dans le *Bulletin officiel et Feuille d'Avis* (Sion, 1818, n° 40, du 3 octobre, pp. 316-317), on lit en effet: « Monsieur le procureur de l'Abbaye de Saint-Maurice a l'honneur de prévenir les parents qui désirent de placer leurs enfants au pensionnat y établi, que le prix de la pension sera cette année de dix écus petits ou vingt francs suisses payables d'avance dans le courant de la première semaine de chaque trimestre, sans compensation pour toute absence moindre de quinze jours; on en fera un rabais proportionné à ceux qui voudront se passer de vin. »

Cet *Avis* donne encore d'autres renseignements sur l'organisation du pensionnat dont Alexis se plaindra plus loin, dans cette même lettre:

« On donnera aux pensionnaires, à déjeuner, une soupe ou du lait; à dîner, outre la soupe, du bouilli, du salé et du jardinage, pour dessert du fromage ou des fruits selon la saison; à souper, outre la soupe, du rôti, quelques fois de la salade, et un plat de légumes, de bon pain et deux verres de vin par repas.

« L'Abbaye se chargera du blanchissage et du chauffage des salles d'étude; elle fournira le service de table, le luminaire, matelas, couvertures et draps de lit. Les frais de maladies sont à la charge des parents. Chaque écolier doit être pourvu du linge et des vêtements qu'exige la propreté.

« Les exercices de piété, les temps de l'étude, les heures des repas et les moments de récréation sont réglés. Un chanoine religieux, uniquement occupé de la direction des pensionnaires, présidera constamment à tous ces différents exercices. [Il est mentionné, dans l'*Almanach portatif du Valais* contemporain, sous le titre d'inspecteur du pensionnat.]

« On exercera pareillement, comme on a fait jusqu'à présent, toute la surveillance possible sur les écoliers qui prennent la table chez les bourgeois de la

cependant pas attendre jusqu'alors pour avoir de l'argent, ma chère maman, parce que j'ai commandé des souliers à Trelanche<sup>6</sup> qui les fait très bons mais qui veut être bien payé; ils seront finis cette semaine et coûteront comme vous le savez soixante batz.

J'ai appris avec peine que vous étiez passée ici sans que j'eusse le plaisir de vous voir; cependant je suis bien aise que vous ne soyez plus si près de moi, en voici la raison. C'est que je ne pouvais plus espérer de vous aller voir à Monthey, et, vous sachant près, j'en avais tous les jours envie, ce qui augmentait mon ennui, qui est déjà trop grand.

A propos, je dois vous dire que vous avez étrangement fâché M. Chervaz<sup>7</sup> en ne lui demandant pas des nouvelles sur ma conduite le jour que vous avez eu l'honneur de le voir à Monthey. Sa Grandeur en a été offensée. Je souffre martyr sous sa discipline, mais par un grand bonheur que le jour de ma délivrance approche. De la salade avec des «cafes»<sup>8</sup>, du bouilli avec des vers et du lard rance commencent aussi bientôt à m'ennuyer. Remarquez bien que je ne me plains pas du collège, bien loin de là, mais du pensionnat et de M. Chervaz. J'ai beaucoup à me louer de mon professeur que j'estime et de M. le préfet<sup>9</sup>, mais pour les autres, je vous avoue que, pour ne leur rendre pas plus de respect qu'ils n'en méritent, je ne sais trop de quelles expressions il faudrait se servir.

Pardonnez, ma chère maman, à mes trop justes plaintes, peut-être vous paraissent-elles trop exagérées, mais je vous en convaincrai la première fois que j'aurai le plaisir de vous voir, que j'attends avec impatience.

Agréez en attendant les sentiments avec lesquels je suis votre tout dévoué fils.

(AV, Fonds Joris, P 90/4, orig. a. s.)

ville. C'est une erreur accréditée par la malveillance, mais démentie par le fait, de croire que les écoliers de Saint-Maurice soient plus exposés au danger de la séduction que dans les autres collèges.»

<sup>6</sup> Voir lettre n° 2, note 3.

<sup>7</sup> Sans doute Pierre-Didier Chervaz (1799-1875), alors profès à l'Abbaye, si l'on en croit l'*Almanach portatif* pour 1820. — Voir *Armorial*, p. 60, art. *Chervaz*.

<sup>8</sup> «Cafas», soit cafard, nom vulgaire de la blatte.

<sup>9</sup> Son professeur de Rhétorique, le chanoine François de Rivaz (1787-1834), qui sera élu abbé en 1822, et le préfet, l'abbé Amstaad.

Paris, 14 septembre 1820. — Guillaume Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion.

Oui, ma chère sœur, ma conduite est inconcevable et je mérite tous les reproches que tu me fais pour ma trop grande négligence à te donner de mes nouvelles, ainsi qu'à notre frère<sup>1</sup>. Je ne sais ce qui m'empêchait de m'acquitter de ce devoir; plus je tardais, plus il m'en coûtait de réparer mes torts. Un enfant ne se conduit pas plus sottement; cependant, chaque matin, en me levant, je promettais d'écrire, et la journée passait sans que je le fasse. En un mot, on renferme à Charenton des gens moins fous que moi, et tu ne dois pas être étonnée si un jour tu apprends que j'y fais une quarantaine. Je sens que je vieillis avant l'âge, et que je ne suis plus bon à rien, car il en est de même de mon travail, je renvoie tout au lendemain, et je passe des journées entières à me promener dans ma chambre et à bâtir des châteaux en Espagne au lieu de travailler.

Voilà, ma chère Patience, ma confession; plains-moi d'être atteint de cette manie que je ne peux surmonter et qui me rend insupportable à moi-même. Cependant, ma santé est bonne, l'abcès que j'avais sur la poitrine s'était rouvert ce printemps, mais depuis trois mois est très bien cicatrisé et ne me donne plus aucune inquiétude.

Je n'ai pas besoin de te dire que la perte que nous avons faite de notre chère maman<sup>2</sup> m'a bien affligé; je n'ai pas eu comme vous le bonheur de lui donner des soins dans ses derniers moments et de recevoir sa bénédiction. Pourquoi n'ai-je pas pu la voir encore une fois avant sa mort ?

J'écris aujourd'hui à notre frère aîné qu'il m'est impossible de me rendre auprès de vous, malgré tout le plaisir que j'aurais eu d'aller un peu me reposer auprès d'aussi bons parents, et je le prie de me représenter dans les différents arrangements de famille; je l'ai aussi prié de remettre à nos sœurs les meubles qui m'échoiront en partage.

<sup>1</sup> «Notre frère» aîné, Pierre-Louis Du Fay (1768-1843), à Monthey.

<sup>2</sup> Thérèse Burgener, fille de François-Joseph, grand bailli de 1742 à 1761, et de Marguerite Blatter, qui avait épousé en 1764 Pierre-Louis Du Fay (1736-1788), était décédée à Monthey, le 17 avril 1820; son mari l'avait laissée veuve après lui avoir donné quatorze enfants.

Je te remercie de tous les détails que tu me donnes, quelque pénibles qu'ils soient: il a dû en coûter à ton bon cœur de me dire de pareilles vérités. Je vois que le malheur pèse sur notre famille de tous les côtés. Ayons patience, ayons confiance en Dieu, il ne nous abandonnera pas; s'il me châtie, c'est que je l'ai bien mérité.

Je n'ai cédé la compagnie vacante de M. Venetz à M. Guillaume Kalbermatten<sup>3</sup> qu'à condition qu'il me laisserait le choix de son sous-lieutenant quand cette place viendra à vaquer par la promotion de M. de Lavallaz au grade de lieutenant, ce qui probablement ne tardera pas, car il est le second sous-lieutenant du régiment<sup>4</sup>; mais je crains qu'en attendant, il ne vienne à vaquer une place de sous-lieutenant dans le régiment de Freuler<sup>5</sup>; alors le tour du dizain d'Entremont passera, et comment ferons-nous alors pour placer le cher Alexis<sup>6</sup>, qu'on me dit être un charmant garçon ?

M. de Sépibus<sup>7</sup>, qui connaît mieux que moi les lois de notre canton, ne peut concevoir qu'il y en ait une qui exige que l'on soit domicilié dans son dizain, pour pouvoir être nommé sous-lieutenant. Dans tous les cas, cela ne peut être appliqué à Alexis

<sup>3</sup> Ferdinand Venetz (1768-1822), entré au régiment de Courten en 1784 et qui avait fait campagne à l'armée des princes jusqu'en 1797 (SE, vol. 37, pp. 288-289) pour rentrer en Valais, où il joua un rôle dans les insurrections de 1798 et 1799 et, par la suite, dans l'administration communale de Gampel, était en 1816 capitaine de la 3e compagnie du 3e bataillon au 7e régiment de la garde (Hogger). Voir Maag, p. 75. — Venetz mourra à Gampel, le 23 août 1822. Voir Fidelis Schnyder, *Chronik der Gemeinde Gampel*, Brigue, 1949, pp. 90-92. — Quant à Guillaume de Kalbermatten (1793-1875), il était en 1816 lieutenant aux grenadiers du 3e bataillon du 8e régiment de la garde (Maag, p. 77), alors que son frère aîné Joseph-Théodose (1788-1866) devint en 1816 chef de bataillon dans le régiment de la garde (AGS, t. VI, 1936, p. 314).

<sup>4</sup> Il s'agit de Maurice de Lavallaz (1795-1857), de Collombey (AGS, t. VI, p. 349), qui avait fait l'école militaire de Saint-Cyr et qui, en 1816, sollicitait une sous-lieutenance dans la garde (SE, vol. 37, pp. 314-315); blessé à la prise du Trocadéro, devant Cadix, le 30 août 1823, il sera licencié en 1830 avec le grade de capitaine (Maag, pp. 268 et 829). — Il sera plusieurs fois question de ce personnage dans les lettres suivantes (n° 5, note 2; n° 9, note 2; n° 11, note 5; n° 20, note 2).

<sup>5</sup> C'était le 2e régiment de ligne (Maag, p. 79).

<sup>6</sup> C'est la première mention que nous connaissons d'un projet d'Alexis pour embrasser la carrière militaire. Voir lettre n° 5, note 12, et lettre n° 7, note 6.

<sup>7</sup> Gaspard de Sépibus (1788-1877), qui avait été nommé capitaine en 1813 au service de France (SE, vol. 37, pp. 276-277), avait repris du service en 1816 avec le grade de lieutenant dans la compagnie de Ferdinand Venetz (Maag, p. 75).



qui est au collège<sup>8</sup>. M. de Sépibus compte partir sous peu pour Sion; il me dira positivement ce qui en est; c'est un bon ami en qui j'ai toute confiance et qui m'a témoigné bien de l'amitié.

Je recevrai avec bien du plaisir la bourse que la chère Virginie veut m'envoyer; je la conserverai avec soin comme une preuve de son amitié pour un oncle qui l'aime bien. Ce que tu me dis à son égard me prouve qu'elle se conduit bien et qu'elle se fait aider de sa maman. C'est ce qui me fait bien plus de plaisir.

Adieu, ma chère sœur, pardonne-moi ma négligence et sois sûre que j'aurai toujours pour toi le plus sincère attachement.

[P.-S.] Mes amitiés à nos chères sœurs de Rivaz et Dufour<sup>9</sup>.

(AV, Fonds Joris, P 92/11, orig. a. s.)

<sup>8</sup> Le décret de la Diète « sur la répartition des places d'officiers dans les troupes capitulées au service de France », du 21 décembre 1816, stipule notamment que « les candidats qui se présenteront pour un dizain devront y être communiens domiciliés et avoir les qualités requises pour constituer un officier recommandable » (art. 5), mais que, « lorsqu'il ne s'y trouvera pas des candidats réunissant les deux conditions de communiens et domiciliés, il pourra être présenté des communiens non domiciliés » (art. 6). — Pour le surplus, ce problème de la répartition des places d'officiers a suscité en ces temps de nombreuses discussions qu'il serait vain d'exposer ici. Voir SE, vol. 37, *passim*.

<sup>9</sup> Soit Louise Du Fay (1765-1843), épouse d'Isaac de Rivaz (1752-1828), et Marguerite Du Fay (1767-1852), épouse de Michel Dufour (1768-1843).

## 5

Saint-Maurice, 4 février 1821. — Alexis Joris à sa mère, à Sion.

Ma très chère maman,

Je ne puis vous exprimer le plaisir que m'a fait votre dernière lettre; toutes les expressions en sont choisies et me marquent l'excès de votre bonté pour un fils qui n'est encore capable de vous en témoigner sa reconnaissance que par de simples expressions, n'étant encore capable de rien par le retard de mes études. (Je ne puis pas faire aller ma plume, peu s'en faut que je ne me fâche.) Cependant, je puis vous assurer que je commence à être en même de penser. A force d'étudier la philosophie et de lire des philosophes<sup>1</sup>, je crois qu'on le devient, du moins autant qu'un étourdi de

<sup>1</sup> Alexis accomplit alors à Saint-Maurice son année de Philosophie (1820-1821).

mon âge peut le devenir en peu de temps. J'ai déjà lu des livres de toutes sortes, mais je puis vous assurer que, de tous ceux que j'ai lus jusqu'à présent, il n'en est aucun qui ait fait sur moi autant d'impression que la lecture de Sénèque, ce grand philosophe, qui fut l'instituteur de Néron et qui, par ses vertus, mérita de se faire couper les veines par un tyran. J'ai lu bien des romans, bien des poèmes et bien des histoires, mais il n'est aucun ouvrage qui m'ait touché autant que ce grand moraliste. *La Nouvelle Héloïse* même, de Rousseau, m'a moins amusé. Et malgré tous les tendres sentiments d'amour dont il est rempli, l'amour, ce sentiment qui s'insinue si facilement dans le cœur des jeunes gens, m'a moins pénétré que la morale austère de Sénèque. Malgré tous les beaux sentiments qu'un amour pur peut inspirer, malgré tous les plaisirs que goûtent les amoureux dans leur délire, en un mot, malgré tout le bonheur dont on voit jouir les vrais et tendres amants, il me semble, ma chère maman, que celui qui a le bonheur d'en être exempt doit être infiniment plus heureux. Il me semble, à présent que je réfléchis un peu, qu'une vie retirée, adonnée aux études, et surtout dans l'éloignement des jeunes femmes, doit procurer beaucoup plus de contentement et de tranquillité à un jeune homme qui ne se laisse pas trop gouverner par les passions, que ces plaisirs bruyants de la société, qui ordinairement laissent un souvenir qui engendre la tristesse et la mélancolie. Malgré tous ces discours, ma chère maman, n'allez pas vous imaginer que je veuille vous faire accroire que je n'ai jamais aimé, ou que je n'aime plus, pas de ça. Tout ce que je vous dis là sont des réflexions que m'ont fait faire mes lectures pendant cette semaine, car je n'ai jamais éprouvé de penser jusqu'à présent. Vous croyez entrevoir, ma bonne maman, que l'ennui que j'éprouve dans ce couvent vient du besoin d'aimer commun aux jeunes gens, cela est très possible, vous connaissez assez le cœur humain pour en savoir parler avec justesse.

Cependant, comme je n'en suis pas encore très convaincu, je veux en faire l'expérience. Je dois cependant vous avouer (j'aurais dû le faire plus tôt) que j'ai déjà été amoureux, et très amoureux. Quoique je ne vous en aie pas fait la confidence, vous ne l'avez pas ignoré pour cela. Oui, j'ai aimé, ma chère maman, et j'ai beaucoup aimé celle que tant d'autres ont aimée, Mlle de Preux<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Il s'agit, comme on le verra plus loin, d'Aglaé de Preux, fille de Louis (1767-1852), grand châtelain de Saint-Maurice, et de Marie-Aglaé Helflinger (1779-1829), fille de l'ancien résident de France en Valais, mariés à Saint-Maurice, le 17 mars 1796. De cette union naquirent quatre filles et un garçon:

Je l'ai aimée depuis trois ans, et je crois que c'est ce qui va me faire passer l'amour pour longtemps. Vous n'ignorez pas que l'arc trop longtemps tendu casse enfin. J'ai aimé pendant trois ans entiers passés, et toujours sans être payé de retour. Voilà la cause de mon ennui. C'est le besoin d'être aimé qui fait mon ennui plutôt que celui d'aimer puisque j'aime. Mme de Preux<sup>3</sup> a la complaisance de me prêter des livres, ce qui me procure de temps en temps l'occasion de la<sup>4</sup> voir, mais j'espère que je cesserai de l'aimer en la voyant toujours plus rarement. Car nous oublions aisément les objets éloignés. Je sais bien que l'amour ne se commande pas, c'est un dieu puissant et fripon, mais je crois cependant avoir assez de pouvoir sur moi-même pour prendre l'empire sur l'amour qui en a eu assez longtemps sur moi. J'ai fortement résolu de ne plus aimer, et la résolution même m'avance dans l'exécution, car commencer à se corriger, c'est l'être à moitié. Espérons donc que je ne m'ennuierai plus et que le reste de cette année s'écoulera dans la paix et la tranquillité.

Mais c'est assez vous parler de ces affaires insignifiantes pour vous, je crois que ça commence à vous ennuyer; cependant, je vous prie de vouloir bien me dire si vous trouvez mes réflexions justes et si vous croyez que mes propos soient de nature à être stables, car je ne connais personne de plus capable de ça que vous, puisque personne ne connaît mieux mon cœur que vous. Vous voyez, ma chère maman, que je suis sincère et que je vous parle franchement; il est si doux de pouvoir ouvrir son cœur à quelqu'un que l'on aime et dont on est assuré d'être aimé, comme je suis assuré de l'être de la meilleure des mères.

M. Amstaad s'est définitivement déchargé de la direction de ce collège; les désagréments qu'il éprouvait tous les jours avec les chanoines l'y ont forcé. Il continue cependant à enseigner la

— Zoé, baptisée le 27 octobre 1798 et décédée le 23 novembre 1881, qui avait épousé, le 2 janvier 1819, Charles-Auguste de Bons (1800-1877), officier au service étranger;

— Aglaé, baptisée le 12 décembre 1799 et décédée à Collombey le 2 février 1891, qui épousera finalement, le 2 avril 1827, Maurice de Lavallaz (1795-1857), fils de Pierre-Marie et de Marie-Josèphe Leclerc; il sera question de cette jeune fille à plusieurs reprises dans les lettres suivantes;

— Henriette, née le 4 juillet 1803 et ensevelie le 20 mai 1824, qui épousera, le 3 novembre 1823, Louis Riche (1800-1883), notaire, juge à la Cour d'appel;

— Louis-Frédéric-Xavier-Auguste, baptisé le 19 juin 1811 et décédé le 9 février 1813;

— Elisa, baptisée le 7 octobre 1812 et décédée, célibataire, le 24 mars 1894.

<sup>3</sup> Mme Louis de Preux, mère d'Aglaé.

<sup>4</sup> Aglaé de Preux.

logique. Pour ce qui est de son indulgence envers les écoliers, vous en avez eu une preuve lorsqu'il s'agissait de ma pension<sup>5</sup>; il n'est pas plus indulgent pour les autres. Quant aux cérémonies de la religion, je ne suis point surpris qu'on le trouve négligent; il tient plus à la sincérité du cœur qu'aux cérémonies extérieures. C'est en quoi il est entièrement opposé au grand nombre des chanoines. Mais il est bon de vous dire l'origine de ce reproche<sup>6</sup>. Le fameux Maret revenant d'étudier le droit et la théologie à Turin est revenu tout aussi chargé d'orgueil que d'esprit<sup>7</sup>. Voulant avoir occasion de donner son savoir en spectacle, il jugea à propos de faire aller les philosophes au catéchisme avec les principistes, ce qui n'avait jamais eu lieu dans ce collège. M. Amstaad n'approuva pas cette démarche et voilà d'où lui vient ce mépris qu'on lui attribue pour les cérémonies de la religion<sup>8</sup>. Son successeur est enfin nommé, c'est M. Blanc<sup>9</sup>. J'espère qu'il n'aura pas de prévention contre moi, ne me connaissant que parce que je lui sers tous les jours la messe.

Vous pouvez m'envoyer sans crainte les lettres cabalistiques, soit par la poste, soit par François Fer<sup>10</sup>. Personne n'ouvre mes lettres. J'ai trouvé un manteau pour quelque temps; l'aurai-je toujours ? je n'en sais rien. J'ai aussi fait faire un habit avec mon

<sup>5</sup> Allusion à l'autorisation qu'Alexis a obtenue de quitter l'internat pour prendre pension chez un particulier en ville, sans doute déjà pour sa seconde année scolaire à Saint-Maurice (1820-1821). Voir lettre n° 8 où, en février 1822, après un séjour à Sion, les chanoines l'« ont mis dans l'alternative de rentrer au pensionnat ou de quitter le collège ».

<sup>6</sup> Il est fait ici allusion à des difficultés surgies à l'Abbaye de Saint-Maurice avec l'apparition du libéralisme; leur exposé exigerait toute une étude. Toutefois, le chanoine Anne-Joseph de Rivaz résume cette « affaire » dans ses *Mémoires historiques sur le Valais (1798-1834)*, t. II, Lausanne, 1961, pp. 320-324 (*Mém. et Doc. publiés par la Société d'Histoire de la Suisse Romande*, 3e série, t. V-VII, 3 vol.).

<sup>7</sup> Le chanoine Etienne Maret (1787-1864), du Châble (Bagnes), dont le chanoine de Rivaz dit précisément (*ibidem*, p. 321) qu'à Turin il « adopta toutes les maximes du plus absolu libéralisme et y prit une forte teinte de jansénisme; il en revint politico-canoniste et gallican outré. Il ne tarda pas à disséminer ses opinions... »

<sup>8</sup> Anne-Joseph de Rivaz qui, sans doute, schématise les choses fait du chanoine Maret un disciple de l'abbé Amstaad (*ibidem*).

<sup>9</sup> Le chanoine Jean-Joseph Blanc (1791-1851), de Salvan, ne succédera à l'abbé Amstaad en qualité de préfet du collège que pour deux ans, de 1821 à 1823, où il sera nommé chapelain de Bagnes. Il sera prieur de l'Abbaye de 1834 à 1851. Voir J.-B. Bertrand, *Notice sur le chanoine Jean-Joseph Blanc, de Salvan*, dans *Annales Valaisannes*, 1924, pp. 46-48.

<sup>10</sup> François Fer (ou Defert) (\*1766), marchand à Saint-Maurice. — Recensement de 1829, fol. 15<sup>vo</sup>, n° 315

anglaise<sup>11</sup>; il faudra m'envoyer de quoi le payer, car ça coûtera au moins cinquante batz, tant pour la façon que pour les fournitures, soit boutons, soit doublure. Je ne serais point fâché d'obtenir une place d'officier à la garde, quoique j'aimerais assez pouvoir achever mes études avant d'y aller<sup>12</sup>. Mais il faut toujours attendre la fortune comme la mort, quand elle vient.

Quant à la lettre grossière que je dois avoir écrite au curial Joris<sup>13</sup>, elle n'e - - -<sup>14</sup>. Il est vrai que je lui ai parlé franchement, mais sans grossièreté. Au reste, je leur [fais] mes excuses par une lettre, d'autant plus qu'elle pourrait me devenir utile.

Je n'ai point oublié d'offrir du vin à M. Vittot<sup>15</sup>, mais ne vendant pas vin, il [ne veut] pas acheter. J'en présenterai aux aubergistes, mais on n'aime guère le vin de Fully. Cependant je ferai mon possible puisque je vous demande souvent de l'argent; il est juste que je fasse tout ce qui dépend de moi pour vous en procurer.

Mais il est temps de finir, nous allons souper; d'ailleurs je crois que mon griffonnage commence à vous fatiguer. C'est la faute de ma plume.

Mes amitiés, s'il vous plaît, à mes sœurs, et agréées en même temps les sentiments respectueux de votre tout dévoué fils.

[P.-S.] Brûlez, s'il vous plaît, cette lettre, car tout ce que je vous confie, je ne le dirais pas à tout autre.

(AV, Fonds Joris, P 90/5, orig. a. s.)

<sup>11</sup> Sorte de redingote.

<sup>12</sup> Ce projet prendra corps durant l'hiver 1821-1822, comme le montre notamment une lettre, du 5 février 1822, que Pierre-Louis Du Fay adresse à sa sœur Patience. Voir lettre n° 7, note 6.

<sup>13</sup> Le contexte ne permet pas d'identifier ce personnage.

<sup>14</sup> La lettre a été mutilée par la rupture du cachet.

<sup>15</sup> Sans doute Joseph Vittot (\*1779), né à Saint-Jean d'Aulph, voiturier à Saint-Maurice. — Recensement de 1829, fol. 40, n° 437.

Saint-Maurice, 8 mars 1821. — Alexis Joris à sa mère, à Sion.

Ma très chère maman,

Je ne puis assez vous remercier pour tant de bontés que vous ne cessez de me prodiguer; j'ai reçu mardi soir l'argent que vous avez bien voulu m'adresser chez l'oncle Du Fay. Je n'en ai point

eu besoin. Soit l'oncle, soit la tante<sup>1</sup>, ainsi que tous mes autres parents, m'ont comblé de bienfaits et des marques de leur attachement. Tous voulaient me faire manger chez eux et me retenir plusieurs jours, mais je n'en ai pas profité, étant obligé de revenir mercredi pour la classe.

Je suis bien aise d'apprendre que vous serez à Fully pour la Saint-Joseph. Comme il y a deux jours de fêtes l'un après l'autre<sup>2</sup>, c'est le seul jour où je puisse vous aller voir. J'espère bien qu'on ne fera pas de difficulté pour m'y laisser aller; cependant, pour plus grande assurance, vous me feriez bien plaisir si vous vouliez m'envoyer un petit billet que je puisse montrer au préfet<sup>3</sup>. J'aimerais assez à me trouver là le jour où l'on vendra les vignes. Je suis assez d'avis qu'on vende le Rafort et les Epalins<sup>4</sup> plutôt que toute autre. Le Rafort n'est pas une très bonne vigne et les Apalins n'est qu'un très petit morceau qui, quoique très bon, dérange toujours les ouvriers qui sont obligés de se déranger pour un morceau de rien.

Je vous avoue, ma bonne maman, que je vois avec peine vendre des vignes sans pouvoir les placer ailleurs, mais la difficulté de savoir comment vendre nos vins est suffisante pour vendre nos vignes, surtout ces deux-là, qui ne sont que deux petits morceaux. Je suis aussi sensible à votre attention de me demander mon avis, mais quelque chose qu'il ne faut pas négliger, c'est la publication et d'assister à l'enchère, afin de prévenir autant qu'on pourra les fourberies dont nous avons été plusieurs fois les victimes.

M. et Mme Delacoste m'ont témoigné leur regret de n'avoir pas pu obtenir mes sœurs pour leurs noces<sup>5</sup>; il paraît qu'ils les aiment bien sincèrement. Mme de Preux<sup>6</sup> me l'a aussi témoigné, elle avait même l'air un peu fâchée de n'avoir pas obtenu de réponse, mais elle a d'abord interprété votre silence d'une manière

<sup>1</sup> Pierre-Louis Du Fay avait épousé à Saint-Maurice, le 22 février 1794, Marie-Patience de Chaignon, fille de Pierre, ancien résident de France en Valais.

<sup>2</sup> La Saint-Joseph (19 mars) tombe en 1821 un lundi.

<sup>3</sup> Le nouveau préfet, le chanoine Jean-Joseph Blanc.

<sup>4</sup> Raffort ou Rafort, Epalins ou Apalins, lieux-dits sur le territoire de la commune de Fully.

<sup>5</sup> Il s'agit du mariage célébré à Monthey, le 27 janvier 1821, de François Delacoste (1782-1851), fils de François et de Jeanne-Marie Delacoste, de la paroisse de Rossillon (Ain), veuf de Marie-Julie-Patience Bertrand, procureur de la noble bourgeoisie de Monthey, avec Marie-Josèphe-Madeleine Devantéry, fille de Jean-Joseph-Armand et de Marie-Barbe de Montheys.

<sup>6</sup> Mme Louis de Preux.

très honnête. Ces dames ont reçu les livres que M. Bovier<sup>7</sup> devait leur remettre; quant aux billets de loterie de Mme Bruttin<sup>8</sup>, je n'ai point vu M. Bovier et n'ai par conséquent point pu lui en demander.

Ayez, s'il vous plaît, la complaisance de me rappeler au souvenir de cette bonne dame et lui dire de ne pas passer ici sans me voir. Dites aussi à mes sœurs de m'écrire. Et soyez assurée que je serai toujours votre tout dévoué fils.

(AV, Fonds Joris, P 90/6, orig. a. s.)

<sup>7</sup> S'agit-il déjà de François Bovier, le futur époux de Marguerite Joris ? — Voir lettre n° 2, note 5.

<sup>8</sup> Il s'agit de Marguerite (Marie-Françoise-) de Werra, fille d'Ignace (Gabriel-) et de Sophie Du Fay, qui a épousé, à Sion, le 21 janvier 1815, Joseph-Ignace Bruttin (baptisé à Sion, le 14 mars 1787), fils de Jacques, aubergiste au Lion d'Or. Mme Bruttin était donc une cousine germaine d'Alexis.

7

Saint-Maurice, 29 [janvier 1822 ?]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion.

Ma très chère maman,

Je suis bien sensible à l'attention que vous avez eue de me donner de vos chères nouvelles; elles portent la joie dans mon cœur et dans celui de bien des personnes qui s'intéressent à notre bonheur. Je vous prie en grâce de vouloir bien permettre que l'on vous soigne, afin de rétablir parfaitement votre santé qui est si précieuse et si nécessaire à notre bonheur.

Je suis arrivé ici dimanche<sup>1</sup> à trois heures après midi, bien fatigué et transi de froid, mais cela n'a pas empêché ma mascarade, qui a assez bien réussi à part quelques maisons dans lesquelles je n'ai pas pu entrer. Mme de la Pierre<sup>2</sup> n'a pas été très flattée de mes compliments, mais je ne suis pas fâché de m'en être vengé

<sup>1</sup> Soit le dimanche 27 janvier, si la date que nous avons restituée est exacte, après un séjour à Sion qui, semble-t-il, s'est étendu sur quelques semaines. — Voir lettre suivante.

<sup>2</sup> Sans doute Mme Charles Macognin de la Pierre, née Louise Gard (1783-1856).

à si bon marché; elle en a fait ses plaintes à Mme de Preux<sup>3</sup>. Les personnes qui craignent le moins d'offenser sont toujours celles qui s'offensent le plus facilement.

En descendant ici, j'ai passé par Fully depuis Saxon dans l'espoir d'avoir moins froid, mais j'y ai trouvé un bon demi-pied de neige fraîche que j'ai été obligé de battre, parce que personne n'y avait encore passé. J'ai visité la cave que j'ai trouvée parfaitement en ordre, ainsi que toutes les chambres; j'y ai mangé un raisin parfaitement conservé et suis reparti, mais toujours gelé de froid.

Etienne Delasoie<sup>4</sup> a eu la complaisance de m'écrire que le conseil du dizain s'assemblera jeudi<sup>5</sup>; je vais m'y rendre, car il m'avertit qu'il ne croit pas que quelqu'un veuille s'y présenter<sup>6</sup> et je suis bien aise de m'y rencontrer pour y voir Gard<sup>7</sup> et pour aller à Orsières.

Je tâcherai de faire vos petites commissions aussi bien que mon peu d'expérience peut me le permettre.

Agréez, ma très chère maman, mes hommages bien sincères et permettez que je vous embrasse du plus profond de mon cœur.

(AV, Fonds Joris, P 90/8, orig. a. s.)

<sup>3</sup> Mme Louis de Preux.

<sup>4</sup> Bien que l'on connaisse un Etienne Delasoie, frère de Gaspard-Etienne (1768-1844), il semble bien qu'il s'agisse de ce dernier, qui a épousé Marie-Julie Du Fay (1774-1842) et qui est par conséquent l'oncle d'Alexis Joris.

<sup>5</sup> Jeudi, le 31 janvier 1822. Voir, ci-dessus, note 1.

<sup>6</sup> Comme candidat pour l'Entremont à une place d'officier à la garde. Le projet d'Alexis, déjà formé en été de 1820 (voir lettre n° 4, note 6), aboutit heureusement, comme on peut le lire dans une lettre de P.-L. Du Fay à sa sœur Patience Joris, du 5 février 1822:

« J'apprends [...] que votre santé s'améliore de jour en jour, ce qui m'a été confirmé par votre fils que j'ai eu le plaisir d'avoir à dîner le jour de notre foire [1er février]...

» Je vous fais mon compliment de l'heureuse issue qu'a eue la démarche d'Alexis pour être placé au service de France; cette nouvelle m'a été d'autant plus agréable que je n'avais aucune espérance qu'il réussît, d'après la connaissance que j'ai du mauvais génie des intrigants qui gouvernent le dizain d'Entremont. Voilà donc vos vœux et ceux de votre fils accomplis. Vous n'aurez plus le sourcil [*sic pour* souci] de lui procurer un état; j'espère qu'il se conduira bien; il a beaucoup gagné à son avantage depuis deux ou trois ans... [...]

» Un particulier de Collombey s'est présenté dernièrement pour acquérir votre forêt de la Gotte... » (P 92/13).

<sup>7</sup> Frédéric Gard (1767-1849), président du dizain d'Entremont.



Saint-Maurice, 7 février [1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion.

Ma très chère maman,

Voici déjà plusieurs jours écoulés sans que j'aie eu le plaisir de m'entretenir avec vous. Mon cœur me le reproche, mais ma paresse s'avance avec hardiesse pour le combattre. Cependant, je crois bien que pour ce coup elle sera vaincue.

Je vais vous faire part de quelques chagrins qui m'attendaient ici à ma rentrée au collège, mais qui, grâce à de sages conseils, se sont dissipés. Les chanoines ont appris pendant mon séjour à Sion que j'ai fréquenté la société pendant tout cet hiver<sup>1</sup> et, pour m'en éloigner à l'avenir, ou plutôt pour gagner quelques écus, ils m'ont mis dans l'alternative de rentrer au pensionnat ou de quitter le collège. Jugez, si vous le pouvez, de mes grimaces et de ma fureur, et c'est précisément cette fureur qui m'a tiré d'affaire.

Je lui<sup>2</sup> ai déclaré avec hauteur que je ne quitterai ni ma pension ni le collège, qu'il n'avait aucun droit de m'y obliger et que, malgré toutes ses défenses, je continuerai d'assister à ses leçons; il m'a menacé de me mettre à la porte si j'avais le front de m'y présenter. Mais il n'est pas parvenu à m'intimider; je m'y suis présenté deux fois de suite sans qu'il me dise rien, et même sans qu'il ait l'air de m'apercevoir. Enfin, ce matin, il me fait appeler et me dit d'un air tout nouveau, comme si je ne le lui avais pas déjà dit, qu'ayant appris que je n'avais plus longtemps à rester ici<sup>3</sup>, il ne valait pas la peine de changer de pension et qu'il consentirait à me laisser tranquille désormais, pourvu, toutefois, que je fasse une petite pénitence pour expier mes fautes passées. Ce que j'ai accepté de grand cœur, car ma peine est très modique; elle ne consiste qu'à assister aujourd'hui et demain à l'office, ce qui en tout peut faire deux heures. Et nous voilà bons amis, comme anciennement.

<sup>1</sup> Nous ignorons quel a été le motif de ce séjour à Sion, «pendant tout l'hiver».

<sup>2</sup> Au préfet des études, le chanoine Jean-Joseph Blanc. — Durant sa dernière année, en tout cas, au collège de Saint-Maurice, Alexis Joris n'a donc plus été pensionnaire à l'Abbaye, mais dans une famille en ville. Voir lettre n° 5, note 5.

<sup>3</sup> En effet, Alexis va quitter le collège dans le courant d'avril 1822 pour entrer au régiment, comme on le verra dans les lettres suivantes.

Dumoulin, l'ancien domestique de la grand-maman<sup>4</sup>, désire acheter votre bois de la Gotta<sup>5</sup>; si vous avez l'intention de le vendre, écrivez-le à l'oncle Du Fay, à qui je lui ai dit de s'adresser.

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer par François Fer<sup>6</sup> mon fusil samedi au plus tard, parce que, dès le 24 de ce mois, la chasse est défendue; je vous indiquerais la place qu'il occupe, mais je ne la connais pas, à moins qu'il ne soit dans un buffet de la chambre de derrière. Dites aussi à Virginie que je n'ai pas fait sa commission auprès de Mlle Puy<sup>7</sup>, parce que je ne m'en rappelle pas, et que Mlle Aglaé<sup>8</sup> ne m'a point répondu positivement à la sienne. Lundi, je me transporterai à Martigny pour parler au maréchal<sup>9</sup>; donnez-moi à cet égard les renseignements nécessaires.

En attendant, agréez mes hommages et souffrez que je vous recommande votre précieuse santé.

(AV, Fonds Joris, P 90/1, orig. a. s.)

<sup>4</sup> Mme Pierre-François-Louis Du Fay, née Thérèse Burgener, décédée le 17 avril 1820, à Monthey.

<sup>5</sup> Bois de la Gotta, ou de la Gotte, forêt qui s'étend sur le territoire des communes de Monthey et de Collombey-Muraz. Voir lettre n° 7, note 6, *in fine*.

<sup>6</sup> Voir lettre n° 5, note 10.

<sup>7</sup> Plus probablement Mme René Puy, née Marguerite Gis, couturière à Saint-Maurice. — Recensement de 1829, fol. 38<sup>vo</sup>, n° 317.

<sup>8</sup> Aglaé de Preux.

<sup>9</sup> On dénombre, dans le recensement de 1829, treize individus qui exercent à Martigny la profession de maréchal-ferrant, dont onze au moins en activité en 1822.

9

Saint-Maurice, mardi gras [19 février 1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion.

Ma très chère maman,

Tout entier aux plaisirs du carnaval et à d'autres, j'ai omis depuis quelques jours de m'entretenir avec vous, mais au premier moment de loisir, je le fais avec d'autant plus de plaisir que j'ai une nouvelle preuve de votre attachement pour moi à vous demander. C'est une grâce bien importante pour moi et que je sollicite auprès de vous avec l'ardeur la plus vive, puisqu'elle est nécessaire à mon bonheur. Je vous demande la permission de

quitter le collège aussitôt que possible, pour plusieurs raisons dont je ne veux citer qu'une aujourd'hui: c'est que ma nomination ne peut pas aller aussi loin que nous l'avons cru<sup>1</sup>; c'est ce que je tiens de MM. de Lavallaz et M. de Rivaz<sup>2</sup> à qui j'ai parlé hier soir au bal, où j'ai eu l'honneur d'être invité, comme souscripteur, bien entendu.

Je ne veux point vous cacher les autres raisons bien plus fortes et plus plausibles que j'ai à vous aligner pour obtenir la permission que je vous demande, mais je ne peux les confier au papier sans que vous me promettiez de le brûler aussitôt et de n'en jamais parler à personne. J'ai pour vous trop d'attachement et de confiance pour vous rien cacher; au reste, mon bonheur l'exige, puisque je ne saurais être parfaitement heureux sans que vous partagiez mes plaisirs. J'espère donc, ma chère maman, que vous voudrez bien par le courrier de jeudi m'annoncer la permission que je vous demande et la promesse de garder tous les secrets que je veux vous confier<sup>3</sup>.

Par la première occasion, je vous enverrai les bijoux que vous m'avez prêtés, mais comme on vient de m'inviter à danser, je finis en vous embrassant du plus profond de mon cœur.

(AV, Fonds Joris, P 90/7, orig. a. s.)

<sup>1</sup> En effet, dans une lettre du 9 mars suivant (voir, ci-après, lettre n° 11), Guillaume Du Fay annoncera à la mère d'Alexis que celui-ci sera nommé «avant la fin du mois».

<sup>2</sup> Il s'agit de Maurice de Lavallaz (voir lettre n° 4, note 4) et de Charles de Rivaz (1796-1878), second fils de Charles-Emmanuel, tous deux sans doute en congé de recrutement (voir lettre n° 16, note 2).

<sup>3</sup> Alexis va s'expliquer plus clairement dans la lettre suivante.

## 10

[Saint-Maurice, fin février 1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion.

Quand donc je vous demandai la permission de quitter le collège<sup>1</sup>, ce n'était point que je fusse pressé de retourner à Sion, mais je voulais simplement être plus libre pour la voir et lui parler,

<sup>1</sup> Voir la lettre précédente

à cette femme que j'aime tant<sup>2</sup>; je voulais surtout fermer la bouche à quelques personnes qui ne croyaient pas qu'un étudiant fût digne de penser à elle et surtout d'en être aimé. De pareils discours ne m'étonnent point parce que je fais ici beaucoup de jaloux et de jalouses, qui ne me trouvent point digne d'aspirer à elle, peut-être parce qu'elles croient qu'un autre en serait plus digne que moi, et surtout parce que son bonheur les intéresse plus que le mien; au reste, il<sup>3</sup> est plus riche, mais ce n'est pas aux écus que les jeunes cœurs s'attachent. Au reste, tous leurs efforts ne peuvent être que vains et inutiles puisqu'elle s'est prononcée. C'est à ces cœurs envieux que j'attribue ce qu'on vous a dit relativement à la façon de penser des chanoines à mon égard, et je désire, pour vous prouver combien je crains peu d'être renvoyé, rester ici jusqu'aux vacances de Pâques<sup>4</sup>.

A la Saint-Joseph<sup>5</sup>, je me propose cependant de vous aller voir et de vous y amener celle que mon cœur adore, avec une de ses sœurs; elle-même le désire pour avoir le plaisir d'y voir mes sœurs et vous qu'elle chérit comme ses plus sincères amies. Je veux pourtant finir, car je m'aperçois que je ne sais vous parler que d'elle, tant mon esprit et mon cœur en sont continuellement occupés. Si vous avez aimé une fois dans votre vie, vous jugerez mieux que je ne peux vous le dire, comment je l'aime et combien je m'en occupe.

Faites-moi, s'il vous plaît, le plaisir de me dire qui vous a écrit cette lettre dans laquelle il est écrit que *je ne profite guère des classes et que vous devez me les faire quitter*<sup>6</sup>. J'aimerais à savoir quel est cet ami sincère qui vous donne de si sages conseils, afin que je puisse lui en témoigner la reconnaissance que je lui dois.

Je suis bien sensible à votre attention de vouloir m'envoyer de l'argent pour le bal<sup>7</sup>; il n'a pas coûté cher; nous étions vingt et un souscripteurs presque tous danseurs; ma part vient à vingt-huit et demi.

Dites à Virginie que six masses de grains de nacre coûtent de l'argent et que je n'en ai pas pour l'avancer, n'en ayant pas pour

<sup>2</sup> Aglaé de Preux.

<sup>3</sup> L'autre prétendant. Est-ce déjà Maurice de Lavallaz qu'Aglaé épousera cinq ans plus tard ? — Voir lettre n° 5, note 2.

<sup>4</sup> En 1822, Pâques tombe le 7 avril.

<sup>5</sup> Le 19 mars.

<sup>6</sup> Souligné dans l'original.

<sup>7</sup> Le bal du carnaval passé. Voir la lettre précédente.

mon service; je dois encore à Mme Puy<sup>8</sup> les vingt-cinq batz de Guiton<sup>9</sup> parce que c'est son mari qui les a payés à Vevey.

Je ne peux point encore vous donner de réponse relativement à vos obligations; elles sont chez M. de la Pierre<sup>10</sup> qui les a prises pour les visiter; aussitôt qu'il m'aura répondu, je vous ferai part de sa détermination.

Ce n'est point un fusil de chasse que vous m'avez envoyé, mais un fusil de soldat; je vous prie donc de m'apporter l'autre à Fully; vous obligerez infiniment votre tout dévoué et soumis fils.

(AV, Fonds Joris, P 90/2, orig. a. s.)

<sup>8</sup> Mme Joseph Puy, née Elisabeth-Félicité Beck, sans doute couturière à Saint-Maurice, comme sa belle-sœur Marguerite. — Recensement de 1829, fol. 38<sup>vo</sup>, n° 319.

<sup>9</sup> C'est-à-dire sa sœur Marguerite.

<sup>10</sup> Charles Macognin de la Pierre (1783-1850), docteur en médecine, président de Saint-Maurice.

## 11

Orléans, 9 mars 1822. — Guillaume Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion.

Ma chère sœur, M. de Kalbermatten<sup>1</sup> n'a reçu que ce matin l'autorisation du Conseil d'Etat de proposer ton fils pour sous-lieutenant, quoiqu'elle lui ait été expédiée le 18 février dernier<sup>2</sup>; mais par erreur, on l'avait adressée au 8<sup>e</sup> régiment; enfin, voilà l'affaire en règle. Nous avons aussitôt fait la proposition et notre général<sup>3</sup> l'envoie aujourd'hui à Paris. Je compte donc qu'Alexis sera nommé avant la fin du mois; aussitôt que j'aurai reçu son

<sup>1</sup> Joseph-Théodose de Kalbermatten. Voir lettre n° 4, note 3.

<sup>2</sup> La décision ne figure pas au protocole des séances du Conseil d'Etat.

<sup>3</sup> Si le frère de Louis XVIII, Monsieur, comte d'Artois, était colonel-général des Suisses, Nicolas de Gady (1766-1840), de Fribourg, en qualité de premier adjoint du comte d'Artois, de maréchal de camp et d'inspecteur des régiments suisses, exerçait réellement les fonctions de général des Suisses. — *DHBS*, t. III, Neuchâtel, 1926, p. 301.

brevet<sup>4</sup>, je t'en enverrai une copie pour que tu fasses demander à l'ambassade de France à Berne une feuille de route. Il faut donc qu'Alexis se prépare à partir vers la fin de ce mois. Mais il ne faut pas qu'il s'attende à porter les épaulettes en arrivant au régiment; il recevra les appointements de sous-lieutenant, mais il sera obligé de faire le service de cadet, de coucher à la caserne et d'être habillé comme un soldat pendant six mois au moins; il dépendra de lui d'abrégé ce temps en apprenant vite l'exercice et les devoirs de chaque grade inférieur à celui de sous-lieutenant. MM. de Courten et de Lavallaz<sup>5</sup> ne doivent revenir au régiment que dans le courant du mois d'août; Alexis sera donc obligé de voyager seul. Tu lui donneras l'argent nécessaire pour son voyage et le linge que tu voudras, au moins une douzaine de chemises. Tu ne lui feras pas faire d'habillement, ce qui serait inutile, puisqu'il sera obligé de prendre le costume militaire dès qu'il sera arrivé; et quand il aura été reçu officier, je verrai ce qu'il lui faudra. En attendant, il suffit qu'il soit habillé décentement pour son arrivée et pour être présenté à ses chefs et camarades.

Je n'ai pas besoin, ma chère Patience, de t'assurer de tout le plaisir que j'éprouve d'avoir pu procurer une place à notre cher Alexis. Je t'avoue que je craignais bien que les lois de notre canton ne s'y opposent, puisque M. Werra<sup>6</sup> avait déjà été nommé au tour du dizain d'Entremont. Enfin, me voilà content ! Tu vas éprouver le chagrin de quitter ton fils; sois sans inquiétude, je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour qu'il soit bien mené et qu'il ne se laisse pas trop guider par son étourderie (car on me dit qu'il en a une petite dose). Tout mon désir est de pouvoir te prouver toute l'amitié que j'ai pour toi; j'espère qu'Alexis se rendra digne de la mienne et que je n'aurai pas à me repentir de l'avoir appelé auprès de moi.

<sup>4</sup> D'après un extrait de l'état des services d'Alexis Joris, du 27 mars 1823 (P 83, p. 1, copie), son brevet de sous-lieutenant au 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la garde royale (régiment de Hogger) est daté du 11 mars 1822, fait qui est confirmé par la lettre suivante.

<sup>5</sup> Pour de Lavallaz, voir lettre n° 9, note 2. Pour de Courten, comme il y a en ce moment-là une demi-douzaine d'officiers de ce nom dans les régiments suisses, il n'est pas possible de l'identifier sans une mention plus explicite.

<sup>6</sup> Probablement Meinrad (Charles-Eugène-Marie-) de Werra (1805-1867), fils de Meinrad et de Cécile Macognin de la Pierre, de Saint-Maurice, qui achèvera sa carrière en France en 1830 avec le grade de lieutenant au 8<sup>e</sup> régiment de la garde (Maag, p. 825), puis passera au service du Saint-Siège (AGS, t. III, 1910, p. 520). — Voir aussi Recensement de 1829, fol. 19<sup>vo</sup>, n° 554.

Adieu, ma chère sœur, je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi qu'Alexis, Guiton et Virginie, et vous renouvelle l'assurance de mon sincère attachement.

[P.-S.] Remercie mille et mille fois le cher cousin Gay<sup>7</sup> des peines qu'il s'est données pour Alexis; nous lui avons l'obligation de voir cette affaire menée à bien.

Mes amitiés bien sincères à nos sœurs de Rivaz, Dufour et Duc<sup>8</sup>.

(AV, Fonds Joris, P 92/14, orig. a. s.)

<sup>7</sup> Le Dr Emmanuel Gay (1773-1842), conseiller d'Etat de 1821 à 1823, dont il est déjà question dans la lettre n° 1.

<sup>8</sup> Pour «les sœurs» de Rivaz et Dufour, voir lettre n° 4, note 9; pour la «sœur» Duc, lettre n° 2, note 7.

## 12

Orléans, 14 mars 1822. — Guillaume Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion.

Ma chère sœur, j'ai le plaisir de t'envoyer ci-joint la copie du brevet<sup>1</sup> de notre cher Alexis qui a été nommé sous-lieutenant le 11 du courant. La capitulation porte que ses appointements lui seront payés *du jour de son départ de Sion, mentionné sur la feuille de route qui sera délivrée à l'ambassade de France en Suisse*<sup>2</sup>. Il faut donc que le président du dizain ou le commissaire des guerres de Sion<sup>3</sup> écrive de suite à M. *le secrétaire de la Légation française à Berne* en lui envoyant la copie ci-jointe du brevet pour lui demander une feuille de route pour Alexis, pour se rendre à Orléans, lieu de garnison du régiment. Quand tu auras reçu cette feuille de route, il faudra avoir soin que M. le commissaire des guerres de Sion ou le président du dizain y fasse mention du jour où Alexis se mettra en route.

<sup>1</sup> Ne figure pas dans le dossier.

<sup>2</sup> Tous les passages de cette lettre, reproduits en italique, sont soulignés dans l'original.

<sup>3</sup> Le président du dizain de Sion est alors Alphonse de Torrenté, ancien bourgmestre; le commissaire des guerres, Pierre-Louis de Riedmatten. — *Almanach portatif du Valais pour... 1822.*

Ainsi que je te l'ai dit dans ma lettre du 9 [mars], il suffit qu'Alexis soit habillé décemment et soit muni de chemises, etc., etc., parce qu'à son arrivée il doit prendre l'habillement de soldat. Au reste, l'ami de Sépibus<sup>4</sup>, qui est sans doute à Sion, ou M. de Rivaz<sup>5</sup> te donneront tous les renseignements dont tu peux avoir besoin.

Le départ d'Alexis va te causer du chagrin, ma chère sœur; c'est naturel, mais tu es trop raisonnable pour ne pas savoir prendre ton parti: tu sais que j'en aurai le plus grand soin et que je tâcherai que rien ne lui manque.

Je désire qu'il se mette en route aussitôt qu'il aura reçu la feuille de route de Berne. Je suppose qu'il prendra la route de *Lausanne, Pontarlier et Besançon*; il trouvera dans ma lettre ci-jointe<sup>6</sup> des renseignements pour son voyage.

Je désire aussi qu'il fasse ses pâques avant de partir.

Adieu, ma chère et bonne sœur, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tes filles.

[P.-S.] Mes amitiés à nos chères sœurs.

(AV, Fonds Joris, P 92/15, orig. a. s.)

<sup>4</sup> Voir lettre n° 4, note 7.

<sup>5</sup> Voir lettre n° 9, note 2.

<sup>6</sup> Ne figure pas dans le dossier.

### 13

Saint-Maurice, 25 avril [1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion.

Ma très chère maman,

Quand j'eus le chagrin de vous quitter dimanche matin<sup>1</sup>, je m'attendais à partir d'ici aujourd'hui au plus tard, mais le cousin de Rivaz<sup>2</sup> a eu la bonté de m'avertir qu'en partant aujourd'hui, je serais obligé de séjourner un jour et demi à Lausanne, ce qui me procure l'avantage de passer dans mon cher pays un jour de plus.

<sup>1</sup> Soit le 21 avril 1822.

<sup>2</sup> Peut-être Benjamin-Gaspard de Rivaz (1783-1830), fils aîné de Charles-Emmanuel, qui avait épousé en 1803, à Saint-Maurice, Marie-Louise Joris, fille unique de son grand-oncle François-Alexis (1716-1806), mais plus vraisemblablement Charles de Rivaz, le fils cadet. — Voir lettre n° 9, note 2, et lettre n° 16, note 2.



J'ai quitté Monthey avec bien du regret, car j'ai vu combien tous mes parents y ont d'attachement pour moi. L'oncle Du Fay<sup>3</sup> surtout me l'a témoigné d'une manière toute particulière par diverses confidences et par ses larmes.

Il m'a remis vingt louis pour moi, les vingt écus que je dois vous envoyer et le paiement de la tante de Bons<sup>4</sup>. J'ai eu le bonheur de trouver ici et à Monthey tout l'or qui m'était nécessaire.

Il ne me reste plus, ma bien bonne maman, qu'à vous réitérer l'expression de toute ma reconnaissance, en vous priant de donner tous vos soins à l'éducation de mes bonnes sœurs et surtout de prendre grand soin de votre santé si précieuse et si nécessaire au bonheur de tous vos enfants et en particulier de votre tout dévoué fils.

(AV, Fonds Joris, P 90/9, orig. a. s.)

<sup>3</sup> Pierre-Louis Du Fay.

<sup>4</sup> Sans doute Louise de Bons (1743-1819), la veuve de François-Alexis Joris mentionné ci-dessus, note 2.

## 14

S.l.n.d. [Orléans, début de mai 1822]. — Guillaume Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion.

Ma chère sœur, ton fils m'a causé bien de la joie à son arrivée; je suis persuadé que j'éprouverai toujours de la satisfaction avec lui.

On me l'avait dépeint comme un étourdi; si je t'en ai parlé dans mes lettres<sup>1</sup>, c'est que je supposais qu'il les verrait et que cela le ferait réfléchir. Sois sans inquiétude; j'en aurai soin, et n'en aurai pas davantage pour mon propre fils. S'il commet quelques étourderies, nous gronderons, mais nous nous rappellerons que nous en avons fait aussi; je me rappellerai surtout celles que tu m'as empêché de faire.

Aussitôt qu'Alexis est arrivé, je l'ai présenté à nos chefs et déjà à la plus grande partie des officiers; il plaît et l'on m'en fait des compliments; c'est à toi qu'ils sont dus. Je dois t'avouer que

<sup>1</sup> Voir notamment la lettre n° 11.

mon amour-propre est flatté d'avoir un neveu dont l'éducation est soignée. Je voudrais qu'il sache la musique ou le dessin; il faudra qu'il en prenne des leçons. Ce sera pour l'année prochaine, car cette année, il aura assez à faire à apprendre son état.

Il est tout impatient d'endosser l'habit militaire et d'aller à l'exercice; j'aime ce zèle.

Adieu, chère Patience, je crois que je n'aurai jamais que de bons comptes à te rendre de notre Alexis.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Guiton et Virginie.

(AV, Fonds Joris, P 92/16, orig. a. s.)

## 15

Reuil, 4 septembre 1822. — Alexis Joris à son oncle Isaac de Rivaz, chancelier de l'Etat, à Sion<sup>1</sup>.

J'aurais voulu répondre plus tôt à votre lettre<sup>2</sup>, mais demeurant à Reuil, je ne pouvais apprendre de personne quand le bateau à vapeur arrive à Paris. Depuis lors j'ai été à Paris et suis parvenu à découvrir qu'il existe réellement des bateaux à vapeur sur la Seine. Je dis des bateaux, parce qu'il y en a trois qui font régulièrement le trajet de Rouen à Paris; toutes les semaines, il en arrive un à Paris. Celui que j'ai vu était arrêté depuis plusieurs jours, parce qu'il n'y a pas assez d'eau dans la Seine. Ces trois bateaux appartiennent à la même administration et s'arrêtent sous les fenêtres du château des Tuileries, un peu au-dessus du pont Royal. Ces bateaux ont de cent trente à cent cinquante pieds de longueur sur trente-cinq à quarante de largeur; leur hauteur est d'environ quinze pieds; ils pèsent près de quatre-vingt-seize mille livres. J'ai vu la mécanique qui les fait mouvoir, mais je ne pourrais vous en donner de description parce que je n'y connais rien.

<sup>1</sup> Lettre signalée par Henri Michelet, *Catalogue des manuscrits relatifs aux recherches et aux travaux de l'inventeur Isaac de Rivaz (1752-1828)*, dans *Vallesia*, t. XVII, 1962, p. 241 (A. - IV, 5). — Sur cette question qui intéresse encore la curiosité d'Isaac de Rivaz à un moment où il semble avoir abandonné ses recherches en ce domaine, voir l'ouvrage d'H. Michelet, *L'inventeur Isaac de Rivaz*, pp. 239-252.

<sup>2</sup> Cette lettre ne nous est pas connue.

Je me rappelle cependant qu'il y a, au milieu du bateau, une pompe qui fournit l'eau à deux immenses chaudières où se forme la vapeur qui est conduite par un tuyau dans un grand réservoir en forme de cylindre de la grandeur d'une grosse caisse de musique. Ce réservoir communique à un autre dans lequel il y a de l'eau froide, par un tuyau dans lequel il se trouve plusieurs soupapes qui s'ouvrent et se referment tour à tour, afin de ne laisser échapper que peu de vapeur à la fois, qui va se résoudre en eau dans le réservoir d'eau froide. Le cylindre qui reçoit la vapeur a un immense piston qui monte et descend à mesure que la vapeur remplit et s'échappe de son réservoir. C'est de là que part toute la force qui fait mouvoir le bateau. Ce piston tient à la manivelle d'une roue à dents qui en fait mouvoir plusieurs autres toutes dentelées, successivement jusqu'à la roue à ailes qui se trouve derrière le bateau. Celle-là a au moins douze pieds de diamètre. Toute cette machine est en fer et autres métaux; elle a été construite en Angleterre. Ce bateau fait quatre lieues et demie par heure et quelquefois cinq en descendant, et la moitié moins en montant la rivière; il est tout couvert; on ne voit rien en dehors de la roue à ailes et un tuyau par où s'échappe la fumée, et un petit mât auquel on attache une voile quand il fait du vent.

J'ai vu tout près du pont Royal un autre bateau qui est tout en lames de fer de deux à trois lignes d'épaisseur. Quoique ce bateau fasse moins d'eau que les autres, il va moins vite, parce que la mécanique en est moins parfaite. Ce bateau vient d'Angleterre.

Je désirerais, mon très cher oncle, pouvoir vous donner des détails plus exacts sur ces bateaux, mais mon ignorance en fait de mécanique m'empêche de les observer.

[P.-S.] Veuillez, s'il vous plaît, me rappeler au souvenir de ma tante<sup>3</sup>.

(AV, Rz, cart. 97, fasc. 15, n° 3, orig. a. s.)

<sup>3</sup> Mme Isaac de Rivaz, née Louise Du Fay (1765-1843).

## 16

Reuil, 25 septembre [1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Fully.

Vous recevrez cette lettre par Mme de Preux<sup>1</sup> à qui je l'envoie par Charles de Rivaz<sup>2</sup> qui passe ici pour aller en recrutement. Je

<sup>1</sup> Mme Louis de Preux, née Aglaé Helflinger.

<sup>2</sup> Charles-Louis-Marie de Rivaz (1796-1878), second fils de Charles-Emanuel, lieutenant aux gardes suisses (Maag, p. 819).

n'ai pas le temps de m'entretenir longtemps avec vous parce que je suis accablé d'occupations; je me prépare à ma réception comme officier qui est fixée au 10 du mois prochain; ce sera le terme de mes fatigues. Alors il me sera permis de rester à Paris auprès de mon oncle<sup>3</sup> pour un mois, après lequel j'en reviendrai passer deux ici, faisant les fonctions comme officier. Je présume que mon oncle a répondu à votre lettre et qu'il vous a dit où vous devez remettre l'argent destiné à payer mon équipement, car il ne m'en a pas parlé ni fait voir votre lettre. Je dois aller à Paris après-demain pour mesurer mes habits et faire toutes les emplettes nécessaires à mon équipement; mon oncle a eu la bonté de commander tout ce qui m'est nécessaire; il est toujours rempli de bontés pour moi.

Un homme aussi bon ne devrait-il pas être le plus heureux de tous les hommes et jouir d'une santé parfaite ? Il n'est cependant pas exempt de souffrances; il vient d'être obligé de se faire faire une incision pour percer une glande qui lui est venue au cou sur le côté droit; il commence à guérir, mais cela n'empêche pas qu'il souffre encore. Il ne jouira jamais d'une santé parfaite, parce qu'il travaille trop<sup>4</sup>.

Pour moi, ma chère maman, je me porte bien, mais je m'ennuie toujours; je crois que cela durera jusqu'au jour où j'aurai le bonheur de vous revoir. Je voudrais que cela soit bientôt; j'aurais à vous témoigner ma reconnaissance pour les soins que vous avez donnés à mon Aglaé<sup>5</sup>, qui va mieux à ce que sa mère me dit.

Quand vous m'écrirez, dites-moi si vous avez fait de bonnes vendanges et si vous avez vendu votre vin; tout cela m'intéresse. Dites bonjour de ma part à la tante de Rivaz<sup>6</sup> et à Mme Bruttin<sup>7</sup> que j'aime toujours beaucoup.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

[P.-S.] Un petit bonjour aussi à Etienne Delasoie<sup>8</sup>.

(AV, Fonds Joris, P 90/10, orig. a. s.)

<sup>3</sup> Guillaume Du Fay (1775-1830), major au 7e régiment de la garde (Salis-Zizers), qui sera tué le 29 juillet 1830. — Voir lettre n° 19.

<sup>4</sup> Voir aussi lettre n° 18, post-scriptum.

<sup>5</sup> «Mon Aglaé» (de Preux), en grandes lettres dans l'original.

<sup>6</sup> Louise Du Fay, épouse d'Isaac de Rivaz.

<sup>7</sup> Voir lettre n° 6, note 8.

<sup>8</sup> Voir lettre n° 7, note 4.

Paris, 12 octobre 1824. — Alexis Joris à sa mère, «à Sion ou à Fully».

Ma très chère maman,

Je profite de l'occasion de MM. de Rivaz et Werra<sup>1</sup> qui vont en semestre pour m'entretenir un moment avec vous, et répondre à votre dernière lettre à laquelle je n'ai pas encore répondu. Je vous dirai d'abord que j'ai écrit hier à Aglaé<sup>2</sup> pour lui faire entendre qu'il n'y a plus d'espoir que nous puissions nous unir un jour, le moment où je pourrai me marier étant fort éloigné, parce que ma fortune, mon état et ma jeunesse ne me permettent pas de le faire actuellement. Je vous assure qu'il m'en a terriblement coûté, car on ne renonce pas de gaieté de cœur à une personne aussi aimable et qu'on a aussi tendrement aimée; mais il le fallait, car il est bon que vous sachiez que mon oncle<sup>3</sup> désapprouvait entièrement cette inclination. Tous mes torts se bornent donc à avoir aimé tendrement et à avoir été payé de retour. Mais est-ce un si grand crime d'aimer à vingt ans ? On doit le pardonner quand l'objet en est digne.

Je vous dirai, ma chère maman, que j'ai aussi rendu à ma petite Espagnole sa liberté; depuis longtemps elle m'assommait de lamentations, se plaignant que je ne l'aime pas assez, et je vous avoue que j'étais ennuyé d'aimer à quatre cents lieues de distance<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Sur Charles de Rivaz, voir lettre n° 16, note 2; sur Meinrad de Werra, lettre n° 11, note 6.

<sup>2</sup> Aglaé de Preux.

<sup>3</sup> Guillaume Du Fay.

<sup>4</sup> Seule allusion à une idylle avec une Espagnole nouée durant l'expédition de 1823, à laquelle Alexis a pris part. — Voir la lettre de Pierre-Louis Du Fay à sa sœur Patience, de Monthey, le 2 septembre 1823: «... Veuillez m'en donner [des nouvelles] de votre fils pour lequel je ne cesse de faire des vœux. Je me réjouis sincèrement avec vous de voir la guerre d'Espagne tendre à sa fin; je n'espérais pas qu'elle serait si vite terminée. Combien j'ai plaint mon neveu d'avoir eu autant de fatigues que celles qu'il a dû éprouver sous un climat aussi chaud ! Heureusement pour eux, la température a été pluvieuse cet été et elle a servi utilement l'armée française.» (P 92/19). — On trouvera des récits d'officiers suisses qui ont pris part à l'expédition d'Espagne de 1823 qui aboutit, le 31 août, sous le commandement nominal du duc d'Angoulême, à la prise du fort du

En sorte que me voilà de nouveau aussi libre que l'oiseau l'est au milieu des champs. J'ai échappé à une furieuse tempête au milieu de laquelle le méchant amour m'avait jeté, mais j'ai appris à le connaître à mes dépens et il ne m'y rattrapera pas, ou il fera beau temps. Cependant il me semble que mon cœur est fait pour aimer, car il éprouve un vide qui ressemble à de l'ennui. Mais le chat qui s'est brûlé craint le feu et je ne m'y frotterai pas de si tôt.

Il y a quatre jours que j'ai vu Mme Helflinger<sup>5</sup>; j'y ai été sans crainte d'en recevoir des reproches, car je connais trop combien peu elle aime sa famille pour craindre d'elle le moindre reproche. Et Aglaé se trompe fort si elle croit en être aimée, car c'est un monstre qui n'aime qu'elle-même; elle me témoigne de l'amitié, mais je la déteste à cause des horreurs qu'elle m'a dites de sa famille. Du reste, elle m'a dit du mal de tout ce qu'elle a connu en Valais, et je bénis le ciel qu'elle n'ait pas fait connaissance avec vous ni avec mes sœurs, car vous n'auriez pas échappé à sa langue de vipère.

Je présume, ma bonne maman, que vous êtes à Fully<sup>6</sup>. Combien je regrette de ne pouvoir pas vous y tenir compagnie ! il me semble que le plaisir de pouvoir ainsi vivre seul au milieu de ma famille et en campagne serait pour moi le comble du bonheur. Il me semble que mon cœur saurait mieux vous aimer ainsi que mes sœurs, n'étant plus distrait par un autre sentiment. Mais j'espère que vous ne ferez pas sans moi les vendanges prochaines. Mais si vous voulez me procurer ce bonheur, soignez avec soin votre santé et surtout pendant cet hiver, car vous savez qu'il vous est presque toujours fatal.

Adieu, ma bonne maman, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

[P.-S.] Mon oncle<sup>7</sup> me charge de vous dire bien des choses de sa part, et moi, je vous prie de vouloir bien me rappeler au

Trocadéro, dans les *Souvenirs d'un officier fribourgeois 1798-1848*, de Jean de Schaller, publiés par Henri de Schaller (2e édit., Fribourg, 1890, 227 p.), pp. 108-125, et dans les *Souvenirs d'Abraham Rösselet...*, publiés par Rodolphe de Steiger (Neuchâtel, 1857, 321 p.), pp. 279-281.

<sup>5</sup> La grand-mère d'Aglaé et épouse de l'ancien résident en Valais. — Voir lettre n° 5, note 2.

<sup>6</sup> Pour le temps des vendanges.

<sup>7</sup> Guillaume Du Fay. — D'autre part, Pierre-Louis Du Fay écrira encore, le 25 novembre 1824, à sa sœur Patience, les lignes suivantes relatives à Alexis : « ... Le cher cousin de Courten m'a donné les nouvelles les plus satisfaisantes de la conduite de votre fils. Il a dîné avec lui chez son colonel, il y a peu de jours,

souvenir du cousin Gay<sup>8</sup>, de l'oncle et de la tante de Rivaz<sup>9</sup> et de Mme Bruttin<sup>10</sup>.

(AV, Fonds Joris, P 90/11, orig. a. s.)

et il se porte très bien. Je me félicite de la satisfaction que vous éprouvez avec vos enfants. Un pareil bonheur ne m'était pas réservé.» (P 92/23). Pierre-Louis Du Fay fait ici allusion aux frasques de son fils Maurice (1802-1879), élève au collège d'Evian, dont il a raconté succinctement les péripéties dans une précédente lettre à sa sœur, du 24 juin 1823: « Maurice, cet abominable enfant, m'a causé bien des chagrins et des inquiétudes, depuis que grâce à vos attentions il a quitté Conthey. Il a dirigé depuis là ses pas à Sembrancher où il a passé deux à trois jours chez notre sœur [Marie-Julie Du Fay, épouse de Gaspard-Etienne Delasoie]; il s'est ensuite arrêté pendant un jour chez sa tante de Quartéry, à Saint-Maurice, où il avait promis de retourner incontinent au collège; mais, au lieu de tenir ses promesses, il s'est acheminé du côté d'Outrevieze où il a fait le vagabond pendant trois semaines, se retirant tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, et quelques fois dans des granges. C'est après quinze jours de recherches que les gendarmes l'ont saisi et, après l'avoir tenu sous la clef pendant vingt-quatre heures dans une de mes chambres, je l'ai fait escorter jusqu'à Saint-Gingolph par l'un d'eux, d'où il a été dirigé sur Evian et rentré au collège, à ce que m'annonce M. Maître, son professeur. Que je suis à plaindre d'avoir cet indigne fils ! quel sujet de peines et d'inquiétudes pour moi ! Je suis à désirer qu'il s'enrôlât pour les colonies et de ne jamais plus le revoir. Combien il m'est pénible d'avoir de pareils souhaits à faire ! » (P 92/17).

<sup>8</sup> Le Dr Emmanuel Gay.

<sup>9</sup> Isaac de Rivaz et sa femme.

<sup>10</sup> Voir lettre n° 6, note 8.

18

Versailles, 19 février 1825. — Alexis Joris à sa mère, «à Fully ou à Sion».

Ma très chère maman,

Le départ de mon domestique qui prend son congé pour rentrer dans sa patrie m'engage à profiter de son occasion pour m'entretenir un instant avec vous. Je suis bien aise, du reste, qu'il aille vous voir; il pourra vous donner de moi des nouvelles plus détaillées que je ne pourrais le faire par écrit, et personne ne pourrait le faire mieux que lui, car c'est un fort honnête homme qui me sert depuis un an avec une probité à toute épreuve. Je lui ordonne d'aller vous voir afin que vous puissiez vous en servir si vous en avez besoin. Faites-moi le plaisir de le faire boire et

manger s'il vient chez vous, afin qu'il sache que j'apprécie ses bons services; c'est un homme d'Ayent.

Il fait ici un temps superbe depuis quelques jours; s'il est aussi beau en Valais vous serez à Fully<sup>1</sup> quand mon domestique y arrivera. Ah ! ma bonne maman, combien je regrette de ne pouvoir aller vous y voir comme lui ! Je serais si heureux d'être seul avec vous et mes sœurs dans la campagne. C'est après avoir été éloigné de sa famille que l'on sait apprécier le bonheur d'être réuni à elle. Ah ! si je reviens, vous ne me verrez plus m'ennuyer à la maison et courir de tous côtés pour échapper à l'ennui. Il me semble que mon plus grand plaisir sera de m'occuper avec mes aimables sœurs de choses instructives. A Fully, nous nous promènerons ensemble les jours de beau temps, je vous mènerai voir nos vignes les plus proches; ces promenades serviront à fortifier votre santé qui souffre certainement du peu de mouvement que vous vous donnez. Cependant je rends bien des grâces à Dieu d'avoir conservé votre santé pendant cet hiver qui est la saison où vous faites ces maladies qui ont risqué déjà si souvent de nous arracher notre bonne mère. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour passer auprès de vous l'hiver prochain et j'espère, si mon oncle le permet, que mes efforts ne seront pas inutiles<sup>2</sup>.

Quand vous m'écrirez, dites-moi si vous avez vendu votre vin, comment vont vos moulins et dans quel état sont vos petites finances; je suis persuadé que vous êtes toujours dans le cas de vous faire bien des privations. Mais il faut espérer qu'elles cesseront bientôt, car j'espère être dans le cas de vous aider un peu quand je viendrai.

Faites-moi le plaisir de me dire aussi à quoi s'occupent mes sœurs et qui sont leurs amies, car depuis trois ans je n'ai pas encore pu l'obtenir d'elles. Dites-leur cependant que je les aime de tout mon cœur et que je les embrasse.

Veuillez aussi me rappeler au souvenir de l'oncle et de la tante de Rivaz<sup>3</sup> et de Mme Bruttin<sup>4</sup>.

Agréez, ma chère maman, l'expression du tendre dévouement de votre fils.

<sup>1</sup> Pour surveiller la taille des vignes.

<sup>2</sup> Guillaume Du Fay. — On sait, par une reddition des comptes du grand châtelain Luder, curateur de l'hoirie François-Emmanuel Joris, qu'Alexis sera en congé de semestre, à Sion, en mars 1826 (P 127).

<sup>3</sup> Isaac de Rivaz et sa femme.

<sup>4</sup> Mme Joseph Bruttin, née Marguerite de Werra. — Voir lettre n° 6, note 8.



[P.-S.] J'oubliais de vous dire que Mlle Aglaé<sup>5</sup> vient de me faire demander ses lettres par M. Puy<sup>6</sup> qui est à Paris. Il m'en coûte un peu de m'en défaire, mais il le faut pour qu'il n'en soit plus question.

J'ai écrit à M. le chanoine Joris<sup>7</sup> à l'époque de la nouvelle année; ne sauriez-vous point si mes lettres lui ont fait quelque plaisir ou non ? Adieu, ma chère maman.

Mon oncle me charge de vous dire bien des choses de sa part; il est toujours tellement occupé que sa santé en souffre quelquefois<sup>8</sup>.

(AV, Fonds Joris, P 90/12, orig. a. s.)

<sup>5</sup> Aglaé de Preux avec laquelle il a donc rompu. — Voir la lettre précédente.

<sup>6</sup> Joseph Puy (\*1789), époux d'Elisabeth-Félicité Beck (voir lettre n° 10, note 8), qui est mentionné, dans le recensement de 1829 à Saint-Maurice (fol. 38<sup>vo</sup>, n° 318), en qualité de «secrétaire au bureau de M. Peney, à Paris». Quant à ce dernier, il s'agit de Joseph Peney (\*1791), qui est qualifié, dans le même recensement de 1829 (fol. 18, n° 157), de «capitaine trésorier dans les gardes à pied du corps du roi, avec rang de chef de bataillon, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur». — Puy n'est pas mentionné dans l'ouvrage souvent cité de Maag. Il est décédé le 24 octobre 1831 (voir P 92/33, au post-scriptum).

<sup>7</sup> Antoine-Louis Joris (1752-1840), de Sion, chanoine de Sion en 1788 (*Arm.*, p. 136). — Nous ignorons le degré de parenté d'Alexis avec le chanoine. Celui-ci, baptisé à Sion, le 19 septembre 1752, est fils d'Antoine-Romain Joris et d'Anne-Marie Schmid.

<sup>8</sup> Voir lettre n° 16.

## 19

Paris, 10 août 1830. — Alexis Joris à son oncle Pierre-Louis Du Fay, à Monthey<sup>1</sup>.

A mon arrivée, j'ai voulu faire faire un inventaire des effets de mon oncle<sup>2</sup>, mais tout était ici dans un tel désordre que je n'ai trouvé personne pour le faire; tous les officiers étaient absents ou

<sup>1</sup> Il s'agit d'un *extrait*; voir la lettre suivante. Les points de suspension, qui figurent dans la copie que nous reproduisons, signalent sans doute les passages omis.

<sup>2</sup> Le major Guillaume Du Fay massacré le 29 juillet 1830 à la caserne de Babylone. Voir le récit détaillé du capitaine-lieutenant André-Elisée Coutau (1797-1858), qui prit part à la défense de la caserne avec G. Du Fay: *Rapport sur les événements de Paris pendant la dernière semaine de juillet 1830, concernant*

cachés, et le grand-juge<sup>3</sup> que cela regardait a dit qu'il attendait des ordres à cet égard, qui ne sont pas encore arrivés et qui n'arriveront probablement pas...

Ne sachant pas jusqu'à quand je pourrai rester ici, je me suis décidé à arranger seul les affaires de mon oncle. Je mettrai toute l'exactitude possible et j'ose espérer que mes parents voudront s'en rapporter à ma loyauté et à mon honneur pour croire que j'ai tout arrangé le mieux qu'il m'a été possible...

Je m'attendais à trouver chez lui beaucoup d'argent et encore plus de crédits, mais il paraît qu'il avait sur lui quatre à cinq mille francs en billets que ses assassins<sup>4</sup> lui ont pris en le dépouillant, ainsi que sa montre, son épée et ses épaulettes. Ces billets devaient être dans un portefeuille qu'il a fait prendre par son domestique un moment avant de se renfermer à la caserne.

On prétend que les brigands n'ont rien pris dans son appartement, mais il est à ma connaissance qu'il manque à peu près tout ce qu'il y avait de plus précieux, tels que son aigrette, une paire de belles épaulettes neuves, une bourse qui contenait de l'argent et de l'or, des livres, et probablement aussi du linge, car je crois me rappeler qu'il en avait de plus beau que celui que je trouve chez lui. Le domestique de mon malheureux oncle s'est caché au moment de l'affaire et a trouvé le désordre établi et les portes ouvertes quand il est rentré...

Quant à ses crédits, il y a en pour plus de dix mille francs, mais tous sur des chiffons de papier ou même sans reçus à des gens sans aveu qui n'ont pas un sol vaillant et dont l'adresse n'existe nulle part. Ces crédits prouvent qu'il ne prêtait que pour obliger puisque c'est toujours à des gens misérables et toujours sans intérêt.

Je ne donnerai pas quatre mille francs de tous ces billets qui datent pour la plupart de dix à quinze ans. Cependant, j'ai fait chercher un avoué auquel je confierai la recouvre de tout cela... trop heureux s'il peut en tirer quelque chose à quelque prix que ce soit.

Il y a pour environ trois mille francs de beaux meubles, tels que fauteuils, canapé, lit garni, etc., etc., etc., mais je doute qu'on

*particulièrement la conduite des Suisses dans la caserne de Babylone*, Genève, 1830, 32 p. Ce récit est reproduit en grande partie par le Dr Eugène de Cocatrix dans son article: *A propos d'un centenaire: Guillaume Du Fay et ses Suisses à la révolution de juillet*, dans *Annales Valaisannes*, 2e série, 1930, fasc. 4, pp. 49-56.

<sup>3</sup> Karl Franz Keiser (1767-1838), de Frauenstein à Zoug, grand-juge du 7e régiment de la garde. — Maag, p. 813; *DHBS*, t. IV, Neuchâtel, 1928, p. 334.

<sup>4</sup> La copie porte *assesseurs*.

en donne mille cinq cents francs, vu l'état d'inquiétude où le monde se trouve et le désordre qui règne ici.

Les riches ont quitté la ville et les employés se tiennent cachés. Si Mme Rösselet<sup>5</sup> devait rester ici, je les lui confierais, mais elle se propose de retourner en Suisse et d'emporter ses meubles si elle ne peut pas les vendre avantageusement. Il y a aussi des tableaux et une pendule; j'ai vendu la pendule au prix courant à un ami qui veut avoir quelque chose de mon oncle.

Je vous enverrai son linge et ses livres. Ceux-ci sont en petit nombre. Je vous ferai tenir tout ce que je ne pourrai pas vendre dans une enchère<sup>6</sup> que je ferai faire un de ces jours par un commissaire-priseur.

Il y a aussi des dettes pour plus que je ne trouve ici, dont dix mille francs à M. Rösselet, six mille à ma mère et deux mille à M. Peney<sup>7</sup>. J'ai trouvé chez lui environ trois mille francs, y compris ses appointements de juillet. Cette somme surpassera, j'espère, tous les frais que j'aurai à faire ici pour son enterrement, son logement, son domestique et autres petits crédits dont je vous donnerai un compte détaillé.

Plaignez-moi...

(AV, Fonds Joris, P 75, copie.)

<sup>5</sup> Anne-Catherine Relly, de Baar (Zoug), qu'Abraham Rösselet (1770-1850), commandant de bataillon dans la garde royale de 1816 à 1830, avait épousée le 2 avril 1799. — Voir *Souvenirs...* (cités lettre n° 17, note 4), p. 78; *DHBS*, t. V, Neuchâtel, 1930, p. 560.

<sup>6</sup> La copie porte *un* enchère.

<sup>7</sup> Voir lettre n° 18, note 6.

## 20

Monthey, 17 août 1830. — Pierre-Louis Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion.

Ma chère sœur,

Je m'empresse à vous transmettre l'extrait d'une lettre de votre fils du 10 courant<sup>1</sup>; vous verrez par son contenu s'il est possible à une famille d'éprouver une si grande infortune; il est au moins heureux pour elle que mon neveu se trouve sur les

<sup>1</sup> Il s'agit de la lettre précédente d'Alexis à son oncle Pierre-Louis Du Fay, connue seulement par des extraits.

lieux, mais je crains bien qu'il en soit déjà parti, car M. de Lavallaz<sup>2</sup> m'a assuré hier que les débris du 7e étaient allés rejoindre le 8e à Orléans et mon fils<sup>3</sup> m'écrit de Besançon que le bruit y était généralement répandu que ces deux corps étaient en route désarmés et escortés par la garde nationale, pour se rendre à Mâcon ou à Chalon pour y être licenciés. Il est difficile à croire que notre infortuné frère<sup>4</sup> n'ait pas placé des argents dans les fonds publics ou dans des banques, car depuis huit à dix ans il n'envoyait plus de numéraire; il est très à craindre que les titres de ces placements soient perdus. Alexis accablé de la triste mission qu'il a remplie ne me donne aucune nouvelle quelconque de son corps, de ses pertes, et il me charge seulement de vous dire qu'il se portait bien. Je lui réponds par le courrier de ce soir et je l'engage à vous écrire ainsi qu'à son capitaine qui est très inquiet de son silence à l'égard de sa compagne.

Antoine m'écrit aussi de Besançon, mais il ne me dit rien de particulier.

Ma fille Sophie est toujours dangereusement malade<sup>5</sup>.

Je m'attendais à recevoir par ce courrier des nouvelles de votre santé; veuillez ne pas tarder à nous en donner.

Notre sœur de Rivaz<sup>6</sup> remonte demain à Sion où elle compte de séjourner un mois; elle n'a pu prendre votre toile qui n'est pas achevée.

Je suis votre tout affectionné et affligé frère Du Fay.

P.-S. Je reçois une lettre de M. le grand bailli<sup>7</sup> qui me fait part d'une circulaire du Directoire fédéral qui annonce que les deux régiments de la garde, qui avaient ordre de partir pour Mâcon et Chalon, restent provisoirement à Orléans. Le 2e de ligne s'est bien conduit à Lorient où tout est tranquille<sup>8</sup>.

(AV, Fonds Joris, P 92/26, orig. a. s.)

<sup>2</sup> Maurice de Lavallaz. — Voir lettre n° 4, note 4.

<sup>3</sup> Antoine Du Fay (1797-1861), officier de la garde.

<sup>4</sup> Guillaume Du Fay.

<sup>5</sup> Marie-Sophie Du Fay, née à Monthey, le 2 mai 1799, retrouvera la santé en dépit des graves soucis que celle-ci occasionne à son père (voir aussi la lettre suivante); elle avait épousé à Monthey, le 9 novembre 1824, Joseph Franc, fils de Joseph-Hubert et de Marie-Marguerite Darbellay. Elle mourra, à Monthey, le 19 octobre 1861.

<sup>6</sup> Louise Du Fay, veuve d'Isaac de Rivaz, décédé, à Sion, le 30 juillet 1828.

<sup>7</sup> Michel Dufour (1768-1843), beau-frère de Pierre-Louis Du Fay, grand bailli pour la première fois de 1829 à 1831.

<sup>8</sup> Voir le récit de Louis Robatel, capitaine au 2e régiment de ligne, dans ses *Mémoires*, Martigny, 1966, p. 223 (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 3).

Monthey, 19 août 1830. — Pierre-Louis Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion.

J'ai reçu hier, ma chère sœur, votre lettre<sup>1</sup>. Ma dernière vous aura causé une grande surprise et une vive émotion par les détails que votre fils me donne de l'état des affaires de notre trop malheureux frère<sup>2</sup>. Il est à présumer que les emprunts qu'il a faits ont été employés à des placements dans des banques ou dans les fonds publics, mais les titres étant perdus, comment le vérifier ? comment suppléer à une perte aussi sensible ? Il est aussi vraisemblable qu'il aura prêté des sommes à des officiers des deux régiments de la garde, et à cet égard je crois que nous pouvons un peu nous reposer sur leur délicatesse. Quoi qu'il en soit, je ne saurais évaluer au-dessous de treize à quatorze mille francs de France les sacrifices que ces terribles événements coûteront à notre famille déjà si peu fortunée.

La caserne de Reuil où mon neveu avait ses effets ayant été complètement pillée, il est à croire que la reconnaissance des six mille francs en faveur de vos enfants aura disparu; cela ne doit pas vous inquiéter, je ne pense pas qu'aucun de nous conteste cette dette. J'ignore ce que seront devenues les obligations dont je suis débiteur, ce serait une perte insignifiante, car je suis toujours prêt à les reconnaître. Les malheurs dans lesquels je suis plongé n'ont affaibli en rien chez moi les sentiments de l'honneur et de la délicatesse; il est fâcheux qu'on ne puisse pas en dire autant de ce frère cruel et insensible<sup>3</sup> qui m'a fait tant de mal et dont je sens chaque jour davantage l'énormité, et combien mon sort va devenir encore plus pénible par la mort du meilleur des hommes, de ce précieux et excellent parent que nous pleurons et par le licenciement des régiments suisses. Nous ne pouvons savoir où se trouvent actuellement les deux corps de la garde; d'après la dernière *Gazette* qui contient à cet égard une pièce officielle, ils doivent être en route escortés par la garde nationale pour se

<sup>1</sup> Cette lettre ne nous est pas connue.

<sup>2</sup> Lettre n° 19, du 10 août 1830, relatant l'état des affaires laissé, à sa mort, par Guillaume Du Fay.

<sup>3</sup> François-Emmanuel (1770-1839), ancien officier au service étranger, alors retiré à Sion. — Recensement de 1829, fol. 2<sup>vo</sup>, n° 138.

rendre à Mâcon et Chalon<sup>4</sup> et, selon la circulaire du Directoire fédéral au Conseil d'Etat, ils seraient encore à Orléans; peut-être j'apprendrai quelque chose par le courrier de ce soir et je ne fermerai pas ma lettre avant son arrivée. Quant à mon neveu, je pense qu'il aura obtenu la permission de passer quelque temps à Paris pour y régler les affaires du défunt et je désirerais beaucoup qu'il y pût séjourner assez longtemps pour les terminer. J'ai oublié de vous marquer dans ma dernière lettre son logement; c'est rue Plumet, n° 4.

Vous vous plaignez à juste titre, ma chère sœur, de mon retard à vous délivrer un acte obligatoire de ce que je vous dois par suite des partages des successions paternelle et maternelle. Je vous promets de m'en occuper pendant cet automne; en attendant, vous pouvez être parfaitement tranquille. La somme due est consignée dans l'acte de partage que j'ai fait viser pour lui donner une dette certaine; elle est portée dans les diverses notes de mes dettes; elle est enfin écartelée par mes divers comptes avec vous et dont les doubles sont entre vos mains.

Je vous ferai payer sur la fin du mois les deux louis par M. Solioz<sup>5</sup> et j'acquitterai la façon de votre toile qui ne tardera pas d'être faite. Notre sœur de Rivaz<sup>6</sup> étant partie hier matin pour Sion, je lui envoie par ce courrier votre lettre.

Je vous remercie de votre attention à ne pas me presser pour des livraisons d'argent, je sais l'apprécier; dans quels terribles embarras je me suis trouvé et me trouve encore avec ce malheureux argent au milieu de toutes mes peines et personne n'a pu venir à mon secours, encore moins la famille de Bons<sup>7</sup> ! Quelle insensibilité envers un parent aussi dévoué que moi !

<sup>4</sup> La *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, n° 68, du 17 août 1830, publie en effet un ordre du jour, daté d'Orléans, le 6 août, et signé de Roche, maréchal de camp commandant le département (Loiret), qui dit notamment: « Six bataillons de l'ex-garde suisse, ayant fait leur soumission, sont en marche pour retourner dans leurs foyers. [...] Orléans est une des villes désignées par le ministre de la Guerre comme lieu de passage de ces troupes. [...] D'après l'ordre du ministre, j'ai chargé M. le colonel de la garde nationale, baron de Laporte, de commander un détachement à cheval pour accompagner ces militaires étrangers, afin d'éviter toute méprise... »

<sup>5</sup> François (Jean-) Solioz (†1868, à 79 ans), grand châtelain d'Hérens, qui avait épousé Marie-Louise Bovier (\*1790), sœur de Charles (1787-1862) et de François (1793-1870), ce dernier devenu en 1829 beau-frère d'Alexis Joris.

<sup>6</sup> Louise Du Fay, veuve d'Isaac de Rivaz.

<sup>7</sup> Les beaux-parents de son fils Antoine qui avait épousé, en 1826, Henriette de Bons, fille de Charles-Joseph-Marie-Louis. — Voir aussi lettre n° 23.

La pauvre Sophie<sup>8</sup> va toujours plus mal; depuis quinze jours elle [ne se] soutient que par des liquides et ne cesse de vomir. Je la cr[ois perdue]; tous les chagrins m'accablent à la fois.

Vous ne me parlez point de votre santé dont je ne cesse de demander des nouvelles; je ne puis concevoir que la mienne se maintienne au milieu de toutes mes peines et mes inquiétudes.

Je suis avec des sentiments très affectueux, ma chère sœur, votre tout affligé frère Du Fay.

P.-S. Je viens de recevoir votre lettre; j'écris par ce courrier à votre fils à Paris<sup>9</sup> où il sera sans doute de retour lorsque ma lettre y arrivera.

J'oubliais de vous dire que mes comptes avec l'infortuné major sont en règle.

(AV, Fonds Joris, P 92/27, orig. a. s.)

<sup>8</sup> Voir lettre n° 20, note 5.

<sup>9</sup> Ces deux lettres ne nous sont pas connues.

## 22

Montargis [Loiret], 31 août 1830. — Alexis Joris, lieutenant au 7e régiment de la garde royale, au colonel marquis de Maillardoz<sup>1</sup>, à Paris.

Mon colonel,

Le détachement que je commande, composé des Vaudois, des Valaisans et des Genevois<sup>2</sup>, s'est distingué dès le premier jour par une insubordination sans exemple. Déjà en partant d'Orléans,

<sup>1</sup> Philippe de Maillardoz (1783-1853), lieutenant-colonel dans la garde royale, avait été nommé, le 10 août 1830, par le Conseil secret de Berne, canton directeur, commissaire fédéral à Paris, chargé de veiller aux intérêts des six régiments suisses licenciés. — Maag, pp. 595-602.

<sup>2</sup> Le 7e régiment de la garde, commandé alors par le colonel Franz Simon de Salis-Zizers (1777-1845), quitte Orléans pour rentrer en Suisse, du 25 au 30 août, réparti en six détachements. Le 29 août, c'est le tour du 5e détachement qui comprend 180 sous-officiers et soldats valaisans, vaudois et genevois, sous la conduite d'Alexis Joris, secondé par cinq officiers, dont les lieutenants Henri de Senarclens (Vaud) et Louis Ducoster (Genève) dont il sera question plus loin. — Maag, p. 680.

presque tout le monde était ivre et, en arrivant à l'étape, un soldat s'est emporté au point de frapper un fourrier et de saisir au collet M. Ducoster qui était venu lui porter secours. D'après l'ordre que M. le général de Salis m'en avait donné, je l'ai livré à la gendarmerie pour le conduire en Suisse. J'espérais que cet exemple arrêterait ce penchant à l'insubordination, mais aujourd'hui le sergent-major Dupasquier, qui n'a pas cessé depuis notre départ de donner l'exemple de l'insubordination, s'est déclaré en pleine révolte. Lui ayant ordonné de mettre à la salle de police son fourrier Matthey, il s'y est formellement refusé, sous prétexte que c'était une prison et non une salle de police. J'ai voulu l'y faire mettre lui-même, mais il avait monté les têtes de ceux qui l'environnaient; il refusa d'y aller et il me fut impossible, malgré tout le zèle des cinq officiers qui m'accompagnent, de me faire obéir.

Pendant que nous étions à dîner, Dupasquier rassembla autour de lui un grand nombre de soldats qu'il a harangués et auxquels il a persuadé la désobéissance, au point qu'ils ont déclaré ne plus vouloir marcher sous mes ordres et élu M. de Senarclens pour les commander. M. de Senarclens a refusé et les autres ne veulent pas plus que lui d'un tel commandement, car je ne crois pas non plus pouvoir céder sans y perdre l'honneur qui m'est cher. Je me suis adressé ici aux autorités; ni le sous-préfet ni le maire n'y étaient, la gendarmerie était absente, et le commandant de la garde nationale a déclaré ne rien pouvoir faire pour nous.

Dans cet état, mon colonel, nous n'avons plus aucune autorité, quoique le plus grand nombre des soldats soit bien disposé. Vous savez qu'ils sont sans armes, et nous ne pouvons les exposer à se battre les uns contre les autres. Obligés de marcher avec un sergent-major qui désormais nous commande, il n'y a plus de sûreté ni pour nous ni pour les fonds qui nous suivent. La populace elle-même les excite contre nous et nous n'avons personne à qui demander du secours<sup>3</sup>. Vous voyez, mon colonel, la position pénible dans laquelle nous nous trouvons. Daignez venir à notre secours en obtenant que le gouvernement mette à notre disposition des moyens de répression.

Nous devons marcher avec eux demain; Dieu sait ce qu'il arrivera, car nous sommes tous bien déterminés à remplir nos devoirs jusqu'à la fin.

Je fais le rapport de cet événement au général de Salis et je m'empresse de vous l'annoncer d'après l'ordre qu'il m'en a donné.

<sup>3</sup> Pour relater cette affaire, Maag traduit (pp. 688-689) presque mot pour mot cette lettre de Joris qu'il a trouvée dans les papiers de Maillardoz.



J'ai l'honneur d'être, mon colonel, votre très humble et très obéissant subordonné.

(Berne, Archives fédérales, Papiers Maillardoz, J.I. 31, vol. 2, orig. a. s.)

23

Monthey, 7 septembre 1830. — Pierre-Louis Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion.

Ma chère sœur,

Il est arrivé hier un sapeur du 7<sup>e</sup> régiment de la garde, de Troistorrents, qui a vingt-quatre ans de service et qui faisait partie des soixante hommes qui ont défendu avec tant de courage la caserne [de] Babylone. Il a eu le chagrin de voir périr sous ses yeux notre si malheureux frère. Il prétend qu'il avait sur lui pour trente mille francs de billets de banque, mais cela n'est pas vraisemblable. Ce sapeur était du nombre des quatre-vingts hommes arrivés à Fribourg et dont parle l'avant-dernière *Gazette de Lausanne*<sup>1</sup>; ce transport n'a éprouvé aucun désagrément quelconque pendant toute sa route qui a été plus longue que celle que tiendra votre fils, puisqu'il est entré en Suisse par Bâle. Je vous donne ces détails pour vous tranquilliser.

J'en étais à cet endroit de ma lettre lorsque je reçois la vôtre d'hier<sup>2</sup>. Je suis charmé que votre fils vous ait écrit, et nous aurons la consolation de l'embrasser dans une quinzaine de jours<sup>3</sup>.

Je sens comme vous que ma liquidation est urgente, mais elle prendra bien du temps et ce n'est pas une chose facile; le mal est grand et les assurances, bien petites; tout dépend d'ailleurs des dispositions de mes enfants; les miennes sont invariables, c'est qu'ils fassent honneur à mes dettes autant qu'ils le pourront.

<sup>1</sup> La *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, n° 73, du 3 septembre 1830, publie en effet, p. 4, la nouvelle suivante, datée de Fribourg, le 31 août: « Dimanche dernier [29 août], un détachement d'environ 80 Suisses, revenus de Paris, est arrivé ici ayant à leur tête l'officier qui a défendu le Louvre. La musique de la ville était allée à leur rencontre et a joué les airs *Où peut-on être mieux ?* et le *Ranz des vaches*. L'état de ces infortunés, débris des compagnies qui ont le plus souffert, a ému tous les cœurs. »

<sup>2</sup> Cette lettre ne nous est pas connue.

<sup>3</sup> Selon Maag (pp. 679-680), le détachement conduit par Alexis Joris arriva à Pontarlier le 13 septembre.

Je ne connais point les intentions de mon fils<sup>4</sup>; je doute qu'il veuille reprendre du service en France (et il est très douteux que nos officiers soient admis à entrer dans les régiments français, ce qui serait cependant très à désirer). C'est à présent que je dois déplorer plus que jamais son mariage; plus je connais cette famille de Bons, plus mes regrets sont grands. Je me suis trouvé dans de terribles embarras d'argent dont elle eut connaissance, je n'ai obtenu d'elle aucun secours et il a encore fallu procurer à mon fils les cinquante louis dont il avait besoin<sup>5</sup>. Elle marche pour l'ingratitude de pair avec la famille de Chaignon<sup>6</sup>. Je suis bien résolu de quitter dans une année ou dix-huit mois au plus tard la maison paternelle; toutes sortes de motifs me prescrivent cette résolution qui était déjà dans mon esprit depuis quelque temps et que les terribles événements de France ne font que de fortifier de plus en plus.

Je n'ai point encore eu le courage de jeter les yeux sur les affaires de ce malheureux frère. Le chevalier<sup>7</sup> se trompe, à ce que je crois, relativement à la maison et dépendances de Monthey; je n'ai aucune idée que ni lui ni moi ayons le droit de retrait sur ces biens; il y a bien certaines dispositions faites par la maman à l'époque de mon mariage<sup>8</sup>; je les ferai connaître plus tard. En attendant, vous pouvez rassurer mes sœurs et, quant à ce qui me concerne, elles peuvent toujours compter sur ma délicatesse, sur mes égards et sur mon attachement, quoiqu'on n'ait pas toujours rendu justice à mes sentiments. Je ne connais point d'autres obligations dues à notre frère en Valais que celles dont je suis débiteur et qui forment un objet conséquent, mais par contre il doit à mes sœurs et pour sa part des dettes paternelles environ six mille écus. Il entre parfaitement dans mes vues de demander à la famille de me débarrasser de la liquidation de cet infortuné parent; j'en ai déjà trop de la mienne et je m'aperçois d'ailleurs que les chagrins causés par cette mort, le licenciement de nos régiments et les embarras de mes affaires ont fait sur moi [une telle] impres-

<sup>4</sup> Antoine Du Fay. — Voir lettre n° 20, note 3.

<sup>5</sup> Voir lettre n° 21, note 7.

<sup>6</sup> La famille de sa femme, née Patience de Chaignon, fille de Pierre, résident de France en Valais, et de Louise-Françoise de Quartéry.

<sup>7</sup> Il s'agit de son seul frère survivant, François-Emmanuel Du Fay (1770-1839), retiré à Sion, si l'on en croit une lettre de François-Emmanuel Joris, qui écrit, de Sion, le 16 novembre 1805, à sa femme: « Jé n'ai pas encore eu le temps de voir tes parents, à l'exception de ton frère chevalier qui est bien portant, ainsi que Pierre-Louis [Du Fay] et [Michel] Dufour... » (P 89/34).

<sup>8</sup> Sa mère, née Thérèse Burgener. — Voir lettre n° 4, note 2, et lettre n° 6, note 1.

sion que les facultés intellectuelles s'en ressentent [d'une] manière frappante. Je craignais nombre de fois de devenir morose, mais j'en suis quitte pour les maux d'estomac qui m'ont repris et l'absence du sommeil pendant une partie de la nuit.

Soyez sans inquiétude pour vos lettres, toutes celles qui sont confidentielles sont brûlées et certainement on n'en aura pas trouvé de celles-là aux latrines.

Agréez, ma chère sœur, les assurances de mon tendre attachement.

(AV, Fonds Joris, P 92/28, orig. a. s.)

## ANNEXES

### I

#### Ascendance et descendance d'Alexis Joris

I GASPARD, du Borgeal, aubergiste (P 95), † Orsières, le 14 mai 1748.  
oo Anne-Marguerite Farquet, fille de Nicolas, notaire, † à Orsières,  
le 1er octobre 1771.

##### Enfants:

1. *Jean-Pierre*, bapt. à Orsières, le 13 janvier 1704, † à Loèche en 1765 (*Arm.*). Notaire en 1727, fiscal à Sion, métral d'Orsières en 1735, capitaine à Modène (*Ibidem*).
2. *Jean*, bapt. à Orsières, le 4 mars 1706.
3. *Anne-Marie*, bapt. à Orsières, le 18 octobre 1707.
4. *Jean-Gaspard*, bapt. à Orsières, le 23 février 1709.
5. *Anne-Christine*, bapt. à Orsières, le 12 juin 1711; oo un M. Prince, notaire, de la vallée d'Aoste (P 50).
6. *Gaspard-Emmanuel*, bapt. à Orsières, le 31 janvier 1714, † à Orsières, le 2 mars 1797. Juré du Borgeal (P 60), officier en France, major de la bannière d'Entremont.  
oo à Orsières, le 24 mai 1775, Jeanne-Lucrèce Copt (parmi les témoins: Joseph-Germain Ganioz, banneret de Martigny).
7. *François-Alexis*, bapt. à Orsières, le 26 mars 1716, † à Saint-Maurice, le 24 août 1806. Officier au régiment de Courten au service de France: enseigne, le 20 janvier 1745; lieutenant, le 2 octobre 1745; capitaine-lieutenant, le 28 septembre 1746; capitaine-commandant, le 12 novembre 1760; chevalier de Saint-Louis, le 11 avril 1763; cap. d'une compagnie de fusiliers, le 1er septembre 1763 (Eug. de Courten, *Régiment suisse de Courten au service de la France 1763-1789. Garnisons et déplacements*, manuscrit dactylographié, 1951, 71 fol. n. ch., dans le fonds de Courten, série B, carton 7). Etabli à Saint-Maurice en 1785 (*Arm.*); reçu bourgeois, le 1er novembre 1779 (d'après une note manuscrite du Dr Ch. Macognin de la Pierre. — Communication de M. Ulysse Casanova, à Saint-Maurice).  
oo à Saint-Maurice, le 18 octobre 1772, Louise (Marie-L'-Elisabeth) de Bons, fille de Charles-Louis et de Françoise-Louise de Quartéry, bapt. à Saint-Maurice, le 18 avril 1743, † à Saint-Maurice, le 20 mars 1819.

Leur fille Louise, bapt. à Saint-Maurice, le 20 juillet 1783, † à Saint-Maurice, le 11 octobre 1823, oo à Saint-Maurice, le 9 novembre 1803, Benjamin-Gaspard de Rivaz (1783-1830), fils aîné de Charles-Emmanuel.

N.B. Cette filiation, donnée par l'*Armorial* (p. 136), qui se fonde sur l'étude de Charles-Louis de Bons (*Origine et généalogie de la famille de Bons*, Sion, 1864, p. 31), exige quelques justifications, car si l'on consulte les registres de la paroisse Saint-Sigismond, à Saint-Maurice, on constate qu'il y a des contradictions dans les libellés des inscriptions.

Le mariage de François-Alexis Joris avec Marie-Louise-Elisabeth de Bons (1743-1819) a donc été célébré, à Saint-Maurice, le 18 octobre 1772. Deux enfants sont nés de cette union:

Un fils baptisé, à Saint-Maurice, le 5 août 1778, avec les prénoms de Louis-François-Alexis; celui-ci est décédé peu après sa naissance: dans la marge de l'inscription du baptême figure la mention: *obit*.

Quant à la fille, Louise (Marie-Marguerite-L'-Cécile) Joris, elle a donc été baptisée, à Saint-Maurice, le 20 juillet 1783, mais dans le registre des baptêmes elle est dite fille d'Etienne, ancien capitaine en France, et de Louise de Bons, et on lui donne pour parrain François-Alexis Joris qui, absent, est représenté par Jacques de Bons, major de la bannière de Saint-Maurice. Il semble bien qu'on se trouve ici en présence d'une erreur commise par le rédacteur de la notice, le vicaire de la paroisse Saint-Sigismond, l'abbé Jean-Bonaventure Franc; celui-ci, qui vient d'entrer en fonctions au début de l'année 1783, a sans doute interverti par inadvertance le nom du père avec celui du parrain. En effet, lors de son mariage avec Benjamin de Rivaz, célébré à Saint-Maurice, le 9 novembre 1803, Louise de Bons est correctement qualifiée fille de François-Alexis Joris et de Marie-Louise de Bons; cependant, cette dernière, lors de son décès, le 20 mars 1819, est mentionnée comme veuve d'Etienne Joris, alors que, par une lettre de son gendre, Benjamin de Rivaz, écrite de Saint-Maurice, le 21 mars 1819, à Mme François-Emmanuel Joris (P 92/10), nous savons qu'il s'agit, non de la veuve d'Etienne Joris, mais bien de la veuve de François-Alexis Joris.

8. *Jean-Joseph*, bapt. à Orsières, le 8 août 1718.
9. *Marie-Bénédict*e, bapt. à Orsières, le 8 décembre 1720.
10. *Théophile* (Joseph-), bapt. à Orsières, le 27 avril 1722. Officier au régiment de Kalbermatten au service du Piémont: enseigne en 1745 (P 84/1 et 2); sous-lieutenant, le 23 février 1760 (P 84/3); capitaine-lieutenant, le 14 mars 1770 (P 84/5); capitaine-major, le 5 novembre 1774 (P 84/6).
11. *Etienne-Antoine* qui suit II.
12. *Nicolas-Joseph*, bapt. à Orsières, le 16 août 1727, † à Gênes en 1747 (*Arm.*).
13. *Hyacinthe* (François-), bapt. à Orsières, le 24 mai 1730, † avant le 30 octobre 1772 (P 96). Officier en Espagne (P 50).

N.B. Dans le traité de pension, stipulé le 17 avril 1760, entre Anne-Marguerite Farquet, veuve de Gaspard Joris, et Etienne-Antoine Joris, son fils, en son nom et en celui de ses frères et de sa sœur Anne-Christine (P 50), ne sont mentionnés parmi ces derniers que les enfants de Gaspard figurant sous les numéros 1, 5, 6, 11 et 13.

**II ETIENNE-ANTOINE**, bapt. à Orsières, le 17 janvier 1725, † à Tortone (province d'Alexandrie), en février 1786 (P 84/10 et 11). Officier au régiment de Kalbermatten au service du Piémont: sous-lieutenant, le 15 août 1763 (P 84/4); capitaine en second, le 27 février 1777 (P 84/7); capitaine en titre dans la compagnie-major, le 30 septembre 1777 (P 84/8); major-commandant, le 10 mai 1781 (P 84/1).

oo à Orsières, le 6 mai 1756, Marie-Josèphe Joris, fille de feu Jean-Maurice, notaire, métral d'Orsières, et de Marie-Josèphe Tornay, bapt. à Orsières, le 6 août 1724, et † à Orsières, le 22 novembre 1800. A acquis la bourgeoisie de Saint-Maurice pour elle-même et pour ses trois fils, le 24 juin 1789 (Original sur parchemin conservé par M. le Dr Roger Joris, à Nyon).

### *Enfants:*

1. *Eugène* (Etienne-), bapt. à Orsières, le 20 juillet 1758, † à la Nouvelle-Orléans, le 16 décembre 1809 (P 91/37). Officier au régiment de Kalbermatten au service du Piémont 1778 (P 91/1); quitte le régiment en 1780, se rend à Paris (P 91/3), puis s'embarque pour l'Amérique en 1781 (P 91/13), s'établit à Saint-Louis (Missouri), enfin à la Nouvelle-Orléans. Commerçant sous le nom de «Eugène D'Orsière».

oo à Saint-Louis, le 23 février 1798 (P 91/23), Marianne Nicole, « native de la paroisse Saint-Louis des Illinois » (P 91/45), qui signe aussi Marianne Des Bois (P 91/25) et qui est fille d'un négociant de Normandie (P 91/23). Sans postérité (P 91/45).

2. *François-Emmanuel* (-Boniface) qui suit III.
3. *Louis* (-Alexis), bapt. à Orsières, le 3 janvier 1765 (parrain: son oncle François-Alexis Joris, capitaine, chevalier de Saint-Louis), † à Cambrai, le 18 mai 1793 (Orsières, reg. de paroisse). Etudes secondaires à Aoste 1781-1783 (P 85/1-3); quatre mois en 1783 auprès du chanoine Hippolyte Ballet, à Sembrancher (P 85/4); interrompt pour raison de santé son année de Rhétorique au collège de Sion en juin 1784 (P 85/5). Sous-lieutenant au régiment de Courten en France, le 23 septembre 1784; lieutenant de grenadiers, le 23 avril 1790; capitaine de chasseurs francs dans l'armée du Nord (Dumouriez), le 21 août 1792 (Pg 11).

**III FRANÇOIS-EMMANUEL** (-Boniface), bapt. à Orsières, le 1er janvier 1761 (marraine: Marie-Anne-Josèphe Du Fay, de Monthey), † à Sion, le 2 septembre 1814. Etudes secondaires à Aoste 1781-1783 (P 88/1-2); études de droit à Strasbourg 1785-1787 (P 86/1 et 88/3-4); en juin 1787, de retour à Orsières. Avocat et notaire, membre du comité général de Saint-Maurice en 1798, sous-préfet de Sembrancher 1798-1802, président du dizain d'Entremont 1802-1807, député à la Diète 1802-1808, premier suppléant du juge de paix du canton d'Entremont 1811 (P 88/5). Domicilié à Sion dès 1811.

oo à Monthey, le 7 octobre 1799, Patience (Marie-Françoise-) Du Fay, fille de Pierre-Louis (1736-1788) et de Thérèse Burgener (1745-1820), bapt. à Monthey, le 12 août 1773, † à Sion, le 6 avril 1850.

*Enfants:*

1. *Alexis* (François-A'-Emmanuel) qui suit IV.
2. *Louise* (Marie-L'-Sophie), \* à Orsières, le 19 septembre 1801, † peu après (?).
3. *Marguerite* (Marie-Patience-), \* à Orsières, le 19 septembre 1801, † à Sion, le 8 juillet 1883.  
oo à Sion, en décembre 1829 (P 74: contrat de mariage daté du 30 décembre 1829), François Bovier, fils d'Antoine et de Marie-Madeleine Stalder, \* à Vex, le 30 août 1783, † à Sion, le 23 février 1870. Officier au service de Naples, président du tribunal d'Hérens 1853-1857, président du conseil bourgeoisial de Sion 1867-1869.
4. *Virginie*, \* à Orsières, avant le 23 juillet 1802 (P 89/14), † à Sion, le 18 novembre 1867. Célibataire.
5. *Hyacinthe* (Joseph-H'-Eugène), bapt. à Orsières, le 16 avril 1804, † à Monthey, entre le 27 janvier et le 12 février 1805 (P 89/29 et 30).
6. *Anne-Marie-Eugénie-Sophie*, bapt. à Sion, le 21 février 1812, † à Fully et ensevelie à Monthey, le 28 octobre 1812.

**IV ALEXIS** (François-A'-Emmanuel), \* à Monthey, le 8 septembre 1800, † à La Marque, village à une lieue de Vendevre (Aube), le 22 août 1867.

oo à Saxon, le 15 février 1843, Clarisse (-Louise) Grasset, fille de Jacques (\* 1786 - † à Sion, le 8 août 1855), maître de forges, de Valence, et de Julie François († 1867), de Saint-Jean-en-Royans (Drôme), \* à Pinsot (Isère), le 12 août 1818, † à Valence (Drôme), le 21 mars 1901.

*Enfants:*

1. *Ernest* (Gustave-Achille-), \* Illarsaz (commune de Collombey-Muraz), le 23 novembre 1843, † à Paris, le 8 février 1917 (P 143: lettre de sa sœur Amélie, en religion sœur Marie-Alexina, à Mme Clarisse Leuzinger, à Sion, de Bahia, Brésil, le 7 avril 1917). Employé à la Compagnie de chemin de fer du Nord, à Paris; retraité dès 1896. « Ardent socialiste révolutionnaire », membre de l'Internationale ouvrière, journaliste sous le pseudonyme de « d'Orsières » (voir *Annexe III*, p. 82). — Secrétaire du groupe Collectiviste « Le Nord », participa aux 8e et 10e congrès du P.O.F. tenus à Lille en 1890 et à Marseille en 1892. Au congrès international ouvrier socialiste, tenu à Bruxelles du 16 au 23 avril 1891, Ernest vota la résolution de tendance libertaire présentée par Domela Nieuwenhuis, résolution qui préconisait la grève générale en cas de guerre. (Renseignements obligeamment communiqués par M. le professeur Jean Maitron, du Centre d'histoire du syndicalisme, à Paris, que nous remercions ici de sa complaisance). — Voir aussi Claude Willard, *Le mouvement socialiste en France (1893-1905): les Guesdistes*, thèse lettres Paris, Paris, 1965, pp. 80 et 628 (où Joris, dont le nom est orthographié « Jorris », n'est pas identifié).

- Marié. Un fils, Charles, et une fille, Ernestine (alliée Sacan).  
Veuf en 1889. Remarié en 1904 (voir ci-après, *Annexe III*, p. 82).
2. *Clarisse* (Virginie - Cl' - Marie - Marguerite - Julie), \* à La Baume-d'Hostun (Drôme), le 22 décembre 1846, † à Sion, le 19 janvier 1926.  
oo à Sion, le 20 avril 1876, Jakob Leuzinger, fils de Gaspard et de Marie Winteler, originaire de Mollis (Glaris), \* le 17 mars 1841, † à Sion, le 18 novembre 1892. Caissier-adjoint de l'Etat.

*Enfants:*

1. *Marguerite* (Marie-M'-Henriette-Cécile), \* à Sion, le 19 juillet 1877.
2. *Henri* (Gaspard-Rodolphe-H'-Alexis), \* à Sion, le 1er août 1879, † à Sion, le 7 juillet 1956. Avocat et notaire. oo (1913) Thérèse de Rivaz.
3. *Marie* (-Adrienne-Amélie), \* à Sion, le 9 novembre 1881, † à Sion, le 25 juin 1969. oo (1916) Charles Favre.
4. *Benjamin* (-Jules-Félix), \* à Sion, le 29 août 1885, † à Sion, le 3 janvier 1942. Ingénieur. oo Adèle Kohler.
5. *Claire* (Rosa-Cl'-Marie-Louise), \* à Sion, le 16 novembre 1887.
3. *André* (Joseph-Alexis-Léon, dit -), \* à La Baume-d'Hostun, le 21 mai 1848, et † le 12 février 1849.
4. *Amélie* (Marie-Louise-Blanche-), \* à La Baume-d'Hostun, le 18 décembre 1849, † à Maceio (Brésil), le 27 août 1933. Religieuse de la congrégation du Très Saint-Sacrement de Valence (Drôme), sous le nom de Marie-Alexina.
5. *Joseph* (Charles-Louis-J'-Léon) qui suit V.
6. *Adolphe* (François-André-Victor-), \* à La Baume-d'Hostun, le 18 février 1854, † à Romans (Drôme), le 14 juin 1865.
7. *Gustave* (Eugène-Emile-), \* à La Baume-d'Hostun, le 2 avril 1855 et † le 19 juin 1860.
8. *Augustine* (Marie-A'-Sophie-Léontine-Victorine-Joséphine), \* à La Baume-d'Hostun, le 27 novembre 1858 et † le 26 décembre 1858.
9. *Benjamin* (Gustave-Hector-B'-Robert), \* à La Baume-d'Hostun, le 1er janvier 1862, † à Marseille, le 27 avril 1906. De 1880 à 1889, successivement professeur aux collèges de Romans, de Vienne, de Montélimar et de Valence; au lycée de Tournon 1889; censeur des études au lycée de Coutances 1895, au lycée de Chartres 1898; dès février 1902 à sa mort, censeur au lycée de Marseille (voir *A la mémoire de notre regretté censeur M. B. Joris 1862-1906. Pieux souvenir de ses amis et de ses élèves du lycée de Marseille*, Marseille, Imprimerie commerciale, [1906], 13 p. portrait. = P 81).  
oo à Montélimar (Drôme), le 13 août 1887, Catherine (-Louise-Félicité-Victorine) Perrin, fille de Benoît et de Marguerite-Joséphine-Félicité Luquet, \* à Mâcon, le 20 mars 1865, † à Marseille, le 4 juin 1952.

*Enfants:*

1. *Madeleine*, \* à Valence, le 4 juin 1888, † le 6 décembre 1957.  
oo à Fréjus, le 29 août 1923, Pierre Fromaget.



2. *Suzanne*, \* à Tain (Drôme), le 21 février 1892.

3. *Marcelle*, \* à Tain, le 17 avril 1894. oo à Fréjus, le 24 juillet 1917, Jean Cottalorda.

N.B. La plupart des renseignements biographiques sur Benjamin et sa descendance nous ont été aimablement communiqués par Mlle Suzanne Joris, à Nice.

V JOSEPH (Charles-Louis-J'-Léon), \* à La Baume-d'Hostun, le 2 janvier 1852, † à Sierre, le 13 février 1906. Employé de chemin de fer.

oo à Sion, le 20 mars 1877, Sarah (Marie-Eugénie-) Fumeaux, de Conthey, fille de feu François, avocat, et de Madeleine Penon, \* à Sion, le 3 août 1850, † à Martigny, le 28 avril 1910.

#### *Enfants:*

1. *Alexis* (-Jacques), \* au Prieuré, Petit-Saconnex (GE), le 8 décembre 1877, † à Sierre, le 28 septembre 1942. Employé de chemin de fer.  
oo à Ernen, le 4 novembre 1904, Oliva-Catherine Schmid, d'Ernen, fille d'Aloys et d'Antoinette Kraig, \* à Viège, le 28 avril 1879, † à Sion, le 14 décembre 1961. Cinq enfants.

2. *François* (André-F'-Xavier), \* à Lausanne, le 7 février 1879, † à Saint-Maurice, le 14 octobre 1930. Employé de chemin de fer, vice-président du conseil municipal de Saint-Maurice 1921-1924, député au Grand Conseil 1925-1929.

oo à Monthey, le 21 février 1907, Julie-Emma Burdevet, fille de Théodule et d'Octavie Wuilloud, \* à Collombey, le 22 décembre 1882, † à Martigny, le 28 mars 1965. Quatre enfants.

## II

[Sion, 1848]. — Lettre du colonel Casimir Dufour, inspecteur des milices, accompagnant l'envoi, à Alexis Joris, d'un sabre d'honneur.

*Ce document, connu seulement par une copie, est daté d'après une lettre qu'adresse de Bahia (Brésil), le 22 février 1914, à sa sœur Claire Leuzinger, à Sion, Amélie Joris, en religion sœur Marie-Alexina, et qui mentionne « l'épée [sic] d'honneur envoyée à notre père en 1848... » (P 143). Ce sabre (pl. I) est actuellement conservé, avec la dragonne que Casimir Dufour y a attachée, par M. le Dr Roger Joris, à Nyon.*

*Il porte, au dos de la lame, l'inscription suivante: Au comdt A. Joris, ses concitoyens reconnaissants (en capitales). 1er avril 1840 (en minuscules).*

*M. Pierre Contat, collectionneur d'armes, à Sion, a bien voulu nous le décrire. Nous le remercions ici de son obligeance.*

« Il s'agit d'un sabre d'officier d'infanterie française, modèle 1821. L'aspect et la forme générale de cette ordonnance sont respectés. Toutefois, quelques légères modifications ont été apportées pour en faire une arme d'apparat.

» *Le fourreau* est en cuir noir laqué; la chape et la bouterolle sont en laiton. Il faut noter que le bouton terminal de la bouterolle est mouluré, alors que l'ordonnance prévoit une simple boule. D'après son système de fixation, ce sabre devrait se porter suspendu à un baudrier et non au ceinturon.

» *Le sabre* est de facture remarquable. Le pommeau et la garde sont fidèles à l'ordonnance. La fusée, par contre, est recouverte de «peau de requin», alors que normalement elle aurait dû être tendue de cuir noir. Il manque malheureusement une partie du filigrane torsadé qui souligne les striures de la poignée.

» *La lame*, conforme au modèle de 1821, a une longueur de 73 cm pour une largeur de 3 cm au talon. Elle est bleuie sur les 5/6 de sa longueur. Ce fait est assez peu courant pour être signalé. La zone ainsi agrémentée sert de fond à un décor de trophées et de rinceaux gravés et dorés au feu. La marque du forgeron (*w*) se trouve à l'endroit où le talon de la lame jouxte la base de la garde.

» Le décor et la facture générale de ce sabre nous inclinent à penser qu'il provient de la manufacture de Klingenthal (Saxe).»

---

A Monsieur Alexis Joris, commandant en second les troupes gouvernementales du Bas-Valais en avril 1840.

Monsieur le commandant,

La résolution que vous avez prise d'aller vous fixer en France a produit une pénible sensation sur les libéraux valaisans, et le corps des patriotes volontaires que j'ai eu l'honneur de commander me charge, dans cette triste circonstance, d'être l'organe de ses sentiments et de vous offrir un sabre d'honneur comme un témoignage de son estime ainsi que de sa reconnaissance pour la bravoure que vous avez déployée le 1er avril 1840 et les services rendus au pays.

Cette manifestation après un intervalle de plusieurs années ne doit point vous surprendre, mais vous convaincre que vous n'avez rien perdu dans la confiance du soldat-citoyen que vous avez commandé; l'enthousiasme instantané a bien aussi ses errements.

Les volontaires organisés, en vous offrant un sabre, vous expriment leur opinion qu'à leurs yeux votre carrière civile et militaire n'est point terminée; ils espèrent que, second Cincinnatus, vous quitterez au moment opportun vos instruments aratoires pour ceindre l'épée, que de nouveau vous ferez retentir les échos de nos montagnes de ce cri de valeureuse mémoire « En avant ! En avant ! » qui fera pâlir les magistrats de jésuitique aloi et bondir d'allégresse tous les cœurs généreux à qui la patrie est chère.

Notre don est simple, tout civique. Veuillez, monsieur le commandant, le recevoir avec la même cordialité qu'il vous est présenté.

Je suis fier de la mission qui m'est confiée. Je remplirais ce devoir avec un plaisir parfait si ce n'était la veille du départ de ce chef aussi désintéressé que brave.

J'attache à cette arme la dragonne que je portais lorsque j'étais à la tête des milices valaisannes; elle n'a aucune valeur intrinsèque; votre loyal cœur y trouvera néanmoins l'expression de ma vive gratitude, non seulement pour votre indulgence envers moi, mais encore pour m'avoir désigné à ce poste honorable.

Agréez, monsieur et cher commandant, nos vœux, nos salutations sincères et républicaines.

A revoir, en de meilleurs temps !

Au nom des patriotes volontaires du Valais, votre très dévoué et affectionné frère d'armes,

Casimir Dufour.

(Deux fol., 22,3×35,5 cm, copie. - Propriété de M. le Dr Roger Joris, à Nyon.)

### III

#### Deux lettres d'Ernest Joris (1843-1917), fils aîné d'Alexis

*On trouvera en Annexe I (p. 72) une notice biographique succincte sur Ernest Joris, fils aîné d'Alexis, employé à la Compagnie du chemin de fer du Nord, à Paris, et « ardent socialiste révolutionnaire ». Les opinions politiques et religieuses de ce dernier avaient suscité de nombreuses discussions avec ses frères et sœurs, comme en témoigne une lettre de Benjamin, adressée de Sainte-Colombe, le 6 mars 1885, à Joseph: « Notre voyage à Paris tient toujours [...] Ernest a dû t'écrire à ce sujet. Je suis avec lui en grande correspondance politique. Il m'écrit douze pages socialistes auxquelles je réponds par seize pages bourgeoises; nous n'économisons ni l'encre, ni le papier, ni les timbres, ni surtout les arguments. Je prévois que notre séjour à Paris va être une longue bataille et le caractère calme qui nous distingue tous les trois pourra se donner carrière.*

*» Notre frère en veut surtout à Waldeck le faussaire, à Ferry le saltimbanque, etc. Il ne connaît que: « L'Etat propriétaire de tout au profit de la collectivité ».*

*» Je me suis mis à piocher ces questions pour ne pas avoir l'air d'un imbécile et pouvoir lui opposer des arguments sérieux, car jusqu'ici je ne connaissais guère le collectivisme, le communisme, le socialisme, etc., que de nom et par les exploits de leurs adhérents.*

*» Il y a là à faire une étude des plus intéressantes. Tu vois que je compte absolument donner suite à notre projet. Au reste, Ernest manifeste un tel désir de nous voir qu'il serait cruel de le priver et de nous priver nous-mêmes d'un bonheur si longtemps promis et attendu.»*

M. le Dr R. Joris, à Nyon, conserve encore deux importantes lettres autographes d'Ernest que nous publions ci-après: la première est adres-

sée, en 1871, à sa mère, Mme Alexis Joris, et apporte un témoignage de ses réactions face aux derniers jours de la Commune; la seconde est écrite en 1910 à l'un de ses neveux à qui il expose, après une longue interruption dans les relations familiales, ses opinions politiques et religieuses. Ces deux documents concourent à donner des traits plus précis au portrait moral d'Ernest.

Nous ignorons à quels journaux parisiens contemporains Ernest a collaboré sous le pseudonyme de «d'Orsières»; nous avons cependant trouvé, dans les papiers du Dr Joris, une coupure du journal valaisan *Le Confédéré*, 1882, n° 88, du 3 novembre, qui reproduit une pièce de vers en neuf strophes, intitulée «Le deux novembre, le fils de l'exilé» et signée «Un Valaisan loin du Valais», où Ernest évoque le souvenir de son père mort et enseveli en terre étrangère.

Dans les deux lettres que nous publions, les mots reproduits en italique sont soulignés dans les originaux. — Quant aux spécimens de ses articles qu'Ernest a joints à la seconde lettre, ils ne semblent pas avoir été conservés.

1

Paris, boulevard de la Chapelle, n° 54, 15 juin 1871. — Ernest Joris à sa mère.

Cher auteur de mes jours,

Vous me croirez si vous le voulez, mais le seul motif qui m'ait empêché de vous écrire plus tôt, ce n'est pas le manque d'envie de le faire, mais l'embarras où j'étais de savoir par où commencer. J'en aurais tant à dire, s'il me fallait enregistrer toutes mes impressions, que j'aime mieux ne pas entreprendre ce grand labeur, mais vous narrer tout simplement ce que j'ai vu.

Ceci dit, je commence. — Quelques jours avant la catastrophe, j'avais reçu l'ordre de me rendre tous les matins à Saint-Denis pour y prendre les ordres de mes chefs réfugiés dans cette ville. Chaque jour, en m'acquittant de ce devoir, je me disais mélancoliquement, en voyant les progrès de l'armée de Versailles, que je pourrais bien un beau jour être *rebloqué*, et cette fois en rase campagne. Enfin, le lundi 21 [*erreur pour 22 mai*], par un hasard assez bizarre, au lieu de partir comme d'habitude à huit [heures] du matin pour Saint-Denis, je reste endormi. Un collègue, qui habite près de moi, ne m'ayant pas vu sortir, n'y comprend rien et passe chez moi. Je lui déclare que j'ai encore sommeil et que je prétends dormir encore au moins une heure. Il rit et s'en va. Une heure après, je me lève et me dispose à partir. Dans la rue, tous les visages me paraissent bouleversés; les ménagères courent affolées aux provisions; je questionne; «les Versaillais sont à la Porte de la Chapelle», me répond-on, et de courir! Je continue, interloqué, mon chemin vers la gare quand je suis tout à coup arrêté par deux collègues

qui me crient, fous de peur: « N'allez pas plus loin ! On arrête les employés du Nord et on les fusille ! La Commune les accuse d'avoir livré la Porte de la Chapelle. — Mais il faut que je parte pour Saint-Denis. — Vous ne partirez pas; la ligne vient d'être coupée ! » (Remarquez que si je n'avais pas eu le bon esprit de rester au lit, je serais resté huit jours dehors.) Je rebrousse chemin, tout perplexe, et je rentre chez moi. — Je ne vous dépeindrai pas le terrible combat que je livrai alors contre moi-même.

D'un côté m'apparut le cadavre de la République que j'avais trop soutenue en paroles pour ne pas la défendre un peu par des actes; je vis les doctrines socialistes vaincues et leur triomphe renvoyé peut-être jusqu'à la génération future; je vis la dictature militaire écrasant sous sa botte sanglante le cadavre du peuple dont je suis et que je n'aurais pas même essayé de défendre; je vis enfin, chose plus grave, l'Internationale et son drapeau rouge, ce pauvre drapeau tant calomnié du travailleur, me montrant ma route et m'intimant l'ordre de marcher.

De l'autre côté, je vis ma mère.

Je vous avoue que je luttai longtemps... Enfin, je me levai, je roulai une cigarette, j'aspirai l'existence à pleins poumons et je me mis nonchalamment à ma fenêtre. Ma mère avait vaincu l'Internationale.

Tout à coup, un bruit étranger, continu, sourd d'abord, grandissant ensuite, parvint à mes oreilles. On eût dit le bruit lointain d'une tempête mêlée de grêlons. C'était l'armée qui entraînait dans Paris par les portes d'Ornano, de la Chapelle, du Point du Jour et de Vaugirard.

Pendant toute cette journée, le bruit fut vague pour moi. Il venait de trop loin. Enfin, je m'endormis du sommeil du juste. Une canonnade violente me réveilla. Elle parlait: 1° des buttes Montmartre prises dans la nuit par les troupes; 2° de la barricade de la rue de la Chapelle canonnant la porte et celle du boulevard Ornano canonnant je ne sais quoi.

Remarquez que je ne vous raconte que ce qui s'est passé dans mon quartier. Les journaux vous diront le reste, que d'ailleurs je n'ai pas vu.

Bientôt la fusillade se mêla à la canonnade. Alors ce fut un concert à rendre fou. Pas un chat dans la rue; pas un nez aux fenêtres, les balles brisant les vitres et venant casser les meubles sur lesquels vous étiez assis, les boulets trouant les murs, les obus effondrant les toits et, en guise d'accompagnement, un fracas de canon et de mousqueterie réellement épouvantable, quelque chose faisant l'effet d'une monstrueuse mitrailleuse crachant sans interruption des millions de balles par minute, quelque chose enfin qu'il faudrait une langue spéciale pour exprimer et qu'il faut avoir entendu pour en avoir l'idée.

Ce vacarme dura trois jours ! Enfin, il parut se ralentir. Je dis: il parut, car il avait seulement changé de place. C'est alors que j'exécutai la sortie dont je crois vous avoir parlé dans ma dernière lettre, sortie qui dura deux heures, pendant lesquelles je n'ai pas compté, et pour cause, les cadavres que j'ai dû éviter ni les balles qui me sifflaient aux oreilles avec le désagréable sifflement de mouche malsaine qui leur est particulier.

Je vous ai dit que le combat avait changé de place. Battus en effet à peu près partout, non sans une résistance que je n'hésite pas à appeler sublime, les insurgés s'étaient réfugiés et fortifiés à Belleville, au Père-La-Chaise et aux buttes Chaumont.

C'est à partir de ce moment que, placé entre Montmartre et les insurgés, je perdais complètement le goût de la musique à l'ouïe de celle qui me passait par-dessus la tête. Obus, boulets, bombes à pétrolier, boîtes à mitrailer, tout cela faisait au-dessus de moi un sabbat infernal.

C'est aussi à partir de ce moment que je n'eus plus besoin d'allumer ma chandelle pour lire dans mon lit. Les lueurs des incendies allumés aux quatre coins de Paris étaient si intenses qu'on se serait cru au centre d'un cratère en éruption. Les journaux vous ont parlé de ces incendies; je n'insisterai donc pas au point de vue narratif.

Enfin, le bruit s'éteignit; la Commune avait vécu et je pus aller voir les traces de ce combat de géants. Je les ai trouvées navrantes et je frémis encore en songeant que, sans la promptitude de la victoire de l'armée, j'eusse sauté avec tout Paris.

Je ne regrette pas les Tuileries, ce repaire de scélérats, ni certains autres monuments du despotisme. Je comprends même à la rigueur qu'on fasse sauter en l'air un quartier dont la destruction peut favoriser une combinaison stratégique et par suite amener le triomphe de l'idée qu'on défend. Mais ce que je ne comprends pas, c'est le parti pris d'incendie quand même, d'incendie sans motif, de destruction préméditée de tel ou tel quartier ou monument inoffensif. Peut-être ces gens-là avaient-ils des raisons que j'ignore; peut-être même le désespoir les avait-il rendus fous. Ils ne sont plus là pour se défendre.

Je vous ai dit ce que j'ai vu; je vais vous dire ce que j'ai éprouvé et ce qui peut se résumer en un mot: Rien ! absolument rien ! Je déplore les crimes; je regrette les massacres et les destructions; je dis que ceux qui les ont commis sont des scélérats. Mais voilà tout. Parce qu'un criminel a la même opinion politique que moi, il ne s'ensuit ni que je sois un criminel comme lui, ni que mes opinions soient mauvaises. Permettez-moi donc, chère mère, de rester ce que j'étais, c'est-à-dire au point de vue philosophique matérialiste convaincu, et au point de vue politique républicain socialiste, c'est-à-dire convaincu qu'une révolution sociale, autrement dit un changement radical dans l'organisation de la société sont à désirer et à essayer par tous les moyens *honnêtes*. C'est l'avenir de l'humanité, l'avenir inévitable, et l'on pourra vaincre une de nos tentatives locales, on n'échappera pas à cet avenir fatal. C'est le but de l'Internationale et ceux qui voudront la briser se briseront contre elle.

Ceci dit, ne parlons plus politique. J'ai reçu une lettre d'Amélie m'apportant son portrait. Elle se plaint que vous ne lui écrivez pas. Quelques jours avant, j'en avais reçu une autre dans le cachet de laquelle elle avait mis une médaille. Les honnêtes gens de Versailles ont brisé le cachet et volé la médaille.

Ne craignez rien quant à ma position. On a renvoyé un grand nombre d'employés; je suis encore à mon poste, ce qui vous prouve

que j'y étais assez bien assis. Dès que tout sera bien réorganisé et que les passions seront apaisées, je commencerai mes manœuvres au sujet de la place qui doit nous réunir et qu'on m'a promise. Je vous tiendrai au courant de mes démarches et de leurs résultats. Prenez donc encore quelque temps patience, ma bonne mère, ayez comme moi foi dans l'avenir, maintenant que vous voyez que votre fils est plus solide au poste que vous ne l'aviez cru, et ayez confiance. Le temps heureux de notre réunion viendra et il nous sera d'autant plus doux qu'il se sera fait longtemps attendre. Je ne perds pas mon but de vue; ayez comme moi foi dans un avenir prochain puisque j'y ai foi, moi qui n'ai pas votre patience. Rappelez-vous cette maxime de mon père: « Tout vient à point à celui qui sait attendre. » Cette attente, sachez la supporter comme vous avez supporté tant d'autres chagrins et ne doutez jamais de l'amour profond de votre fils.

[P.-S.] Mes salutations affectueuses, s.v.p., à M. et Mme Vertenberg. Je ne puis nier qu'elle m'a prédit, il y a deux mois, la destruction de Babylone. Encore une réussite comme celle-là et je serai sur le chemin de Damas. En attendant, je la prie de m'excuser et de ne pas m'en vouloir si je persiste à rester l'affreux païen qu'elle connaît.

Je n'ai encore pu aller rue Bonaparte prendre des informations au sujet de M. Hans, parce que je n'ai que mon dimanche de libre et que dimanche dernier j'ai dû remplacer mon chef absent.

J'irai donc dimanche, ainsi qu'au magasin du Petit-Saint-Thomas. C'est une course trop longue pour que je la fasse le soir, l'état de siège où nous sommes défendant la circulation dans Paris après une heure déterminée.

Pourquoi ne m'écrivez-vous plus à mon adresse, boulevard de la Chapelle, n° 54 ? Vos lettres en éprouvent un long retard.

La virginité de l'enveloppe de ma lettre en ce qui concerne l'affranchissement vous prouvera que je ne suis pas riche. La cherté des vivres qui a succédé à notre blocus de huit jours m'a mis aussi à sec que la Barse au mois d'août. Je vous avouerai même que si vous trouviez dans le coin d'un de vos tiroirs une pièce de cinq francs disponible, je la verrais venir me ravitailler sans en éprouver de contrariété.

Mon propriétaire, Paupardin, est en ce moment prisonnier à Versailles. Je doute fort qu'il se tire d'affaire.

(4 fol., 13,5×21,1 cm, à en-tête de la «Compagnie du chemin de fer du Nord», orig. a. s. — Propriété de M. le Dr Roger Joris, à Nyon.)

Pierrefitte, 10 août 1910. — Ernest Joris à son neveu Alexis (1877-1942).

Mon cher neveu,

Cette lettre va te surprendre et tu vas courir à la signature. C'est bien moi, le frère de ton père, qui t'adresse ces quelques lignes.

Je viens d'apprendre, par une lettre d'Amélie, la mort de ta mère. Cette désolante nouvelle m'a beaucoup affecté et je ne saurais trop me hâter de t'adresser, ainsi qu'à ton frère [François], l'expression de mon chagrin personnel.

Le serrement de cœur que j'en éprouve est encore accru par cette circonstance étrange que c'est d'Amérique que j'en ai reçu la douloureuse nouvelle.

Je devrais pourtant être habitué à ces choses. La mort de mon frère Joseph ne m'a été apprise que longtemps après son décès, et même par un simple hasard. C'est en m'annonçant la mort de Benjamin qu'Amélie m'a fait remarquer que je restais son seul frère.

La disparition de mes deux frères, apprise le même jour, à la même minute, m'a atterré au point que, indépendamment d'un abattement qui m'a, pour ainsi dire, annulé pendant plusieurs semaines, un phénomène singulier s'est manifesté dans ma personne: j'ai eu un pouce paralysé pendant deux mois !

J'ai réagi; mais je ne saurais trop protester, puisque j'en trouve l'occasion, contre le parti pris de ma famille de ne tenir aucun compte de ma personnalité.

Est-ce à dire que, pour elle, moi l'exilé, moi l'aîné, que mes frères aimaient, je suis devenu une quantité négligeable, un zéro ?

Je vous excuse, ton frère et toi, car vous ne me connaissez pas; mais il en est que je n'excuse pas.

C'est Amélie qui, toujours par inadvertance, par un pur hasard, m'a donné ton adresse. Tu vois que je m'empresse de me mettre en rapport avec toi, comme je voudrais m'y mettre avec ton frère.

C'est toi, sans doute, qui détiens le sabre d'honneur de notre père, le Bayard valaisan, le colonel Joris. Ce souvenir est ma propriété; mais je te le laisse bien volontiers, car, après moi, mon cher Alexis, tu seras le chef de la famille, et je ne doute pas un instant que, élevé par ton brave et loyal père, tu ne sois digne de notre grand nom.

Je suis certain que, le jour venu où tu pourras prendre le balai vengeur, tu t'en serviras pour jeter à l'égout la vermine cléricale qui, depuis 1844, depuis la défaite du grand vaincu que fut ton grand-père, opprime, gouverne, putréfie, abrutit mon pauvre pays, au point que, quand on me demande de quel canton je suis, je n'ose pas le dire.

Et pourtant, sentiment étrange chez l'internationaliste que je suis, par une contradiction que mes camarades de lutte sociale ne s'expliquent pas, je suis resté patriote suisse.

Tu n'es pas, en effet, sans savoir que j'ai toujours refusé de me naturaliser français, me fermant ainsi toutes les carrières auxquelles mes diplômes m'eussent donné droit. Je perds l'espoir de revoir mon pays; si je me trompe, si je puis un jour y retourner et m'y fixer, tu m'y verras revendiquer mes droits de citoyen et surtout m'en servir. Ce jour-là, ce sera la guerre, une guerre sans merci aux persécuteurs, aux assassins de mon père et du tien, aux bandits en robe noire, à toute cette tourbe de parasites venimeux, de répugnants tartufes que, seule, l'exécration



religion catholique a pu inventer pour l'oppression systématique, pour le martyrologe de la pauvre humanité.

S'il en est, dans notre famille, qui aient oublié leur devoir au point de pactiser avec cette ignoble engeance, je les plains et les traduis devant le tribunal de leur conscience.

Tu n'ignores pas, sans doute, mon cher Alexis, que, ardent *socialiste* révolutionnaire, je lutte, depuis quarante ans, au sein du Parti socialiste français, enfin unifié, sous le nom de *d'Orsières*, contre l'exploitation éhontée du peuple par la bourgeoisie et pour la substitution de l'*ordre* socialiste à l'*anarchie* capitaliste. Je poursuis, avec toute l'Internationale ouvrière, l'expropriation politique et économique de la classe capitaliste et la socialisation des moyens de production et d'échanges, par l'entente et l'action internationales du prolétariat.

Secrétaire de section, ma spécialité est la guerre au clergé catholique, que je poursuis d'une haine terrible et que je flagelle dans des articles qui l'affolent et qu'on s'arrache. Je t'en adresse, ci-inclus, quelques petits spécimens, bien pâles, car je te prie de croire que je ne suis pas toujours aussi doux.

On se tient les côtes quand je les fouaille avec leurs vierges qui font des enfants avec des pigeons; les bigotes se signent quand je demande si Adam avait un nombril; les curés me menacent des flammes éternelles quand j'écris que leur dieu est une effroyable canaille et que, quand on l'avale par la bouche sous la forme d'un pain à cacheter, il faut le faire sortir, sous une autre forme [...].

Je compte, mon cher Alexis, que tu voudras bien me répondre et me donner des nouvelles de ton frère, de ma famille et de mon pays. Je ne sais rien de rien, car, d'un pays aussi encroûté, rien ne transpire et ne parvient jusqu'aux contrées civilisées.

Quant à moi, je suis en retraite depuis quatorze ans, je me porte bien et fais, quand il me plaît, mes six kilomètres à l'heure sur mes jambes suisses.

Pour parfaire mes ressources budgétaires, je donne quelques leçons à quelques jeunes cancre et je noircis les livres comptables de quelques bourgeois. Et le temps de me reposer et de m'occuper de mon jardin ne me manque pas, mais je ne vais pas me reposer.

Tu as sans doute appris que, veuf depuis 1889, je me suis remarié en 1904 avec la veuve de mon meilleur ami. Ma femme, aussi fermement athée et matérialiste que moi, partage également toutes mes conceptions socialistes et antireligieuses. C'est te dire que notre intérieur est très tranquille et très uni.

Ma fille Ernestine, dont je t'envoie le portrait, est mariée à un employé du chemin de fer du Nord. Elle a pondu les deux polissons (dont une polissonne) qui figurent sur cette carte. J'ai un nerf de bœuf qui m'est fort utile quand je veux en avoir raison.

Bref, il ne me manque, en outre de mes montagnes et de ma tou-jours chère Croix fédérale, que de pouvoir, de temps en temps, savourer une grappe de fendant ou de muscat, faire une ascension aux mayens,

à Valère ou à Tourbillon, avec, au retour, un grand, très grand verre d'humagne ou de Fully.

Au plaisir de te lire, mon cher chef de gare, et dis-moi ce que vous êtes, ton frère et toi, dans l'admirable armée suisse.

Ton oncle dévoué.

(3 fol., 13,1×21 cm, orig. a. s. — Propriété de M. le Dr Roger Joris, à Nyon.)

#### IV

### Souvenirs d'Amélie Joris (1849-1933), fille d'Alexis, sur sa famille, rédigés en 1922

*La seconde fille d'Alexis Joris, Amélie, religieuse de la congrégation du Très Saint-Sacrement de Valence (Drôme) sous le nom de Marie-Alexina, a rédigé en janvier 1922, alors qu'elle exerçait son apostolat dans la petite ville brésilienne de Maceio, ses souvenirs sur sa famille à l'intention de sa nièce Madeleine Joris (1888-1957), alliée Fromaget, domiciliée à Toulon.*

*Grâce à l'extrême obligeance de Mlle Suzanne Joris, sœur cadette de Madeleine, à Nice, et à l'intermédiaire de M. le Dr Roger Joris, à Nyon, nous avons pu transcrire le manuscrit original de ces souvenirs, dont nous ne connaissions qu'une copie, très libre et très incomplète, de la main de Mlle Marguerite Leuzinger, conservée dans le fonds Joris (P 82: un cahier, de format 17,2×22,2 cm, 7 pages utilisées).*

*Le texte est écrit dans deux cahiers d'école (15,5×23,5 cm) de la ville de Maceio, capitale de la province des Alagoas (Brésil), de 32 et 31 pages. Tous deux portent comme marque de possesseur: « Madame P[ierre] Fromaget, 20 Bd de Strasbourg, Toulon ».*

*Quand elle rédige ses souvenirs, Amélie Joris est âgée de soixante-treize ans; elle le fait en toute simplicité, sans prétention littéraire, mais avec une scrupuleuse honnêteté, sous la forme d'une longue lettre à sa nièce Madeleine. C'est en somme un mémorial de sa famille, de la naissance d'Alexis en 1800 jusqu'au mariage de son fils Benjamin en 1887. Amélie s'étend naturellement d'une manière plus circonstanciée sur les événements qu'elle a connus, en particulier sur ceux qui la concernent personnellement; pour ceux qu'elle n'a pas connus elle-même, elle rapporte la tradition orale entretenue par la parenté ou avoue qu'elle ignore la réalité; pour les événements postérieurs à 1887, elle renvoie sa nièce à sa mère qui, écrit-elle, lui « racontera le reste ».*

*Le manuscrit original ne porte pas de titre, sinon une date: « Janvier 1922 ». Le récit se déroule du commencement à la fin sans aucune division formelle. Nous y avons donc introduit des sous-titres qui constituent autant de sommaires. En transcrivant ce texte, nous avons corrigé les*

*rare fautes d'orthographe, redressé autant que possible la graphie des noms propres, complété quelques omissions et abréviations sans les signaler, inséré quelques précisions entre crochets et, enfin, donné en note, outre une variante explicative, les deux seuls repentirs de l'auteur.*

Nous avons évidemment renoncé à publier ici une édition critique du texte; il aurait fallu, à cet effet, se livrer à une longue enquête et surtout disposer de correspondances dont nous ignorons si et où elles ont été conservées. En attendant, ces souvenirs font contraste avec les lettres amères d'Ernest Joris (Annexe III) et montrent un autre versant de l'histoire de la famille d'Alexis Joris, plus naïf peut-être, mais en tout cas plus serein et plus humain.

---

Janvier 1922.

### *1. Alexis Joris jusqu'à son mariage en 1843*

Mon père, Alexis Joris, est né en 1800 à Monthey. Son père était avocat, à Sion, et sa mère était née Du Fay et se nommait Patience.

Je pense qu'ils avaient une certaine fortune, car ils possédaient une propriété à Illarsaz, près d'Aigle, en Valais, une à Fully et une maison à Orsières, près du Saint-Bernard. C'est là qu'était ma grand-mère, avec son fils âgé de quelques mois, quand Napoléon a passé le Saint-Bernard. Il a logé chez elle pendant cette expédition et il paraît qu'elle avait réuni plusieurs centaines de paysans pour aider au transport des canons. Reconnaissant, Napoléon lui avait promis de faire élever cet enfant encore au berceau et il est resté en correspondance avec elle, car en 1862, nous avions dix-huit lettres autographes écrites à ma grand-mère<sup>1</sup>, et, quand il a fait de la Suisse française trois départements, il a nommé mon grand-père préfet du Valais.

Celui-ci est mort jeune. A la restauration des Bourbons, un oncle de mon père qui, avant la Révolution, était capitaine des gardes du roi de France, est allé reprendre son service et a demandé à ma grand-mère d'emmener mon père qui s'est engagé: il avait dix-huit ans.

Il a fait les guerres d'Espagne et est resté à la cour jusqu'en 1830. A la Révolution de Juillet, les Suisses se sont fait remarquer par leur héroïsme dans la défense des Tuileries qu'ils ont été forcés d'abandonner parce qu'on y avait mis le feu. Mon oncle était mort dans le combat et les gardes avaient nommé mon père pour le remplacer.

Mais Louis-Philippe, répudiant les traditions des Bourbons, a congédié les gardes suisses et mon père a été chargé de les ramener dans leur pays.

Quand ils sont arrivés à Auxerre, on leur a intimé l'ordre de mettre leur drapeau en berne et de cesser la musique et les tambours. Mon

<sup>1</sup> Dans la copie du fonds Joris (P 82, p. 1), on lit cette note explicative: « Ces lettres ont été perdues en 1862. Elles furent envoyées à Napoléon III pour solliciter une bourse dans un collège pour l'un de mes frères et l'on n'a plus pu les avoir. »

père a répondu: « Nous ne sommes pas des vaincus; nous nous retirons parce que votre roi ne veut pas de nos services et nous passerons enseignes déployées et musique en tête, ou j'assiège votre ville.» On a eu peur et on les a laissé passer avec les honneurs qu'ils revendiquaient.

Mon père avait trente ans, et pas de profession. Il s'est livré à la politique et est devenu député. A cette époque-là, le Haut-Valais dominait tout le Bas. Le gouvernement, l'évêque, tout était haut-valaisan, c'est-à-dire allemand. Mon père et quelques jeunes gens rentrés de France comme lui ont lutté longtemps pour que le Bas-Valais soit représenté au gouvernement et sont même arrivés à avoir un gouvernement bas-valaisan.

Les Haut-Valaisans étaient appelés «ristous» et étaient catholiques; ce seraient les conservateurs d'à présent. Les Bas-Valaisans étaient les libéraux et voulaient l'émancipation et le progrès du pays, mais malheureusement aux dépens de la religion.

Les choses en étaient là quand mon père s'est marié en 1842, je crois, ou 1843.

## 2. *Clarisse Grasset et sa famille*

Ma mère est née en 1818 à Pinsot, près d'Allevard [Isère]. Je ne sais rien de son père Jacques Grasset, sinon qu'il était originaire de Valence. (Il y a, paraît-il, une maison que ma mère connaissait et appelée la maison Grasset.) Il avait les forges d'Allevard. Il avait plusieurs frères dont un était avocat à Nyons [Drôme]; un autre habitait Lyon et avait épousé une demoiselle de Luzy, sœur du général et du chanoine de Saint-Denis du même nom. Je n'ai pas connu les autres.

Ma grand-mère, Julie François, était de Saint-Jean-en-Royans, où son père était notaire. Elle avait aussi plusieurs frères, dont l'un a été le père de ma marraine et a continué le notariat jusqu'à sa mort. Un est devenu capitaine de vaisseau et a acquis une grande fortune; un autre était dans les postes, je l'ai connu à Livron [Drôme]; un troisième a pris la fuite et est devenu simple ouvrier menuisier. Je ne sais rien des autres, mais il y en avait encore plusieurs, je crois, car, en 1870, nous avions à la guerre neuf cousins François.

Mon grand-père et ma grand-mère habitaient donc Allevard et étaient propriétaires des forges. Ils ont eu six filles: Mme de Châteauneuf, l'aînée (M. de Châteauneuf était de Saint-Jean-en-Royans et frère de Mmes de Grand'Boulogne et de Jarenthe. Il y a encore un Alphonse de Grand'Boulogne et, à Saint-Thomas [-en-Royans], les demoiselles de Jarenthe, dont l'une est Mme Charrière. M. Charrière d'Allevard était notre cousin); Mme Ducrey, mariée à Sion, et morte sans enfant et fort jeune; Mme Laroche, mariée à un riche banquier de Bâle, et morte aussi très jeune; Mme Bouffier, mariée à Milan (je crois qu'il ne reste plus qu'une de ses filles, Mme Maimery); enfin, la plus jeune, ma tante Eugénie, morte novice chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

La fille de mon oncle de Châteauneuf était mariée à un richard de Châlons-sur-Marne, dont j'ai oulié le nom. Son frère Hector a laissé

une fille, Marguerite, je crois, et un fils, Alphonse, comme son grand-père. Je crois qu'il habite Tournus près de Lyon.

### 3. *Le mariage d'Alexis Joris*

Nous voici à ma mère. Son mariage a été singulièrement préparé dans les voies de Dieu.

En 1830, le nouveau roi, Louis-Philippe, a permis aux fers anglais d'entrer en France sans payer de droits. Mon grand-père a vu tout de suite que ce serait la ruine de son industrie, car il lui était impossible de fournir le fer au même prix que les Anglais. Alors, il a vendu ses forges d'Allevard et est allé se fixer en Suisse. Il a acheté, à Ardon, près de Sion, un terrain qu'on croyait renfermer de belles mines de fer, a fait construire un village et ouvert des puits. Mon père et ma mère sont donc arrivés en Suisse la même année. Ma mère et ses sœurs étaient élevées par une institutrice allemande, Mlle Fanny Starkinfeld. Après avoir achevé leur éducation, elle est entrée dans la famille Blanc-Montbrun, puis dans la famille Lombard.

Je ne sais pourquoi mon grand-père, qui s'était fixé à Ardon, en Valais, est revenu à Saint-Jean[-en-Royans] quelques années après avec sa famille. Ils y habitaient la maison Marchand et ma grand-mère avait ouvert un petit pensionnat. Mlle Fanny et les deux plus âgées de ses élèves, pourvues du brevet, faisaient la classe; les quatre plus jeunes suivaient les cours. C'est là qu'ont été élevées, absolument en famille, les jeunes filles de la société du Royannais. J'en ai connu, mariées un peu partout, et qui sont restées des amies de ma mère.

Celle-ci, à quinze ans, un jour de promenade, s'est arrêtée et endormie dans une grotte très humide, en a été très malade et est devenue poitrinaire. Je ne sais si on est retourné en Suisse tout de suite, mais c'est là qu'on l'a soignée et guérie. On l'a envoyée à la montagne, chez des paysans; elle passait sa journée dans les forêts de sapins, dormait dans l'écurie des vaches, portait à la poitrine deux sétons comme on en fait aux chevaux et recevait chaque jour, de son père, un domestique apportant sa nourriture: elle en est revenue guérie.

Je ne sais à quel âge elle a voulu être religieuse et, comme son père lui refusait son consentement, elle s'est sauvée sous un costume de paysanne. Elle allait à Genève où il y avait des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Mais, dans la diligence, il y avait un ami de la famille; il regardait cette jeune fille en se disant: « Je la connais, mais qui est-elle ? » Alors, il l'a fait causer et a reconnu sa voix. Au changement de chevaux, il lui a dit: « Mademoiselle, voulez-vous que nous descendions pour visiter le village ? » Elle n'a pas osé refuser, mais quand ils ont été un peu éloignés, il lui a dit: « Maintenant, Mademoiselle, vous ne reprendrez plus cette diligence; je vous connais; vous êtes là certainement contre le gré de vos parents et je vais vous ramener chez eux. »

Il l'a ramenée en effet et, depuis lors, elle a dit au bon Dieu qu'elle ne se sauverait plus et que, s'il la voulait religieuse, Il devait incliner son père à donner son consentement. Alors, elle s'est occupée de bonnes

œuvres, visitant les pauvres et soignant les malades des familles des ouvriers. On ne faisait pas une opération sans qu'elle y assistât et on l'appelait « l'ange de l'usine ». Elle allait, tous les jours, sur une colline où il y avait un sanctuaire dédié à Marie, et elle la priait avec ardeur de lui faire connaître et suivre sa vocation.

Pendant ce temps, mon père, qui était député, se rendait célèbre en Valais par sa justice et sa bonté. Les traits en étaient cités presque chaque jour dans les journaux. Ainsi, il avait visité les prisons et avait trouvé qu'ils étaient mal nourris et avait obtenu l'amélioration de leur régime.

Il avait trouvé là une femme qui avait plusieurs enfants abandonnés à cause de sa réclusion; elle demandait à sortir à cause d'eux et promettait de se bien conduire. Mon père a fait un beau discours à la Chambre, a dit que la prison de cette femme préparait cinq ou six malfaiteurs, tandis que, libérée, elle promettait de les élever comme il faut. Le vote lui a donné raison. Alors, prenant son chapeau, il a dit aux députés: « Messieurs, il ne faut pas faire la charité à demi. Si nous libérons cette femme, il faut aussi lui donner le moyen de gagner sa vie et celle de ses enfants. Je vais faire la quête », et il a fait le tour de la Chambre, tendant son chapeau. Puis il a acheté un petit commerce à la femme qui désormais s'est très bien conduite.

En entendant raconter ces traits et beaucoup d'autres du même genre, ma mère se disait: « Si ce monsieur me demandait en mariage, j'accepterais ».

D'autre part, mon père songeait à se marier et ses amis lui parlaient de ma mère: « Elle est parfaite, lui disait-on, elle n'a qu'un défaut. — Lequel ? — Elle est dévote. — Ah ! si ce n'est que cela, je la corrigerai. » Et l'on disait à ma mère: « Malheureusement, il n'a pas de religion », et ma mère répondait: « Je le convertirai ». Bref, le mariage s'est fait et ils se sont établis à Illarsaz.

#### *4. Episodes des luttes politiques en Valais*

Mais leur bonheur n'a pas duré longtemps. Un an s'était à peine écoulé qu'un exprès est venu dire à mon père, de la part du gouvernement: « Les «ristous» vont venir attaquer Sion. Levez des troupes et venez nous défendre pendant que nous tenons encore l'arsenal. » Avec plusieurs messieurs du Bas-Valais, ils ont armé des troupes, mais quand ils sont arrivés, Sion était pris et le gouvernement français était remplacé par un gouvernement allemand qui a dit à mon père: « Nous sommes les maîtres, posez les armes ! — Je ne les poserai pas, a répondu mon père, nous ne reconnaissons pas un gouvernement que nous n'avons pas nommé: vous n'êtes que des intrus. » Et il a continué la guerre qui a duré plus d'un an.

Pendant ce temps, ma mère, qui avait déjà son fils aîné [Ernest], pleurait et priait à Illarsaz. Je ne sais que quelques épisodes de cette lutte.

Un jour, dans le Haut-Valais, mon père s'est trouvé avec très peu de soldats en face d'une armée de 10 000 hommes. Impossible de se

retirer, impossible de combattre sans être écrasés. Alors, usant de ruse, il a fait placer ses soldats deux à deux et, pendant plusieurs heures, ils ont tourné autour d'un petit mamelon; les mêmes soldats repassaient toujours, mais l'ennemi, qui les observait de loin, ne s'est pas aperçu de la supercherie et, croyant que mon père avait beaucoup d'hommes, ils ne l'ont pas attaqué et l'ont laissé sortir du Haut-Valais.

Un autre jour, il s'agissait de déloger l'ennemi qui campait sur une colline; les chefs, réunis en conseil, décidaient de ne pas attaquer. Seul, mon père voulait l'assaut. Il a si bien parlé qu'il a entraîné les autres. Mais des rangs entiers tombaient et l'on se décourageait. Quatre fois on s'est arrêté, quatre fois mon père s'est élancé, l'épée nue, en criant: «En avant!» et l'on est arrivé à reprendre la colline et à en chasser l'ennemi.

Une autre fois, mon père était seul en reconnaissance avec cinquante hommes près des gorges du Trient<sup>2</sup>. C'est un passage très étroit, entre deux montagnes à pic; une rivière sort de cette gorge. Sur une de ces montagnes, à 800 mètres, se cachaient les ennemis qui n'ont pas eu honte de tirer sur ces cinquante hommes sans défense. Tous ont été tués, sauf mon père. Il a traversé le torrent sept fois à la nage. Resté seul, il est entré dans un bois, a quitté et étendu ses vêtements pour les faire sécher, et s'est caché derrière des buissons. Les ennemis sont descendus pour le chercher et, chose merveilleuse, ils ne l'ont pas trouvé. Cependant, il avait une large ceinture de soie rouge à franges d'or, que j'ai vue, et qui était bien visible. Il a pu s'échapper et a grimpé une montagne pour passer en Italie. Une bonne femme lui a donné l'hospitalité. Mais, pendant qu'il était là, l'ennemi à sa poursuite est arrivé; il s'est caché dans du fourrage. Quand il est rentré à Illarsaz, il a dit à ma mère: «Tu m'avais mis des médailles!» En effet, elle en avait cousu plusieurs dans sa tunique. Un de nos anciens domestiques, qui avait passé à l'ennemi, a dit après cette bataille<sup>3</sup>: «Ce Joris a le diable au corps: moi seul, je lui ai tiré dix-huit coups de fusil à bout portant, et il n'a pas eu une blessure.» La tunique, en effet, était toute percée.

Un jour, d'Illarsaz, ma mère entendait la bataille. Elle s'est encore déguisée en paysanne et a cherché à traverser l'ennemi pour aller voir son mari. Arrêtée, elle a dit: «Ne m'en parlez pas. J'étais domestique chez ce Joris, mais je m'en vais.» Ils l'ont laissée passer. Elle est arrivée à Monthey. Les troupes, en révolte, étaient massées sur une grande place. Mon père, debout au milieu, son épée nue à la main, leur a dit: «Messieurs, voici mon épée! Que celui qui est plus digne de commander que moi la prenne!» Et il l'a plantée en terre. Mais nul n'est venu la prendre et tout le monde a crié: «Vive Joris!» pendant que ma mère s'évanouissait.

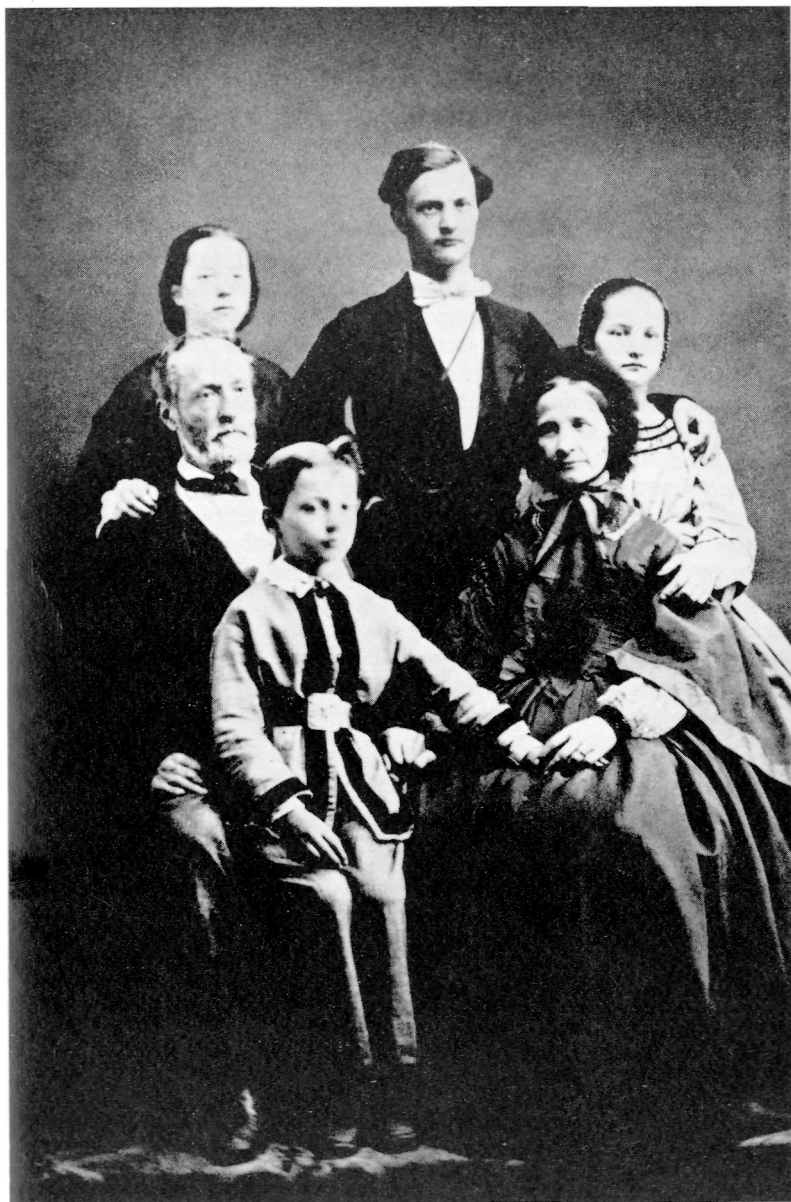
<sup>2</sup> L'auteur avait d'abord écrit: «... près d'un défilé dont j'ai oublié le nom, mais que je connais bien. C'est une gorge...»

<sup>3</sup> L'auteur a biffé le passage suivant: «... dont le nom me revient maintenant: Gorges du Trient», et corrigé à la page précédente.



Alexis Joris vers 1860,  
d'après une photo contemporaine reproduite par J.-M. Biner, Sion.  
Propriété de Mlle Claire Leuzinger, à Sion.





Alexis Joris avec sa femme et leurs enfants: Ernest, Clarisse, Amélie et Joseph (ou Adolphe), vers 1863. Reproduction d'une photo contemporaine d'A. Argoud, à Romans (Drôme), par J.-M. Biner, Sion.

Propriété de M. Charles Favre-Moulin, à Sion.

Un jour, on a averti ma mère que, le 12 août, jour de sa fête, une bande viendrait assassiner mon père. Elle devait venir la nuit, en chantant les refrains des Jeunes Suisses, société à laquelle appartenait mon père. « Il se lèvera pour nous offrir quelque chose, disaient-ils, et nous le tuerons. » Le 12 août a passé. Rien. Pendant deux mois, chaque soir, ma mère a visité les armoires, les coins et les recoins de la maison, pour voir si quelque assassin n'y était pas caché. Enfin, une nuit, elle entend chanter l'air désigné et des pas retentissent autour d'Illarsaz. « Ah ! dit mon père, voilà des Jeunes Suisses qui passent. Ils vont à quelque fête, sans doute ; je vais les saluer. » Ma mère prend le pistolet qui était à la tête du lit et le braquant sur mon père : « Si tu bouges, tu es un homme mort ! » Epouvanté, mon père se disait : « Quel dommage ! une si jeune femme ! déjà folle ! » Il était navré. Ma mère a ouvert la fenêtre : « Que désirez-vous, messieurs ? — Nous passons et nous aurions voulu voir M. Joris. — Il n'y est pas. » Alors mon père s'élança : « Tu mens, Clarisse ! » Mais elle, toujours braquant le pistolet sur lui : « Si tu avances, je tire ! » Il s'est recouché. La bande s'est décidée à s'éloigner, mais ma mère a bien entendu le cliquetis de leurs armes. Elle a continué son jeu jusqu'à ce qu'ils fussent très loin, car elle pensait que, si mon père eût connu la vérité, il serait allé vers eux pour leur dire : « Lâches, vous voulez ma vie ? La voilà ! »

Enfin, au bout d'un an, les « ristous » ont eu le dessus et tous les chefs des libéraux ont été exilés. La sentence portait aussi la confiscation de leurs biens. On a jeté les meubles et le piano de ma mère sur des barques et on les a renversés dans le lac de Genève.

5. *Alexis Joris à La Baume-d'Hostun. — Ses entreprises agricoles. — Son honnêteté. — Son irrégion. — Projet de séparation. — Ses déboires. — La dispersion des enfants.*

Alors mon père est venu en France avec sa mère, la mienne, mon frère Ernest et une cuisinière. Mon père, qui aimait l'agriculture, a loué une grande ferme à La Baume-d'Hostun [Drôme], à douze mille francs par an. Mais il n'entendait rien à la culture des terres ; il la faisait en savant, d'après ses livres et, peu à peu, il y a mangé toute sa fortune, même ses immeubles quand on les lui a rendus et il a vendu Illarsaz et sans doute Orsières. Fully est resté à ses sœurs, mes tantes Virginie, demeurée vieille fille et morte à soixante-six ans, quelques mois après mon père, et ma tante Bovier, chez laquelle nous avons tous passé quelques années et qui a élevé complètement ma sœur Clarisse et mon frère Joseph.

Je crois bien qu'en 48 la guerre a recommencé en Valais et que cette fois les libéraux ont été vainqueurs, car j'ai trouvé, dans les papiers de mon père, sa nomination au grade de colonel, en 1848. Je suis née en 49 et l'on a attendu pour mon baptême le retour de mon père. On a fêté à la fois, paraît-il, ma naissance et la libération de mon père : la sentence d'exil était levée et on lui avait offert une épée d'honneur où on lisait ces mots : « Au colonel Joris, la patrie reconnaissante. » Je l'ai

réclamée à la mort de mon frère Ernest, mais on m'a dit qu'il l'avait donnée à Joseph.

La fête de son retour a été magnifique, m'a-t-on dit; pour amener les invités de Saint-Jean-en-Royans, il a fallu trois diligences. On a dansé, et je dansai aussi sur le bras de ma bonne; j'avais six semaines.

Mon père avait à La Baume un bail de neuf ans, mais il l'a renouvelé. C'est là que nous sommes tous nés, sauf Ernest. Après lui, il y eut André, Clarisse, Amélie, Joseph, Augustine, Adolphe, Gustave et Benjamin. André et Augustine sont morts avant l'âge d'un an; Gustave, à six ans; Adolphe, à douze, et nous sommes restés cinq que tu as connus.

De la vie de mon père à La Baume, je ne sais pas grand-chose, si ce n'est qu'il faisait, en grand seigneur, son nouveau métier de fermier, achetant toutes les nouvelles machines dont parlaient ses journaux d'agriculture et qui souvent se cassaient au premier essai. Il y avait un immense hangar tout rempli de ces machines nouvellement inventées. De tous côtés, on venait les voir, et tout ce monde était invité à dîner par mon généreux père, ce qui ne faisait pas l'affaire de sa bourse.

Il essayait aussi toutes espèces de cultures: le lupin, le sorgho, la garance, la canne à sucre. Il a même essayé de faire du sucre. Mais ces plantes n'étant pas dans leur climat végétaient à peine et tous ces essais conduisaient peu à peu à la ruine.

Il a même essayé d'élever les vers à soie sur les mûriers, comme en Chine, mais la pluie, les oiseaux et les fourmis en ont eu vite raison.

Il avait des ruches perfectionnées et faisait venir aussi les animaux des plus belles races.

Ajoute à cela qu'il était d'une telle droiture qu'il se laissait tromper comme un enfant, et il était indigné quand on essayait de lui montrer la mauvaise foi de ses clients.

Mon frère Joseph et moi, nous avons eu la preuve, après quarante ans, que la loyauté et la probité de mon père sont restées célèbres dans tout le pays.

Lorsque j'ai été nommée directrice au pensionnat de Romans [Drôme], j'ai dû signer les comptes et les reçus en ajoutant, à mon nom de religion, mon nom de famille. Et les parents des enfants, frappés de ce nom, me disaient: « Seriez-vous la fille de ce grand agriculteur qu'on appelait le Suisse et qui s'était fixé dans ce pays? — Oui, Monsieur. — Mes félicitations! Ah! le brave homme! Ah! l'honnête homme! C'était la franchise et la loyauté personnifiées! » Et l'on me racontait des traits de sa droiture et aussi de la duplicité de ceux qui le trompaient et ont contribué à sa ruine.

Un an ou deux avant cela, mon frère Joseph, qui avait habité Valence, s'était associé à un autre Suisse qui avait une fabrique de bleu pour le linge. Les nouveaux associés voyageaient eux-mêmes; l'autre a pris la France et Joseph a pris la Suisse; mais avant d'y retourner, il a voulu voir La Baume où il était né et faire une tournée de commerce dans le Royannais. « Vous perdrez votre temps et vous dépenserez plus que vous ne gagnerez, lui dit son associé. J'en arrive; j'y ai fait dix francs. — J'y vais quand même, dit Joseph; je n'aurai certainement

plus cette occasion de connaître le pays de ma mère et le lieu de ma naissance.» Il y est allé et s'est présenté comme le fils de M. Joris. « Vous êtes le fils de M. Joris ! lui disait-on partout. Un Joris ne trompe pas. Votre marchandise est bonne puisque vous le dites. Nous allons faire notre provision.» Et là où M. Chevalier avait fait dix francs, Joseph en a fait deux mille. Au retour, il me disait : « C'est prodigieux la bonne renommée qu'a laissée notre père dans ce pays. »

Malheureusement, cette fois, le proverbe a menti et «bonne renommée n'a pas mieux valu que ceinture dorée». Mon père, malheureusement, n'avait pas de religion, ou plutôt il n'était pas catholique. Il lisait la vie des saints et la Bible tous les soirs, mais il avait pour les prêtres une profonde antipathie. Il avait combattu leur parti en Suisse et ne permettait pas que ma mère se confessât et eût le moindre rapport avec un prêtre. En 1862/63, je ne sais pourquoi, un ministre protestant suisse, à qui mon père avait sauvé la vie et qui était devenu son ami, est arrivé chez nous avec sa femme. Il est resté au moins un an chez nous et a pris une terrible et funeste influence sur mon père. Il accusait ma mère d'avoir des rapports clandestins avec le curé, si bien qu'un jour, pendant nos vacances de 1863, mon père nous a tous réunis pour nous dire qu'il ne voulait plus de la religion catholique dans la famille, que c'était une religion immorale et qu'il allait nous séparer tous de notre mère qui ne voulait pas y renoncer. Ernest était au lycée de Tournon; mon père me dit qu'il allait m'envoyer à Genève dans une pension où on formait des libres «penseuses», qu'Adolphe irait en pension chez des protestants et que ton père [Benjamin], que maman nourrissait encore, serait placé chez une nourrice protestante.

Mais Dieu veillait sur nous. Mon père devait quinze mille francs à un banquier de Romans. Le cheptel de la ferme avec 35 vaches, 25 chevaux, etc., toutes les récoltes pendantes, blé, vin, fourrage, valaient dix fois le montant de cette dette, mais le banquier n'a rien voulu entendre et, quinze jours après la scène que je viens de raconter, nous étions saisis.

J'avais treize ans; pendant que mon père et ma mère pleuraient dans la chambre de mon père, moi j'ai escorté les huissiers. J'avais mon plan. Mlle Starkinfeld, l'institutrice de maman, avait pris sa retraite à Saint-Jean. Quelques années avant sa mort, elle avait écrit à ma mère qu'elle était son élève préférée et qu'elle désirait venir finir ses jours chez elle. Mon père et ma mère avaient accepté. Mlle Fanny a vécu plusieurs années chez nous, puis elle est tombée dans l'enfance et est morte quelque temps après. Pendant qu'elle avait sa raison, elle a fait son testament et a voulu donner à ma mère toute sa fortune, 22 000 francs, plus le mobilier, le linge et l'argenterie. Ma mère avait accepté ceci, mais refusé les 22 000 francs, parce que Mlle Fanny avait deux neveux.

J'avais entendu dire que ce don, fait à ma mère, ne pouvait, sous aucun prétexte, lui être enlevé. Aussi, quand les huissiers sont arrivés dans la chambre où il y avait le linge, l'argenterie et une partie des meubles, je les ai arrêtés, leur disant qu'ils n'avaient pas le droit d'y

toucher à cause du testament fait en faveur de ma mère. Ils ont voulu voir le testament, et ainsi j'ai pu sauver tout ce qui y était indiqué.

Mon pauvre père se demandait avec angoisse comment il achèverait notre éducation. Il avait encore un an de bail, mais tout devait se vendre aux enchères et à vil prix; il avait d'autres dettes et il ne nous resterait rien. Le ministre protestant en a profité pour prendre la succession; mon père avait beaucoup amélioré la terre; M. [Louis] Drameru [*sic*] s'est enrichi et a changé de nom, prenant un titre de noblesse, de Rameru.

Cette conduite a un peu ouvert les yeux de mon père sur la religion protestante; on a su qu'il avait agi en dessous pour amener la catastrophe. Entre-temps, mon père a reçu une lettre de la supérieure générale de notre congrégation; je faisais mes études à la maison mère de Romans. Cette bonne mère, après avoir offert à mon père ses condoléances, ajoutait: « Amélie est une bonne élève que nous ne voulons point abandonner. Si vous voulez me la confier encore, je me charge d'elle jusqu'à vingt et un ans ! » Mon père s'est bien gardé de refuser, il ne savait ce qu'il ferait, où il irait et m'a ramenée au couvent. En quittant la directrice du pensionnat que tu connais, il lui a dit: « Ah ! Madame, je vois bien maintenant que la vraie vertu n'est que dans la religion. » Et depuis lors, il a laissé à ma mère toute liberté pour pratiquer. Trois ou quatre ans plus tard, il nous accompagnait en voiture à la messe tous les dimanches, parce que nous habitions à une lieue de l'église, et peu de temps avant sa mort, maman, qui avait toujours eu l'idée que je serais religieuse, lui ayant dit: « Si Amélie voulait entrer au couvent, y consentirais-tu ? — Autrefois, j'aurais refusé; maintenant je la laisserais faire ! »

Mais n'anticipons pas. Au moment de la ruine, je ne sais pourquoi, puisque nous avions encore toutes les récoltes de l'année, on a voulu mettre mon père en prison pour dettes. Le curé de La Baume, malgré toutes les accusations que mon père avait portées sur lui, lui a offert de le cacher. Tout le monde le savait ennemi des prêtres et on ne l'aurait pas cherché là; mais cette offre charitable a beaucoup touché mon père.

J'étais restée en pension et j'ignore ce qui s'est passé. Mon père a pu racheter sa voiture et différentes choses du ménage, mais il est resté sans argent. On lui a offert une place de six mille francs dans un bureau. « Je n'ai vécu que dans les camps et dans les champs, a-t-il dit, je ne puis m'enfermer dans un bureau à soixante-trois ans; j'en mourrais. »

Ernest avait reçu quatre ou cinq mille francs, cadeau d'un ami de mon père, M. de Senarclens; il les a donnés. Chacun de nous, en Suisse, avait un petit capital; le tout a fait une somme de seize mille francs que nous avons donnés à mon père qui a recommencé son agriculture en Champagne. Ernest est entré dans les chemins de fer à Paris, forcé de laisser ses études d'ingénieur. Adolphe a été mis en pension à Grenoble chez notre cousin Béranger, dont la femme, Aspasia François, était cousine germaine de ma mère. Ma sœur [Clarisse] et Joseph sont restés chez mon oncle Bovier, à Sion, dont la femme était sœur de mon

père. Moi, je suis restée à Romans où je faisais ma première classe, et papa et maman, avec ton père [Benjamin] qui était tout petit, sont partis pour la Champagne où les attendaient d'autres épreuves.

6. *L'installation en Champagne (1863).* — *Nouveaux déboires.* — *Etudes d'Amélie.* — *La mort d'Adolphe (1865).* — *La mort d'Alexis Joris (1867).*

Mon pauvre père, qui voulait continuer l'agriculture, avait loué une propriété en Champagne. Quand ses ouvriers sont arrivés pour cultiver cette terre, un homme est venu trouver mon père et lui a dit: « Vous vous trompez; les champs que vous faites travailler ne sont pas ceux que vous avez loués; ils ne sont pas à votre propriétaire, mais à moi. » Et il lui a montré une propriété voisine dont la terre n'était que de la craie. On l'avait trompé. Il a voulu faire un procès. « N'en faites rien, lui dit-on; votre propriétaire a une place élevée à la cour (c'était en 1863), il aura toujours raison; vous en serez pour les frais du procès. (Ce propriétaire était le petit-fils ou le neveu de Monge.) Mon père a dû se contenter de résilier le bail et de louer une autre propriété.

Celle-ci était située à La Marque [Aube], petit village à une lieue de Vendevre, et non loin de Brienne où nous avons visité l'Ecole militaire et le château où a logé Napoléon Ier. Ce n'était pas très loin de Troyes.

Cette maison se composait d'une jolie bâtisse appelée le château et attenante à une autre, plus petite, où se trouvaient la salle à manger, la laiterie et la chambre de nos parents. Le propriétaire, M. Blavoyer, et son gendre, M. de Brienne, étaient très bons pour nous et nous les regardions comme de vrais amis.

Quand, à quatorze ans et demi, j'ai eu fini mes classes, notre révérende mère, qui s'était chargée de moi jusqu'à vingt ans, m'a envoyée à Carpentras [Vaucluse] comme maîtresse de piano. J'avais une douzaine d'élèves et je remplaçais quelquefois les maîtresses pour des surveillances. J'étais payée, ce qui m'a permis de pourvoir à mon entretien et, aux vacances, d'aller à Vendevre voir mes parents. Ton père [Benjamin] était tout petit et Ernest y était employé dans une usine de fers à un quart d'heure de la maison.

La seconde fois que j'y suis allée, Ernest était encore à l'usine, mais ne logeait plus chez nous. Je ne sais pourquoi, mon père l'avait renvoyé; alors, à certaines heures, nous nous réunissions dans un petit bois, entre l'usine et la maison.

Quant à mon père, il était déjà beaucoup moins antireligieux. Chaque dimanche, il nous conduisait à Vendevre pour la messe; nous arrivions un peu avant et nous pouvions nous confesser et communier. Il avait la bonté de nous attendre pour que nous puissions assister aux vêpres; nous dînions tantôt chez M. Blavoyer, tantôt chez M. de Brienne. Ensuite, je faisais de la musique avec Mme de Brienne et son fils Hugues qui avait deux ans de moins que moi.

Au bout de deux ans et demi, j'ai quitté Carpentras pour venir à la maison mère, à Romans, étudier pour mon brevet. C'était en mai 1867.

Je devais travailler jusqu'en 68, parce qu'on ne pouvait se présenter qu'à dix-huit ans. Mais j'ai vu que j'étais aussi avancée que mes compagnes et qu'en travaillant bien, pendant ces trois mois, je pouvais courir la chance. Tout le monde me dissuadait, disant que je n'obtiendrais pas la dispense d'âge. Sans me décourager, j'ai fait ma demande à M. Duruy, ministre de l'Instruction publique; j'ai obtenu ma dispense et passé mes examens, les 6, 7 et 8 août, tout cela sans rien dire à mes parents. Je voulais annoncer la joyeuse nouvelle à maman pour sa fête, le 12 août. Tous deux ont été bien contents.

On demandait deux ans d'études pour le brevet supérieur, mais ma maîtresse m'avait dit que, si je voulais faire le sacrifice de mes vacances, elle se chargeait de me préparer en un an. Je demandai donc à mes parents de rester pour travailler, si cela ne leur faisait pas trop de peine. Ma mère me répondit qu'au contraire je leur rendais service, car ils n'avaient personne pour venir me chercher. La vérité est que mon père était très malade. Il est mort, le 22 août 1867, d'une maladie de foie qu'il a supportée pendant vingt ans sans que personne ne s'en aperçût. Seulement, pendant mes vacances de 1866, j'avais remarqué que ses dents tombaient, déchaussées, sans la moindre carie. Puis, après dîner, il me disait: « Amélie, chante-moi quelque chose. » Mais à peine avais-je commencé qu'il s'endormait, et j'étais partie bien inquiète. Cependant, j'étais loin de m'attendre si tôt à ce triste dénouement.

Nos malheurs avaient augmenté sa maladie, mais surtout la mort de mon frère Adolphe qui était en pension à Grenoble. Adolphe était de santé délicate. Tandis que j'étais en Suisse, élevée par mon parrain et ma marraine, Adolphe n'avait pas quitté La Baume-d'Hostun. Il avait vu les souffrances journalières de ma mère, à cause de la religion, et aussi, il faut l'avouer, à cause de la jalousie de mon pauvre père. Beaucoup plus âgé que maman, il avait un caractère très sérieux, triste même, et se déridait rarement. Ma mère, au contraire, était très gaie, très aimable, et attirait la sympathie générale. De là, bien des scènes, des souffrances que nul ne soupçonnait, mais qu'Adolphe comprenait.

Je te dis cela parce que j'ai laissé à ta mère des lettres de mon père au cousin Béranger et que celui-ci a gardées, puis m'a envoyées avant de mourir, parce qu'il les considérait comme des chefs-d'œuvre de style. Si tu les lis, tu y verras les plaintes de mon père au sujet de maman. C'est pourquoi je dois te dire la vérité, afin que tu saches que ma pauvre mère n'avait pas tous les torts. Il me semble qu'elle était trop *dévot*<sup>4</sup> et que, si elle avait sacrifié quelquefois une messe, ou une visite à l'église, pour faire plaisir à mon père, cela eût mieux valu. Mais je ne puis juger, vu que je ne passais à la maison que le temps des vacances. Ma mère trouvait que je n'étais pas à ma place dans une ferme, et puis, il fallait bien que je m'instruisse; mes petits frères pouvaient aller à l'école du village, mais pas moi.

Je reviens à Adolphe; pensionnaire chez notre cousin Béranger, à dix ans il suivait les cours du lycée de Grenoble. Mais notre ruine, la

<sup>4</sup> Souligné dans l'original.

séparation et la solitude dans laquelle il se trouvait, seul avec des grandes personnes, l'avaient tellement attristé qu'il a eu une maladie de cœur. Cousin Béranger ne voyait pas les souffrances de ce pauvre enfant. Il se préparait à sa première communion et, chaque matin, il allait à la messe avant la classe. Le vicaire l'avait remarqué et s'est aperçu, le jour de la première communion, qu'il était d'une pâleur mortelle. Il est venu avertir le cousin Béranger, mais, hélas ! c'était trop tard. Mon frère était hydropique. Maman est venue le soigner et les docteurs ont voulu qu'elle l'emmène. Elle a fait une halte à Romans pour reposer le pauvre petit malade ; j'ai été appelée de Carpentras, ma tante de Châteauneuf, sœur de maman, est venue de Loriol[-sur-Drôme] avec ma grand-mère Grasset, qui vivait chez elle, et nous avons soigné le pauvre petit dans une maison que Mlle Lombard, amie de ma mère, nous avait prêtée. Mais, hélas ! au bout de trois semaines, il est mort comme un saint. Mon père a eu un chagrin mortel quand il a vu arriver maman seule et en grand deuil ; sa tristesse augmentait chaque jour, et ce sont tous ces chagrins qui l'ont tué.

Maman a toujours pensé que je serais religieuse. Voyant décliner mon père, elle lui a dit, deux mois avant sa mort : « Si Amélie voulait être religieuse, est-ce que tu y consentirais ? — Autrefois j'aurais refusé, mais maintenant je donnerais mon consentement. »

Quand elle a vu que c'était fini, elle lui a dit : « Je vais faire venir les enfants pour que tu puisses les revoir et les bénir. — Non, lui a répondu mon père toujours bon, nos enfants n'ont plus que quinze jours de bonheur sur la terre, je préfère les leur laisser et faire ce sacrifice. » Alors, il nous a bénis tous et chacun en nous appelant par notre nom. Ma mère a fait appeler le curé de Vendeuvre et mon père l'a reçu à bras ouverts, l'appelant « mon ami » ; mais nous ne savons pas s'il s'est confessé. Maman le croyait, car, lorsque, deux jours après, elle l'a envoyé chercher de grand matin, il est arrivé à six heures en apportant le saint viatique.

Très énergique, mon père n'a pas gardé le lit un seul jour dans toute sa vie ; il est mort assis sur un canapé. Il avait une tumeur au foie et ne pouvait s'étendre à cause de l'enflure qu'elle avait provoquée. La veille de sa mort, il avait encore donné leur travail aux ouvriers. Il a passé en prière sa dernière nuit, et quand maman cessait de lui suggérer des oraisons jaculatoires et des actes de contrition, il lui disait : « Clarisse, prie encore, prie. » J'ai donc lieu de croire, malgré les assertions d'Ernest, que mon père a fait une sainte mort.

7. *Entrée en religion d'Amélie. — Les malheurs de Clarisse Joris après la mort de son mari ; en service à Bâle. — Les études de Benjamin. — Les diverses places qu'occupe sa mère. — En ménage avec Benjamin jusqu'à son mariage.*

J'avais promis à Dieu, à treize ans, après la scène que je t'ai racontée<sup>5</sup> et où mon père voulait nous séparer de maman, j'avais promis

<sup>5</sup> Voir plus haut, p. 91.



de me faire religieuse pour obtenir sa conversion. Je n'étais pas pieuse et je me demandais parfois si je suivrais les idées de mon père ou celles de ma mère. Cependant, j'avais la foi et j'étais affligée à la pensée que je pourrais être séparée de mon père pendant toute l'éternité.

Or, je n'avais parlé de ma vocation à personne avant mon brevet. Après l'examen, notre supérieure générale a fait appeler en particulier chacune des candidates (nous étions trois, sans fortune) pour savoir ce qu'elles voulaient faire. Je lui ai dit mon intention d'être religieuse et d'en parler à mon père dès que j'aurais mon brevet supérieur. C'était vers le 15 août. Mais, quelques jours plus tard, après une communion, je crus entendre en moi-même une voix qui me disait : « Pourquoi attendre ? Il vaudrait mieux ouvrir ton âme à ton père tout de suite, parce que, s'il exige une épreuve de plusieurs années dans le monde, tu seras

J'allai dire ma pensée à notre révérende mère qui me répondit : « Vous avez raison et je crois que c'est une inspiration de Dieu; vous allez vous fatiguer beaucoup pour passer un brevet supérieur; vous n'avez pas assez de santé pour faire une classe, je vous destine au piano. Ecrivez donc à votre père; offrez-lui d'aller faire une épreuve dans le monde; je vous payerai votre voyage.» Hélas ! ma lettre s'est croisée avec celle qui m'annonçait la mort de mon père. Ma lettre reçue, ma mère m'a répondu : « Si Dieu t'appelle, va, ma fille; tu ne seras pas aussi malheureuse que moi. »

Elle était bien malheureuse, en effet, ma pauvre mère. Peu avant la mort de mon père, M. de Brienne est venu lui demander si elle voulait continuer ou résilier le bail. Elle a répondu qu'elle ne continuerait pas et qu'elle voulait retourner en Suisse. Alors, comme mon père lui devait une année de bail, cinq mille francs, il lui a proposé de lui céder, pour cette somme, tout ce qu'il y avait dans la ferme, « parce que, disait-il, je le vendrai peu à peu, à une bonne occasion, jusqu'à concurrence de la dette; le reste sera pour vous et vos enfants. Votre mari a peut-être d'autres dettes; dès qu'on apprendra sa mort, on viendra mettre les scellés; on vendra aux enchères, et vous perdrez tout.» Maman est allée porter la proposition à mon père. « M. de Brienne est notre meilleur ami, a-t-il répondu; il a été notaire, il connaît les lois; nous, nous sommes étrangers; il vaut mieux suivre son conseil.» Et on a signé un écrit par lequel mon père et ma mère laissaient tout à M. de Brienne pour la somme de cinq mille francs.

Quelques instants avant la mort de mon père, au moment où il était à l'agonie, ma mère seule auprès de lui, M. de Brienne est revenu faire signer un papier blanc. Ma mère a refusé, mais persécutée par ce monstre et voulant recevoir le dernier soupir de son mari, elle a signé. Une heure après, M. de Brienne était à la porte avec les huissiers et a fait appeler maman qui, devant ce lugubre appareil, s'est évanouie en travers de la porte. Sans s'inquiéter, M. de Brienne a passé sur son corps et a fait mettre les scellés partout.

Puis, il a fait une vente aux enchères et tout s'est donné pour rien. Après qu'il a eu les cinq mille francs, il a continué. Alors ma mère s'est levée : « Messieurs, a-t-elle dit, j'arrête la vente. M. de Brienne outre-

passe ses droits », et elle a raconté ce qui s'était passé et la promesse faite par le propriétaire de vendre peu à peu et de donner à la famille le surplus de la dette.

Indignés, ces messieurs ont dit à M. de Brienne: « Comment ? c'est vous qui faites des actes pareils ? Vous spoliez une pauvre veuve, une étrangère, qui n'avait pas d'autre recours que vous et qui vous avait donné sa confiance ? C'est odieux ! » Et ils l'ont forcé à écrire une contre-lettre où il disait que ce qui restait appartenait à ma mère et qu'elle pouvait le vendre elle-même. Seulement, il a placé la contre-lettre chez un notaire à trois lieues de là; on ne pouvait rien vendre sans aller la chercher et un émissaire de M. de Brienne restait là, vendait et empochait l'argent pour son maître. Si bien qu'un jour, maman s'est trouvée seule avec ton père [Benjamin], qui avait cinq ans, et, pour toute fortune, Fr. 2.50 dans sa poche. Elle pleurait, assise sur une caisse, quand des bras vigoureux l'ont saisie et l'ont mise dans une voiture avec Benjamin. C'était M. Belair, ami de mon père et ennemi juré de M. de Brienne. Il avait été fermier avant nous, et trompé comme nous par le propriétaire; il nous le disait sans cesse, bien avant le triste événement, mais nous ne pouvions pas le croire.

Il a gardé maman chez lui jusqu'à ce qu'elle parte, en novembre, pour le Midi où elle venait voir sa mère, sa sœur et moi. Elle avait écrit ses malheurs à M. Laroche, son beau-frère, qui l'aimait beaucoup, était banquier à Bâle et très riche. Il lui avait répondu: « Puisque tu veux te placer pour gagner ta vie et celle de ton fils, viens chez moi avec lui. Ma dernière fille sort de pension; il me faut une gouvernante pour la conduire dans le monde; j'aime mieux une personne de la famille qu'une étrangère. » Il était veuf, non seulement d'une sœur de maman, morte sans enfant, mais d'une seconde femme qui en avait laissé plusieurs et qui était protestante comme notre oncle.

Avant d'aller à Bâle, après avoir visité sa famille de France, ma mère est allée à Sion chez mon oncle Bovier, au moment où notre tante Virginie, sœur de mon père, est morte. A Romans, ma mère avait demandé que je sorte pour aller voir une dernière fois ma grand-mère qui, en effet, est morte peu après. Nous avons donc eu trois grands deuils la même année.

Mon oncle Laroche avait plusieurs fils et deux filles, je crois. L'une, Mme de Castex, était déjà mariée quand maman est allée à Bâle. Mathilde avait dix-huit ans. Maman a passé là plusieurs années, mais sa présence gênait les fils qui voulaient mener la vie à grandes guides, et aussi Mathilde qui aspirait à la liberté de ses actes. Ils ont dit alors que ma mère était la maîtresse de mon oncle. Ce propos, répété à ma mère, l'a profondément blessée et elle est partie, laissant sur sa table de nuit une lettre conçue en ces termes: « Mon cher beau-frère, vos enfants ont porté sur moi telle accusation. Il ne me reste plus rien sur la terre que mon honneur; je tiens à le conserver intact, surtout pour mes enfants. Je suis donc, malgré vos bontés et mes regrets, obligée de vous quitter. »

Mon oncle n'a pas compris ces raisons; il est resté furieux contre maman, n'a plus voulu entendre parler d'elle et, quoiqu'il fût très riche, il ne lui a rien laissé. Mais les souffrances qu'elle a endurées là et ses prières ne sont pas restées sans effet. Mathilde, mariée à M. de Pourtalès, protestant et banquier à Paris, s'est convertie. Ils se sont fait instruire et baptiser avec leur fils René par un curé des montagnes de l'Ardèche. Ils laissaient croire à leurs parents, protestants enragés, qu'ils passaient l'hiver dans le Midi et se cachaient sous un faux nom.

Mathilde est venue avec René voir maman à Montélimar; sans lui dire la vérité, elle lui a demandé pardon de sa conduite et, le vendredi saint, elle l'a accompagnée au chemin de la croix. Un ou deux mois après, à Saint-Victor, j'ai été appelée au parloir; je ne connaissais pas les visiteurs; c'étaient les nouveaux baptisés qui venaient m'annoncer leur conversion au catholicisme, mais ils gardaient le secret, car M. de Pourtalès aurait déshérité son fils s'il l'avait su.

Ton père [Benjamin] avait commencé ses études à Bâle en allemand. Quand il a eu neuf ans, maman, ne voulant pas qu'il étudie dans un collège protestant, a cherché en Suisse un séminaire catholique, mais il y en avait peu et le prix de la pension était très élevé. Je pense que l'oncle Bovier, qui avait gardé ma sœur [Clarisse] et Joseph, n'a pas voulu se charger de Benjamin. Alors, maman m'a écrit pour me demander si, par l'intermédiaire de M. Vigne, vicaire général de Valence et frère de ma supérieure, je ne pourrais pas obtenir une demi-bourse (maman ne gagnait que huit cents francs par an). M. Vigne a dit oui et a placé ton père au petit séminaire de Saint-Jean-en-Royans. Il ne pouvait obtenir la demi-place avant qu'il fût en cinquième mais, sans nous le dire et quoiqu'il n'eût pas de fortune, il a payé cette demi-place. Une erreur du supérieur nous l'a laissé deviner au moment où ton père entrait en cinquième et obtenait la demi-bourse. Il a ensuite étudié à Valence, puis est revenu à Saint-Jean où il a passé ses derniers examens du baccalauréat.

Jusqu'à quinze ans il ne rêvait que la marine et dessinait des bateaux sur tous ses livres, ce qui désolait maman dont le rêve était de finir ses jours avec son Benjamin.

Ils furent invités à passer leurs vacances chez M. Saunier, à Alixan [Drôme]. M. Saunier était un agriculteur, grand ami de mon père et qui était resté fidèle à notre famille malgré sa ruine. Ses fils, trois je crois, étaient au séminaire de Valence avec ton père, mais ne faisaient que le français. Tout à coup, M. Saunier est pris de remords de ne leur avoir pas fait suivre le cours de latin. « Et s'ils voulaient être prêtres ? se disait-il. » Alors, il a demandé à Benjamin de vouloir bien leur donner quelques leçons de latin pendant les vacances, ce que ton père a accepté, s'engageant à leur faire faire un an en deux mois.

On leur avait aménagé une classe assez grande; à tour de rôle, les deux mères passaient derrière eux pour les surveiller. Professeur et élèves étaient si attentifs qu'ils ne les voyaient pas. A la fin des vacances, les fils Saunier avaient fait deux ans de latin, et Benjamin disait à maman: « Maintenant, je connais ma vocation; je serai professeur. »

Son baccalauréat obtenu, il a demandé une place et il est devenu professeur interne à Romans.

Pendant tout le temps de ses études, maman s'est placée comme institutrice ou gouvernante; elle a été d'abord institutrice à Saint-Etienne: une jeune fille déjà grande, mais presque idiote. Grâce à la jalousie de la mère, maman a quitté et est allée à Voreppe [Isère] pour un petit garçon de sept ans. Mais là, on lui faisait faire presque le travail d'une bonne. Alors, elle est allée comme gouvernante à Paris chez un veuf, M. de Mimont. Là, elle a trouvé Ernest, a fait d'abord baptiser son fils Charles, puis elle lui a fait faire sa première communion.

Elle a été ensuite appelée à Izeron [Isère] par Mme Robert. M. et Mme Robert, grands richards, étaient proches parents de notre oncle, M. de Châteauneuf, et parrain et marraine de ton père qu'on a appelé Robert à cause de cela. Mais comme on s'amusait à l'appeler Robert le Diable, maman a changé son nom. Il s'appelait Robert, Hector, Benjamin; ce dernier nom lui est resté parce qu'il était le plus jeune.

M. et Mme Robert, qui habitaient une espèce de château à Saint-Marcellin [Isère], en avaient fait construire un à Izeron, et ils ont prié maman d'y venir habiter pour y faire faire un petit parc, avec massifs de fleurs et d'arbres, et y faire creuser et aménager un lac. C'est là qu'était maman quand Benjamin était professeur à Romans.

A Pâques, nous avons été tous deux appelés d'urgence à Izeron où maman était très malade. Elle s'est remise; mais trois médecins nous ont dit qu'elle avait une hypertrophie du cœur, que nous pourrions la garder encore deux ans si elle pouvait se reposer.

C'est alors que ton père et moi, nous avons décidé que ton père serait professeur externe et prendrait maman avec lui. Elle pouvait avoir une petite bonne, même seulement une femme de ménage.

De retour à Valence, j'ai demandé à l'inspecteur d'académie comment il fallait s'y prendre pour obtenir cette place. L'inspecteur, qui s'intéressait à mon frère et m'avertissait quand il méritait un petit reproche, m'a dit: « C'est bien facile: qu'il fasse sa demande en exprimant le désir de vivre avec sa mère. Nous sommes bien plus tranquilles quand nos jeunes professeurs vivent en famille. »

Ton père a fait sa demande et, dès la rentrée, il était nommé au collège de Vienne où, dès qu'il a eu un logement, maman est allée le rejoindre. Ils vivaient petitement avec mille huit cents francs par an. Ton père donnait quelques leçons particulières quand il en trouvait. On pouvait même faire quelques économies et de temps en temps acheter un meuble.

Ton père était le meilleur des fils et le meilleur des frères. Il ne sortait que pour ses leçons, n'allait que deux fois par semaine au café où il dépensait la grosse somme de cinquante centimes. Quand il rentrait, sa première parole était: « Maman ». Si elle ne répondait pas, il parcourait la maison jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. Ils ont vécu là, dans un bonheur parfait, deux ou trois ans, après lesquels ils sont allés à Montélimar où ton père et ta mère se sont mariés.

Pendant qu'ils étaient à Vienne, je suis allée les voir deux fois (ceci pour te montrer la bonté et la générosité de ton père). Joseph était venu de Suisse les voir et était venu jusqu'à Valence. Au retour, il a dit à maman qu'il m'avait trouvée bien pâle et bien maigre, et maman a prié la supérieure générale de me permettre d'aller passer quelques jours auprès d'elle.

Comme je repartais, ils m'ont accompagnée à la gare. Avant d'y arriver, Benjamin est entré dans un bureau de tabac. En sortant, « tiens, dit-il à maman; j'avais cent francs, je les ai changés. Donnes-en cinquante à Amélie pour qu'elle puisse se soigner et s'acheter du bon vin. » Je me suis gardée de les accepter; le couvent fournit à tous nos besoins et ils se seraient beaucoup privés pour moi.

L'année suivante, j'ai eu le choléra. Comme il régnait dans le Midi, on m'a envoyée à Vienne pour changer d'air. Le médecin de Vienne m'a mise à ne boire que du lait pendant six mois. Il m'ordonnait aussi les eaux de Vals[-les-Bains, Ardèche], mais le choléra y sévissait très fort. Alors maman a demandé et obtenu de m'emmener en Suisse (ceci encore comme preuve de l'excessive bonté de ton père).

Il avait résolu, cette année-là, de rester à Vienne et d'y donner, tout le temps des vacances, des leçons particulières afin de mettre plus d'aisance dans le petit ménage. Mais, voyant le triste état de ma santé, il y a renoncé et nous a accompagnées en Suisse, où il est resté chez tante Bovier pendant que maman et moi étions à Loèche. Mes frais étaient payés par le couvent; j'avais aussi une petite rente dont on m'a permis de disposer. Il n'en est pas moins vrai que ton généreux père a payé son voyage et renoncé aux bénéfices des vacances sur lesquels il avait compté. Quel brave cœur ! Il y a bien des frères qui ne s'inquiètent guère de leur sœur quand elle est religieuse.

Je m'arrête au mariage de tes parents; ta mère te racontera le reste.

(Deux cahiers de format 15,5×23,5 cm, de 32 et 31 p., orig. autographe. — Propriété de Mlle Suzanne Joris, à Nice.)

## Table des matières

AVANT-PROPOS . . . . .	3
ABREVIATIONS . . . . .	6
INTRODUCTION . . . . .	7
1. Les ascendants d'Alexis Joris . . . . .	7
2. Le père d'Alexis et sa famille . . . . .	8
3. Les études d'Alexis Joris et son instruction militaire . . . . .	14
4. Alexis Joris officier à la garde royale . . . . .	21
5. Le licenciement et le retour en Valais . . . . .	24
LETTRES	
1. Bains de Loèche, 26 août 1819. — Alexis Joris à son oncle Isaac de Rivaz, député à la Diète fédérale, à Lucerne . . . . .	27
2. Saint-Maurice, 13 juin 1820. — Alexis Joris à sa mère, à Monthey . . . . .	28
3. Saint-Maurice, 3 juillet 1820. — Alexis Joris à sa mère, à Sion . . . . .	29
4. Paris, 14 septembre 1820. — Guillaume Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion . . . . .	32
5. Saint-Maurice, 4 février 1821. — Alexis Joris à sa mère, à Sion . . . . .	34
6. Saint-Maurice, 8 mars 1821. — Alexis Joris à sa mère, à Sion . . . . .	38
7. Saint-Maurice, 29 [janvier 1822 ?]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion . . . . .	40

8. Saint-Maurice, 7 février [1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion . . . . .	42
9. Saint-Maurice, mardi gras [19 février 1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion . . . . .	43
10. [Saint-Maurice, fin février 1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion . . . . .	44
11. Orléans, 9 mars 1822. — Guillaume Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion . . . . .	46
12. Orléans, 14 mars 1822. — Guillaume Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion . . . . .	48
13. Saint-Maurice, 25 avril [1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Sion . . . . .	49
14. S.l.n.d. [Orléans, début de mai 1822]. — Guillaume Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion . . . . .	50
15. Reuil, 4 septembre 1822. — Alexis Joris à son oncle Isaac de Rivaz, chancelier de l'Etat, à Sion . . . . .	51
16. Reuil, 25 septembre [1822]. — Alexis Joris à sa mère, à Fully . . . . .	52
17. Paris, 12 octobre 1824. — Alexis Joris à sa mère, «à Sion ou à Fully» . . . . .	54
18. Versailles, 19 février 1825. — Alexis Joris à sa mère, «à Fully ou à Sion» . . . . .	56
19. Paris, 10 août 1830. — Alexis Joris à son oncle Pierre-Louis Du Fay, à Monthey . . . . .	58
20. Monthey, 17 août 1830. — Pierre-Louis Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion . . . . .	60
21. Monthey, 19 août 1830. — Pierre-Louis Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion . . . . .	62
22. Montargis [Loiret], 31 août 1830. — Alexis Joris, lieutenant au 7e régiment de la garde royale, au colonel marquis de Maillardo, à Paris . . . . .	64
23. Monthey, 7 septembre 1830. — Pierre-Louis Du Fay à sa sœur Patience Joris, à Sion . . . . .	66

## ANNEXES

I. Ascendance et descendance d'Alexis Joris . . . . .	69
II. [Sion, 1848]. — Lettre du colonel Casimir Dufour, inspecteur des milices, accompagnant l'envoi, à Alexis Joris, d'un sabre d'honneur . . . . .	74

III. Deux lettres d'Ernest Joris (1843-1917), fils aîné d'Alexis	76
1. Paris, 15 juin 1871. — A sa mère . . . . .	77
2. Pierrefitte, 10 août 1910. — A son neveu Alexis (1877-1942) . . . . .	80
IV. Souvenirs d'Amélie Joris (1849-1933), fille d'Alexis, sur sa famille, rédigés en 1922 . . . . .	83
1. Alexis Joris jusqu'à son mariage en 1843 . . . . .	84
2. Clarisse Grasset et sa famille . . . . .	85
3. Le mariage d'Alexis Joris . . . . .	86
4. Episodes des luttes politiques en Valais . . . . .	87
5. Alexis Joris à La Baume-d'Hostun. — Ses entreprises agricoles. — Son honnêteté. — Son irréligion. — Projet de séparation. — Ses déboires. — La dispersion des enfants . . . . .	89
6. L'installation en Champagne (1863). — Nouveaux déboires — Etudes d'Amélie. — La mort d'Adolphe (1865). — La mort d'Alexis Joris (1867) . . . . .	93
7. Entrée en religion d'Amélie. — Les malheurs de Clarisse Joris après la mort de son mari; en service à Bâle. — Les études de Benjamin. — Les diverses places qu'occupe sa mère. — En ménage avec Benjamin jusqu'à son mariage . . . . .	96